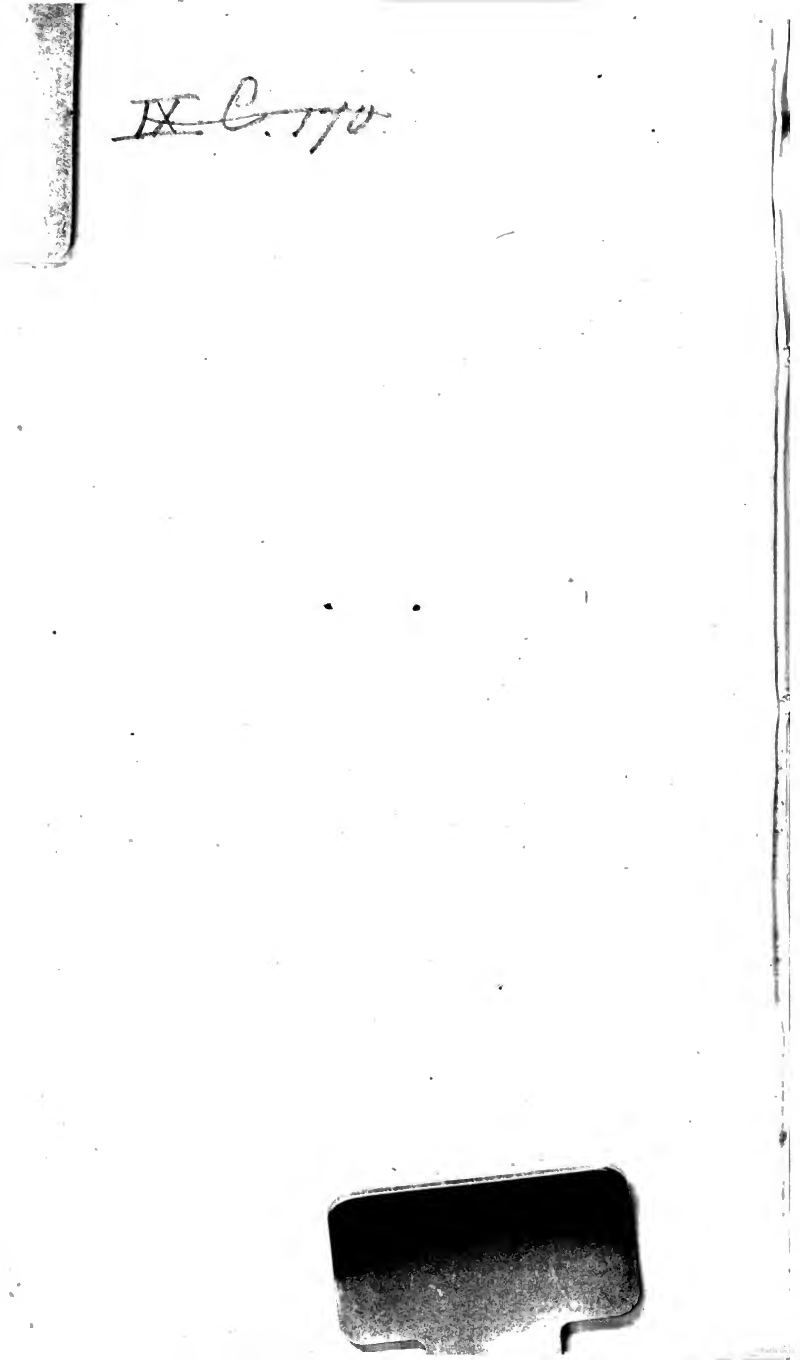



IX C. 770

MÉMOIRES

DE MR. LE DUC

DE S. SIMON,

OU

L'OBSERVATEUR

VÉRIDIQUE,

Sur le Règne de LOUIS *XIV, & sur les premières époques des Règnes suivans.*

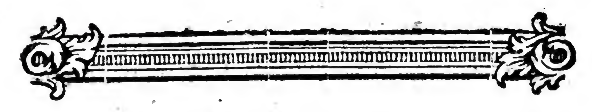
TOME SECOND.



A PARIS,

Chez BUISSON, Libraire, rue des Poitevins.

M. DCC. LXXXIX.



MÉMOIRES DE Mr. LE DUC DE S. SIMON,

Sur le Règne de Louis XIV, & sur les premières Époques des Règnes suivans.

MONSIEUR LE DUC DE BERRY.

Caractère de M. le Duc de Berry.

MONSIEUR le Duc de Berry étoit de la hauteur ordinaire de la plupart des hommes; gras, d'un beau blond, un visage frais, assez bien, & qui marquoit une santé brillante. Il étoit fait pour la société & pour les plaisirs qu'il aimoit tous; le meilleur homme, le plus doux, le plus compatissant, le plus accessible, sans gloire & sans vanité, mais non sans dignité & sans se sentir. Il avoit un esprit médiocre, sans aucune vue, & sans imagination, mais un très-bon sens, droit & capable d'écouter, d'enten-

dre & de prendre toujours le bon parti entre plusieurs spécieux. Il aimoit la vérité, la justice, la raison; tout ce qui étoit contraire à la religion le peinoit tout-à-fait, sans avoir une piété marquée; il n'étoit pas sans fermeté, & haïssoit la contrainte. C'est ce qui fit craindre qu'il ne fût pas aussi souple qu'on le désiroit d'un troisième fils de France, qui ne pouvoit entendre, dans sa jeunesse, qu'il y eût aucune différence entre son aîné & lui, & dont les querelles d'enfans avoient souvent fait peur.

C'étoit le plus beau, le plus accueillant des trois frères, par conséquent le plus aimé & le plus caressé du monde; & comme son naturel étoit ouvert, libre, gai, on ne parloit, dans sa jeunesse, que de ses reparties à Madame & à Madame de la Rochefoucault, qui l'attaquoient tous les jours.

Il se moquoit des précepteurs & des Maîtres, souvent des punitions; il ne sut jamais que lire & écrire, & n'apprit jamais rien depuis qu'il fut délivré de la nécessité d'apprendre. Ces choses avoient engagé à appesantir son éducation; mais cela lui émoussa l'esprit, abattit le courage & le rendit d'une timidité si outrée, qu'il n'eut point d'aptitude à la plupart des choses, même jus-

qu'aux bienſéances de ſon état, juſqu'à ne ſavoir que dire aux gens avec qui il n'étoit pas accoutumé; & à n'oſer ni répondre, ni faire une honnêteté, dans la crainte de mal dire, enfin juſqu'à s'intimider lui-même. Madame de Saint-Simon, pour qui il avoit une ouverture entière, ne pouvoit le raſſurer là-deſſus; & il eſt vrai que cette exceſſive défiance lui nuiſoit infiniment. Il s'en prenoit à ſon éducation, dont il diſoit fort bien la raiſon, mais elle ne lui avoit point laiſſé de tendreſſe pour ceux qui y avoient eu part.

Il étoit le fils favori de Monſeigneur, par goût, par le naturel du ſien, pour la liberté & le plaiſir, par la préférence du monde, & par cette cabale intéreſſée & appliquée à éloigner & à écraſer Monſeigneur le Duc de Bourgogne.

Comme Monſeigneur le Duc de Bourgogne, depuis leur première jeuneſſe, n'avoit jamais fait ſentir ſon aîneſſe, & avoit toujours vécu avec Monſieur le Duc de Berry dans la plus intime amitié & familiarité, & avoit eu pour lui toutes les prévenances de toute eſpèce; auſſi Monſieur le Duc de Berry, qui étoit tout bon & tout rond, ne ſe prévalut-il jamais, à ſon égard,

de la prédilection. Mais la Duchesse de Bourgogne ne l'aimoit pas moins, & n'étoit pas moins occupée de lui faire tous les petits plaisirs qu'elle pouvoit, & autant que s'il avoit été son propre frère; & le retour de sa part étoit la tendresse même, & le respect le plus sincère & le plus marqué pour l'un & pour l'autre.

Il fut pénétré à la mort de l'un, & à celle de l'autre, sur-tout de Monseigneur le Duc de Bourgogne, lors Dauphin, & de la douleur la plus vraie; car jamais homme n'a su moins feindre que celui-là : pour le Roi, il le craignoit à un tel point qu'il n'osoit presque en approcher : il étoit si interdit dès que le Roi le regardoit d'un œil sérieux, ou lui parloit d'autre chose que de jeu ou de chasse, tellement qu'à peine l'entendoit-il; & que les pensées lui tarissoient. On peut juger qu'une telle frayeur ne va guère de compagnie avec une grande amitié.

Il avoit commencé avec Madame la Duchesse de Berry, comme font presque tous ceux qu'on marie jeunes & tous neufs. Il en étoit devenu extrêmement amoureux; ce qui joint à sa douceur & à sa complaisance naturelle, fit aussi l'effet de lui donner trop de liberté. Il ne fut pas long-tems sans s'en

appercevoir, mais l'amour fut plus fort que lui.

Il trouva une femme haute, altière, emportée, incapable de retour, qui le méprisa, & qui le lui laissa sentir, parce qu'elle avoit infiniment plus d'esprit que lui.

Madame la Duchesse DE BERRY.

CETTE Princesse étoit grande, belle, & bien faite, avec toutefois assez peu de grace, & quelque chose dans les yeux qui faisoit craindre ce qu'elle étoit. Elle n'avoit pas moins que Père & Mère, le don de la parole, d'nne facilité qui couloit de source, comme en eux, pour dire tout ce qu'elle vouloit, & comme elle vouloit, avec une netteté, une justesse, un choix de termes, & une singularité de tours qui surprenoient toujours.

Timide d'un côté en bagatelles, hardie d'un autre jusqu'à effrayer; haute à l'excès; le contraire aussi jusqu'à l'oubli de son rang, elle donna tout à craindre de ses écarts, & elle ne justifia que trop les alarmes.

Je n'ai pas accoutumé de charger les tableaux que je suis obligé de présenter pour l'intelligence des choses; & on s'appercevra

aiſément combien je ſuis réſervé ſur les Dames, & ſur toute galanterie, qui n'a pas une relation indiſpenſable à ce qui doit s'appeller important. Je le ferai ici plus que ſur qui que ce ſoit par amour-propre, quand ce ne feroit pas par reſpect du ſexe & de la dignité de la perſonne. La part ſi conſidérable que j'ai eue au mariage de Madame la Ducheſſe de Berry, & la place que Madame de Saint-Simon, quoique bien malgré elle & malgré moi, a occupée & conſervée auprès d'elle juſqu'à la mort de cette Princeſſe, ſont pour moi de fortes raiſons de ſilence.

Madame la Ducheſſe de Berry ſe trouvoit importunée des deuils. Les Marchands d'étoffes ſaiſirent un de ces momens d'impatience, & la prièrent d'obtenir de Monſieur le Duc d'Orléans, de les abréger; ce qu'elle fit avec ſa facilité ordinaire, de façon que l'on porta le deuil de tout ce qui n'étoit point parent, & qu'on ne le porta preſque plus des plus proches, avec la dernière indécence; mais comme le mauvais dure toujours plus que le bon, ce retranchement de deuil eſt l'unique réglement de la rigueur qui ſubſiſte encore aujourd'hui. Cela arriva à l'occaſion de la Reine mère de Suède.

Elle fut auſſi, avec toute ſa gloire, la première Fille de France, qui permit aux Dames d'honneur des Princeſſes du Sang, d'entrer dans ſa loge, & de s'y mettre derrière leurs Princeſſes : il eſt vrai que ce fut dans ſa petite loge à l'opéra ; mais ce fut un pied qui, ſur ce léger fondement, a ſu ſe ſoutenir.

Madame la Ducheſſe de Berry haſarda une choſe juſqu'alors ſans exemple, & qui fut ſi mal reçue qu'elle n'oſa plus la réitérer. Elle fut à l'opéra dans l'amphithéâtre, dont on ôta pluſieurs bancs : s'y plaça ſur une eſtrade dans un fauteuil, au milieu de ſa maiſon & de trente Dames, dont les places étoient ſéparées du reſte de l'amphithéâtre par une barrière : ce qui parut de plus étonnant, c'eſt qu'elle y parut autoriſée par la préſence de M. le Duc & de Madame la Ducheſſe d'Orléans, qui étoient en public dans la grande loge du Palais-Royal. Le Roi étant à Paris, l'entrepriſe parut encore plus hardie.

Elle en fit une autre qui ne le fut pas moins, mais qui fit tant de bruit, ainſi que la précédente, qu'elle n'oſa y retourner. Elle s'aviſa de donner publiquement une audience de cérémonie à un Ambaſſadeur de

Veniſe, dans un fauteuil élevé ſur une eſtrade de trois marches. La ſurpriſe des Dames aſſiſes & debout, venues à cette audience, fut extrême, & telle que pluſieurs vouloient s'en retourner, & qu'on eut peine à les retenir. L'Ambaſſadeur étonné s'arrêta à cette vue étrange, & demeura quelques momens incertain, & il approcha néanmoins comme prenant ſon audience, pour éviter l'éclat; mais après ſa dernière révérence, & quelques momens de ſilence, il tourna le dos, & s'en alla ſans avoir fait de compliment. Au ſortir du Luxembourg, il fit grand bruit; & le jour même, tous les Ambaſſadeurs proteſtèrent contre cette entrepriſe, & proteſtèrent encore qu'aucun Ambaſſadeur ne ſe préſenteroit plus chez Madame la Ducheſſe de Berry, qu'ils ne fuſſent prévenus avec certitude que cette entrepriſe ne ſe réitéreroit plus. Ils s'abſtinrent tous de la voir, & ils ne s'appaiſèrent qu'avec peine, & au bout d'aſſez long-tems, ſur les aſſurances les plus fortes qu'on put leur donner, que pareille choſe n'arriveroit jamais. On remarqua, en paſſant, que jamais aucun Prince de France n'a donné d'audience en cérémonie ſur une eſtrade, pas même ſur un ſimple tapis de pied.

Madame HENRIETTE-ANNE, *Princeſſe d'Angleterre, première Femme* DE MONSIEUR.

LE Chevalier de Lorraine, dans le fort de ſa jeuneſſe & de ſes agrémens, étant né en 1643, poſſédoit Monſieur avec empire, & le faiſoit ſentir à Madame comme à toute la maiſon; Madame qui n'avoit qu'un an moins que lui, & qui étoit charmante, ne pouvoit, à plus d'un titre, ſouffrir cette domination. Elle étoit au comble des faveurs & des conſidérations auprès du Roi, & elle obtint enfin l'exil du Chevalier de Lorraine.

A cette nouvelle, Monſieur s'évanouit, puis fondit en larmes, & alla ſe jetter aux pieds du Roi pour faire révoquer un ordre qui le mettoit au dernier déſeſpoir. Il ne put réuſſir; il entra en fureur, & s'en alla à Villers-Cotterets. Après avoir jetté feu & flamme contre le Roi & contre Madame, qui proteſtoit toujours qu'elle n'y avoit point de part, il ne put ſoutenir long-tems le perſonnage de mécontent pour pareille choſe. Le Roi ſe prêta à le contenter d'ailleurs; il eut de l'argent, des complimens, des ami-

tiés, & revint le cœur fort gros, & peu à peu vécut avec le Roi & Madame. Cette Princeſſe mourut le 10 Juin 1670.

Caractère de Madame CHARLOTTE-ELISABETH DE BAVIERE, *ſeconde femme de* MONSIEUR.

MADAME étoit une Princeſſe de l'ancien tems, attachée à l'honneur, à la vertu, au rang, à la grandeur, inexorable ſur les bienſéances. Elle ne manquoit pas d'eſprit ; & ce qu'elle voyoit, elle le voyoit très-bien. Bonne & fidelle amie, ſûre, vraie, droite, aiſée à prévenir & à choquer ; fort difficile à ramener, quelquefois bruſque & dangereuſe à faire des ſorties publiques, fort allemande dans toutes ſes mœurs, & franche, ignorant toute commodité & toute délicateſſe pour ſoi & pour les autres ; ſobre, ſauvage & ayant ſes fantaiſies. Elle aimoit les chiens, les chevaux paſſionnément, la chaſſe & les ſpectacles ; elle n'étoit guère qu'en grand habit ou en perruque d'homme, & en habit de cheval ; & avoit plus de ſoixante ans, que ſaine ou malade, (elle ne l'étoit guère), elle n'avoit pas connu une robe de chambre. Elle aimoit éperdu-

ment Monſieur ſon fils, on peut dire à l'excès, le Duc de Lorraine & ſes enfans, parce que cela avoit trait à l'Allemagne, & ſingulièrement ſes parens & ſa nation qu'elle n'avoit jamais vue. Elle paſſoit ſa vie à leur écrire. Elle s'étoit à la fin apprivoiſée, non avec la naiſſance de ſa belle-fille, mais avec ſa perſonne, qu'elle traitoit fort bien dès avant le renvoi de Madame d'Argenton. Elle plaignoit; elle aimoit preſque Madame la Ducheſſe d'Orléans.

Portrait hiſtorique de Monſieur le Duc d'Orléans, Régent.

MONSIEUR le Duc d'Orléans étoit de la taille médiocre au plus, fort plein, ſans être gros, l'air & le port aiſés & fort nobles, le viſage large, agréable, fort haut en couleurs, le poil noir, lui fort brun, quoiqu'il eût fort mal danſé, & qu'il eût médiocrement réuſſi à l'Académie; il avoit dans le viſage, dans le geſte, dans toutes les manières, une grace infinie, & ſi naturelle qu'elle ornoit juſqu'à ſes moindres actions, même les plus communes.

Avec beaucoup d'aiſance, quand rien ne le contraignoit, il étoit doux, accueillant,

ouvert, d'un accès facile & charmant, le ſon de ſa voix agréable, un don de la parole qui lui étoit tout particulier en quelque genre que ce pût être, avec une facilité & une netteté qui ſurprenoient toujours.

Son éloquence étoit naturelle juſques dans les diſcours les plus communs & les plus journaliers, dont la juſteſſe étoit égale ſur les ſciences les plus abſtraites qu'il rendoit claires; ſur les affaires de Gouvernement, de politique, de finance, de juſtice, de guerre, de Cour, de converſation ordinaire & de toutes ſortes d'arts & de mécaniques; il ne ſe ſervoit pas moins utilement des hiſtoires & des mémoires; il connoiſſoit fort les maiſons, les perſonnages, de tous les tems; & leurs vies lui étoient préſentes, & les intrigues des anciennes Cours, comme celles de ſon tems.

A l'entendre, on lui auroit cru une vaſte lecture, rien moins. Il parcouroit légèrement; mais ſa mémoire étoit ſi ſingulière, qu'il n'oublioit ni choſes, ni noms, ni dates qu'il rendoit avec préciſion; ſa conception étoit ſi forte qu'en parcourant ainſi, c'étoit en lui, comme s'il eût lu fort exactement.

Il excelloit à parler ſur le champ avec juſteſſe, avec vivacité; il étonnoit par ſes

bons mots, ses sallies, ses reparties; il m'a souvent reproché, & d'autres plus que lui, que je ne le gâtois pas; mais je lui ai aussi souvent donné une louange, qui est méritée par bien des gens, & qui n'appartenoit à personne si justement qu'à lui; c'est, qu'outre qu'il avoit infiniment d'esprit & de plusieurs sortes, la perspicacité du sien se trouvoit jointe à une si grande justesse, qu'il ne se seroit jamais trompé en aucune affaire, s'il avoit toujours suivi sa première pensée. Il prenoit quelquefois cette louange de moi pour un reproche; & il n'avoit pas toujours tort; mais elle n'en étoit pas moins vraie. Avec cela, nulle présomption, nulle trace de supériorité d'esprit, ni connoissances, raisonnant comme d'égal à égal avec tous, & donnant toujours de la surprise aux plus habiles. Rien de contraignant, ni d'imposant dans sa société; & quoiqu'il sentit bien ce qu'il étoit, & de façon même de ne le pouvoir oublier en sa présence, il mettoit tout le monde à l'aise, & lui-même, comme au niveau des autres. Il gardoit son rang en tout genre avec les Princes du sang, & personne n'avoit l'air, le discours, ni les manières plus respectueuses que lui, ni plus nobles avec le Roi & les fils de France.

Monſieur avoit hérité en plein de la valeur de ſes pères, & l'avoit tranſmiſe toute entière à ſon fils. Quoiqu'il n'eût aucun penchant à la médiſance, il étoit dangereux ſur la valeur des autres. Il ne cherchoit jamais à en parler; modeſte & ſilencieux même à cet égard ſur ce qui lui étoit perſonnel, il racontoit toujours les choſes de cette nature où il avoit le plus de part, donnant toutes les louanges aux autres, & ne parlant jamais de lui; mais il ſe paſſoit difficilement de pincer ceux qu'il ne trouvoit pas ce qu'il appelloit francs de collier; & on lui ſentoit un mépris, une répugnance naturelle à l'égard de ceux qu'il avoit lieu de croire tels; il vouloit reſſembler en tout à Henri IV, juſqu'à l'affecter dans ſes actions, dans ſes reparties, & ſe le perſuader dans ſa taille & la forme de ſon viſage, & de n'être touché d'aucune autre louange, ni flatterie, comme de celle-là, qui lui alloit au cœur.

Comme Henri IV, il étoit naturellement bon, humain, compatiſſant; & cet homme ſi cruellement accuſé du crime le plus noir & le plus inhumain, je n'en ai pas connu de plus naturellement oppoſé au crime de la deſtruction des autres, ni plus ſinguliérement éloigné de faire peine même à perſon-

ne; jusques-là qu'on peut dire que sa douceur, son humanité, sa facilité avoient tourné en défaut, & je ne craindrai pas de dire qu'il en fut ainsi de la suprême vertu du pardon des ennemis, dont sa prodigalité sans cause ni choix, tenoit trop près de l'insensibilité, & lui a causé bien des inconvéniens fâcheux.

Deux ou trois ans après la mort du Roi, je causois à un coin de la longue & grande pièce de l'appartement des Tuileries, comme le Conseil alloit commencer dans cette même pièce où il se tenoit toujours. Tandis que M. le Duc d'Oléans étoit à l'autre bout, parlant à quelqu'un dans l'embrasure d'une fenêtre, je m'entendis appeller comme de mains en mains; on me dit que M. le Duc d'Orléans me vouloit parler.

Céla arrivoit souvent avant de se rendre au Conseil. J'allai donc à cette fenêtre où il étoit demeuré. Je lui trouvai un maintien sérieux, un air consterné, un visage fâché, qui me surprit beaucoup.

„ Monsieur, me dit-il d'abordée, j'ai „ fort à me plaindre de vous, que j'ai toute „ ma vie compté pour le meilleur de mes „ amis. — Moi, Monsieur, plus étonné en- „ core, qu'y a-t-il donc, lui dis-je, s'il

„ vous plaît? — Ce qu'il y a, répondit-il
„ avec une mine encore plus colère, chose
„ que vous ne sauriez nier, des vers que
„ vous avez faits contre moi. — Moi! des
„ vers, repliquai-je, & qui diable vous
„ conte de ces sotises-là? Depuis près de
„ quarante ans que vous me connoissez, est-
„ ce que vous ne savez pas que de ma vie
„ je n'ai pu faire, non pas deux vers, mais
„ un seul! Oh! parbleu, reprit-il, vous ne
„ pourrez nier ceux-là „; & tout de suite
il me chante un pont neuf à sa louange, dont le refrein étoit: Notre Régent est débonnaire, lon là; il est débonnaire, avec un grand éclat de rire. „ Comment! lui dis-
„ je, vous vous en souvenez encore! & en
„ riant aussi; pour la vengeance que vous en
„ prenez, souvenez-vous-en à bon escient. "
Il demeura long-tems à rire & à ne pouvoir s'en empêcher avant de se rendre au Conseil. Je n'ai pas craint d'écrire cette bagatelle, parce qu'elle me semble peindre l'homme.

Il aimoit fort la liberté, & autant pour les autres que pour lui-même. Il me vantoit un jour l'Angleterre sur ce point, où il n'y a pas d'exils, ni des lettres de cachet, & où le Roi ne peut défendre que l'entrée de son

ſon Palais, ni tenir perſonne en priſon. Sur cela il me conta, en ſe délectant, qu'outre la Ducheſſe de Porſmouth, Charles II avoit eu de petites Maîtreſſes; que le Grand-Prieur jeune & aimable en ce tems-là, qui s'étoit fait exiler de France pour quelques ſottiſes, étant allé en Angleterre, avoit été bien reçu du Roi; & que pour le remercier, il débaucha une de ſes petites Maîtreſſes, dont le Roi étoit ſi paſſionné alors, qu'il lui fit demander grace, lui offrit de l'argent, & s'engagea de le racommoder en France. Le Grand-Prieur tint bon : Charles lui fit défendre ſon Palais; il s'en moquoit, & alloit tous les jours à la Comédie avec ſa conquête, & s'y plaçoit vis-à-vis le Roi. Enfin Charles II ne ſachant plus que faire pour s'en délivrer, pria tellement le Roi de France de le rappeller, qu'il le fut : mais le Grand-Prieur dit qu'il ſe trouvoit bien en Angleterre, & continua ſon manège. Charles outré en vint juſqu'à faire confidence au Roi de l'état où le mettoit le Grand-Prieur, & obtint un commandement ſi abſolu & ſi prompt qu'il le fit incontinent repaſſer en France.. Monſieur le Duc d'Orléans aimoit ſa liberté, auſſi n'eut-il jamais l'ambition de régner, ni de gouverner; &

le cas forcé arrivé, il s'en feroit également trouvé importuné & embarraffé.

Que vouloit-il donc, me demandera-t-on? Commander les Armées tant que la guerre auroit duré, & fe divertir le refte du tems fans contrariété, ni à lui ni à autrui; c'étoit en effet à quoi il étoit extrêmement propre. Une valeur naturelle & tranquille qui lui laiffoit tout voir, tout prévoir, & porter le remède; une grande étendue d'efprit pour les échecs d'une campagne, pour les projets, pour fe munir de tout ce qui convenoit à l'exécution, s'en aider à point-nommé, pour s'établir d'avance des reffources, & favoir en profiter, & ufer ainfi, avec une fage diligence, de tous les avantages que pouvoit lui préfenter le fort des Armes.

On peut dire qu'il étoit Capitaine, Ingénieur, Intendant d'Armée, qu'il connoiffoit la force des Troupes, le nom & la capacité des Officiers & les plus diftingués de chaque Corps; qu'il faut s'en faire adorer, les tenir néanmoins en difcipline, & exécuter, en manquant de toutes les chofes les plus difficiles.

C'eft ce qui a été admiré en Efpagne, & pleuré en Italie, quand il prévit tout, & que Marfin lui arrêta les bras fur tout.

Ses combinaiſons étoient juſtes & ſolides, tant ſur les matières de guerre que ſur celles de l'Etat, il eſt étonnant juſqu'à quel détail il embraſſoit tous les objets ſans confuſion; les avantages & les déſavantages des partis qui ſe préſentoient à prendre; la netteté avec laquelle il les comprenoit & ſavoit les expoſer; enfin la variété infinie & la juſteſſe de toutes ſes connoiſſances, ſans en montrer jamais de vanité, ni ſans en avoir en effet meilleure opinion de ſoi.

Quel homme fut auſſi au-deſſus des autres en tout genre connu! & quel homme plus expreſſément formé pour faire le bonheur de la France, lorſqu'il eut à la gouverner!

Ajoutons ici quelques réflexions eſſentielles. Ce Prince avoit plus de trente-ſix ans à la mort du Dauphin, & près de trente-huit à celle de M. le Duc de Berry. Il avoit vécu en particulier, loin de toute idée de pouvoir arriver au timon; courtiſan battu des orages & des tempêtes, il avoit été à portée de connoître tous les perſonnages, & la plupart de ceux qui ne l'étoient pas; il avoit eu l'avantage d'avoir mené une vie privée avec les hommes, & acquis toutes les connoiſſances, qui, ſans cela, ne ſup-

pléent point d'ailleurs. Voilà le beau, le très-beau ſans doute, le très-rare.

Ce Prince ſi heureuſement né pour être l'honneur & le chef-d'œuvre d'une grande éducation, n'y fut pas heureux. St. Laurent, qui n'étoit chez Monſieur que ſon Introducteur des Ambaſſadeurs, fut le premier à qui il fut confié. C'étoit un homme à choiſir par préférence dans toute l'Europe pour l'éducation des Rois. Il mourut avant que ſon Elève fût formé ; & par le plus grand des malheurs, ſa mort fut telle, & ſi prompte, qu'il n'eut pas le tems de penſer en quelles mains il le laiſſoit, ni d'imaginer qui lui ſuccéderoit.

Hélas! ce fut l'Abbé Dubois, qui s'introduiſit avant dans l'amitié & la confiance d'un Enfant qui ne connoiſſoit perſonne ; & l'on n'ignore point l'énorme uſage qu'il en ſut faire. Mais il a été ſi grand perſonnage, depuis la mort du Roi, qu'il eſt bon de développer les événemens ſinguliers de ſa fortune & de ſon élévation.

Monſieur, qui étoit fort glorieux & gâté, encore pour avoir eu un Gouverneur, devenu Duc & Pair de ſa Maiſon, voulut des gens titrés pour Gouverneurs de M. ſon Fils : la choſe n'étoit pas aiſée ; cependant

il en trouva, & ne confidéra guère autre chofe.

M. de Navailles fut le premier qui fut accepté. Il étoit Duc à Brevet, & Maréchal de France, plein de vertu, d'honneur & de valeur; il avoit figuré autrefois; mais ce n'étoit pas un homme à élever un Prince. Il y fut peu, & mourut en Février 1684, à foixante-cinq ans.

Le Maréchal d'Eftrades lui fuccéda, qui en auroit été fort capable; mais il étoit fort vieux, & il mourut en Février 1684, à foixante-dix-neuf ans.

M. Delavieuville, Duc à Brevet, le fut après; il mourut en Février 1689, un mois après avoir été fait Chevalier de l'Ordre. Il n'avoit rien de ce qu'il falloit pour cet emploi; mais ce fut une perte pour Monfieur, qui ne trouva plus de gens titrés qui en vouluffent.

St. Laurent, qui avoit toute fa confiance, avoit auffi toute l'autorité effective, & fuppléoit à ces Meffieurs, qui n'étoient qu'*ad honores*; les deux Sous-Gouverneurs étoient la Bertierre, ce brave & honnête Gentilhomme, mais dont le Prince ne s'embarraffoit guère, quoiqu'il l'eftimât; & Fontenay, qui étoit extrêmement capable, mais

qui avoit au moins quatre-vingts ans. Il avoit élevé le Comte de St. Paul, tué au passage du Rhin, sur le point d'être élu Roi de Pologne, dont le fameux Sobieski profita.

Le Maréchal d'Arcy fut le dernier Gouverneur. Il avoit passé par des ambassades, avec réputation, & servi de même. C'étoit un homme de qualité qui se sentoit fort, Chevalier de l'Ordre en 1688. Son Frère aîné l'avoit été en 1661. D'Arcy étoit aussi Conseiller d'Etat & d'Epée. Sa mort, arrivée à Maubeuge en Juin 1694, fut le plus grand malheur qui pût arriver à son Elève, sur qui il avoit pris, non-seulement toute autorité, mais toute confiance, & à qui toutes ses manières & sa conduite inspiroient une grande estime, qui, en ce genre, ne va pas sans déférence.

Ce Prince n'ayant plus son sage Mentor, qu'il a toujours regretté, ainsi que le Maréchal d'Estrades, ce qu'il a, toute sa vie, marqué à tout ce qui reste d'eux, il tomba tout-à-fait entre les mains de l'Abbé Dubois.

Les exemples domestiques de la Cour de Monsieur, & ce que de jeunes gens sans réflexion, las du joug, tous neufs, sans expérience, regardent comme le bel air, dont ils sont les esclaves; & souvent, jusque mal-

gré eux, effacerent bientôt ce que St. Laurent & le Maréchal d'Arcy lui avoient appris de bon.

Marié par force, & avec toute l'inégalité qu'il ſentit trop tard, il ſe laiſſa aller à écouter des plaiſanteries de gens obſcurs, qui, pour le gouverner, le rouloient à Paris. Il fit à ſon tour des plaintes, & s'y croyoit autoriſé par le dépit que Monſieur témoignoit de ne pouvoir obtenir pour lui, ni Gouvernement, qui lui avoit été promis, ni commandement d'armée; enfin il ne ſembla plus ſuivre que la facilité de ſon caractère.

L'Abbé Dubois étoit un petit homme, maigre, effilé, chafouin, à perruque blonde, à mine de Fouine, à phyſionomie d'eſprit; qui étoit, en plein, ce que M. le Régent appella lui-même *Roué*. Tous les vices ſembloient combattre, en lui, à qui en demeureroit le maître; ils y faiſoient un bruit & un combat continuel entr'eux : ajoutez-y l'opinion que la probité & l'honnêteté ſont des chimères dont on ſe pare, & qui n'ont de réalité dans perſonne, ſon principe; en conſéquence duquel tous les moyens lui étoient permis. Il excelloit en baſſes intrigues; il en vivoit; il ne pouvoit s'en paſſer, mais toujours avec un but où toutes les

démarches tendoient, avec une patience qui n'avoit de terme que le ſuccès ou la démonſtration réitérée de n'y pouvoir arriver, à moins que cheminant ainſi dans les ténèbres, il ne vît jour à mieux, en ouvrant un autre chemin. Il paſſoit ainſi ſa vie dans les ſapes.

Le menſonge le plus hardi lui étoit tourné en nature, avec un air ſimple, droit, ſincère, ſouvent honteux. Il auroit parlé avec grace & facilité, ſi, dans le deſſein de pénétrer les autres, en parlant, & la crainte de s'avancer plus qu'il ne vouloit, il ne ſe fût accoutumé à un bégaiement factice qui le déparoit, & qui redoubloit, quand il fut arrivé à ſe mêler des choſes importantes, il devint inſupportable, & quelquefois inintelligible.

Sans les contours, & le peu de naturel qui perçoit malgré ſes ſoins, ſa converſation auroit été aimable. Il avoit de l'eſprit, aſſez de lettres; d'hiſtoire & de lecture, beaucoup de monde, fort envie de plaire & de s'inſinuer; mais tout cela étoit gâté par une fauſſeté qui ſortoit, malgré lui, de tous ſes pores, & de ſa gaieté même, qui attriſtoit par-là.

On connut après, dès qu'il oſa ne ſe plus

plus contraindre, à quel point il étoit intéressé, inconséquent, ignorant en toute affaire, passionné, toujours emporté, & jusqu'à quel point il méprisa publiquement son Maître & l'Etat, le monde sans exception, & les affaires pour les sacrifier à soi, tous & toutes à son crédit, à sa puissance, à son autorité absolue, à sa grandeur, à son avarice, à ses frayeurs & à ses vengeances. Tel fut le Mentor, à qui Monsieur confia les mœurs de son Fils unique, à former, par le conseil de deux hommes, qui ne les avoient pas meilleures, & qui en avoient bien fait leurs preuves.

Un tel Maître n'eut que trop d'influence sur un Disciple tout neuf encore, & en qui les excellens principes de St. Laurent n'avoient pas eu le tems de prendre racine, quelque estime & quelque affection qu'il ait conservé toute sa vie pour cet excellent homme.

Dubois chercha à donner au Prince son principe favori, que la probité dans les hommes & la vertu dans les femmes sont des chimères, sans réalité, sinon en quelques sots, pour le plus grand nombre, qui se sont laissé poser ces entraves, comme celles de la religion, dont elles sont des dépendances, & qui pour la politique sont

du même uſage, & fort peu d'autres perſonnes, qui, ayant de l'eſprit & de la capacité, ſe ſont laiſſées brider par les préjugés de l'éducation.

Voilà le fond de ſa doctrine; d'où devoient ſuivre la licence, la fauſſeté du menſonge, des artifices, de l'infidélité, de la perfidie, de toutes eſpèces de moyens, tournés en habileté, en capacité, en grandeur, liberté & profondeur d'eſprit, de lumière & de conduite, pourvu qu'on ſût ſe cacher, & marcher à l'abri des ſoupçons & des préjugés communs.

Malheureuſement, tout ſembloit concourir en M. le Duc d'Orléans, à lui ouvrir le cœur & l'eſprit à cet exécrable poiſon; une neuve & première jeuneſſe, beaucoup de force & de ſanté, les élans de la première ſortie du joug & du dépit de ſon mariage & de ſon oiſiveté, l'ennui qui ſuit la dernière, cet amour ſi fatal en ce premier âge du prétendu *bel air*, qu'on admire aveuglément dans les autres, & qu'on veut imiter & ſurpaſſer, l'entraînement des paſſions, des exemples & des jeunes gens, qui y trouvoient leur vanité & leur commodité, quelques-uns leurs vues à le faire vivre comme eux & avec eux.

Revenu plus aſſidûment à la Cour, à la mort de Monſieur, l'ennui l'y gagna, & le jetta dans les curioſités de la Chymie, dont on ſut faire contre lui, un ſi coupable uſage.

Il étoit né ennuyé & ſi accoutumé à vivre hors de lui-même, qu'il lui étoit inſupportable d'y rentrer, ſans être capable de chercher même à s'occuper. Il ne pouvoit vivre que dans le mouvement, & le torrent des affaires, comme à la tête d'une armée, ou dans les ſoins d'y avoir ce dont il auroit beſoin pour les exécutions de la Campagne. Le bruit étoit un aliment néceſſaire à ſa grande activité.

Il ſe jetta dans la peinture, après que le grand goût de la Chymie fut paſſé, ou amorti par tout ce qui en étoit ſi cruellement & ſi injuſtement publié. Il peignoit preſque toute l'après-dînée, à Verſailles & à Marly. Il ſe connoiſſoit fort en tableaux, il les aimoit, il en ramaſſoit, & il en fit une collection, qui, en nombre & en perfection, ne le cédoit pas aux tableaux de la Couronne. Il s'amuſa après à faire des compoſitions de pierres & de cachets, à la merci du charbon, qui me chaſſoit ſouvent d'auprès de lui; à des compoſitions de parfums

les plus forts qu'il aima toute ſa vie, & dont je le détournois, parce que le Roi les craignoit fort, & qu'il ſentoit preſque toujours. Enfin, jamais homme né avec tant de talens, & de toutes ſortes, tant d'ouverture, & de facilité pour s'en ſervir, n'eut une vie de particulier ſi livrée à l'ennui.

Trait du Duc D'ORLÉANS *en Eſpagne.*

LORSQUE le Duc d'Orléans commandoit les armées en Eſpagne, un ſoir, après avoir travaillé tout le jour, comme il ne faiſoit autre choſe, depuis ſon arrivée, cherchant des expédiens pour ſubvenir à l'incurie extrême des préparatifs les plus indiſpenſables, pour faire la guerre; il ſe met à table avec pluſieurs Seigneurs Eſpagnols & Français de ſa ſuite, encore occupé de ſon dépit, qui tomboit ſur Madame des Urſins, qui gouvernoit tout, & qui n'avoit pas ſongé à la moindre des choſes, concernant la Campagne.

Il lui échappa à ce ſujet, contre Madame de Maintenon & Madame des Urſins, dans la gaieté de la table, un ſarcaſme ſanglant, qui ne fut oublié, ni de l'une, ni de l'autre.

Anecdotes ſur M. le Duc D'ORLÉANS.

JE pris un jour la parole, & je dis à M. le Duc d'Orléans, que les curioſités ſur l'avenir, qu'il avoit cru l'avoir peu frappé, & être depuis long-tems effacées, s'étoient renouvellées & groſſies depuis quelque tems, à tel point, qu'elles donnoient ſur lui à pluſieurs perſonnes des impreſſions déſavorables, qu'on les regardoit comme une foibleſſe, qui pouvoit faire un tort extrême à tout ce qu'on avoit penſé de lui de grand & de ſolide; que quelques gens le conſidéroient comme un homme dévoré d'une ſoif ardente de régner, non à la vérité par ambition, mais par les choſes qui lui avoient été montrées dans les exercices de ſes curioſités, reçues avec terreur des uns, avec dédain des autres; mais tous comme ce qui lui avoit fait monter dans l'eſprit ces ſuperbes penſées, qui ne pouvoient s'accorder avec l'homme ſage, encore moins avec le bon ſujet; que de là, ſe tiroient les ſources du chagrin de ſon affaire d'Eſpagne, avec les raiſonnemens & les conſéquences les plus ſiniſtres; & bien d'autres choſes encore, que je ne pouvois pas prendre ſur moi de lui dire.

Il m'en pressa; c'étoit ce que je voulois. Après m'en être défendu assez long-tems, pour exciter sa curiosité davantage, & pour le préparer à m'entendre, je lui dis que, puisqu'il me le commandoit, & puisqu'il étoit encore en état, qu'il étoit besoin qu'il sût tout, ce que personne n'osoit lui dire; qu'il apprît donc qu'il s'étoit débité & avidement reçu par les frippons, & par ceux, qui, trop éloignés, n'avoient aucune connoissance de lui, qu'il avoit un concert avec la Cour de Vienne, pour épouser la Reine douairiere d'Espagne, dont le grand amas d'argent & de pierreries lui serviroit à lui frayer le chemin au Trône d'Espagne, sans trop fouler les Alliés; que, pour y parvenir, il répudieroit sa femme; que, par l'autorité de l'Empereur tout puissant à Rome, il feroit casser son mariage, comme étant disproportionné, & fait par oppression violente, conséquemment, déclarer ses enfans bâtards; que n'en pouvant espérer de la Reine douairiere d'Espagne, il attendroit sa mort du bénéfice du tems & de l'âge, pour épouser Madame d'Argenton, à qui les génies avoient promis une Couronne; que pour ne lui rien celer, il étoit doublement heureux d'avoir conservé Madame la Duchesse d'Orléans, à

travers les infirmités & les dangers de la grossesse & de la couche, dont elle venoit de se tirer, parce qu'outre sa conservation, le recouvrement de sa santé faisoit honteusement taire les scélérats, qui n'avoient pas craint de semer d'atroces soupçons.

A ce terrible récit, M. le Duc d'Orléans fut saisi d'une horreur, qui ne peut se décrire, & en même tems, d'une douleur qui ne se peut exprimer, d'être déchiré d'une manière si âprement & si singulièrement cruelle; il se récria plusieurs fois: & moi, qui voulois lui faire avaler ce calice tout de suite, sans être obligé d'y replonger mes lèvres, j'avois toujours étouffé sa voix dans sa naissance, pour avoir le tems de tout dire de suite. Quand j'eus tout dit, je me tus, & M. le Duc d'Orléans aussi: il étoit hors de lui-même.

Affaire de M. le Duc D'ORLÉANS *en Espagne.*

CETTE affaire a été pour ce Prince, la source de tout ce qui a depuis accompagné sa vie d'amertumes & de détresses, qui se sont de-là répandues sur les tems les plus affranchis & les plus libres de sa vie, & dans les-

quels il a été revêtu ſeul du pouvoir ſouverain. La néceſſité des affaires força le Roi d'envoyer M. le Duc d'Orléans relever le Duc de Vendôme, en Italie; & après le malheur de Turin, arrivé de tous points, malgré ſa prévoyance, & tout ce qu'il fit pour faire entendre raiſon à Marſin, & depuis ſa bleſſure pour rentrer avec l'armée en Italie, porta le Roi à l'en conſoler par le commandement des armées en Eſpagne.

Le Roi lui avoit témoigné qu'il déſiroit qu'il vécût bien avec Madame des Urſins; qu'il ne ſe mêlât que des choſes qui concernoient la guerre, & qu'il n'entrât en rien dans toutes les autres affaires. M. le Duc d'Orléans avoit exactement ſuivi cet ordre; Madame des Urſins n'avoit cherché qu'à lui plaire; elle avoit affecté d'écrire de ces ſortes de louanges que l'on compte bien qui reviendront. Je ſavois les ordres du Roi ſur elle; j'étois ami des deux au dernier point; je déſirois leur union, qui faiſoit leur bien réciproque, & plus encore celui de M. le Duc d'Orléans, qui y étoit plus attaché; & j'avois eu ſoin de lui faire paſſer tout ce qui pouvoit y contribuer.

J'ai cimenté ces diſpoſitions pendant le court ſéjour de M. le Duc d'Orléans ici,

entre les deux voyages d'Eſpagne ; & je n'avois rien oublié pour lui en faire ſentir toute l'importance pour lui, par l'unité de Madame des Urſins & de la Reine d'Eſpagne, & de même ici, avec Madame de Maintenon.

Tout alla bien entr'eux juſqu'à ſon retour en Eſpagne, que mal content du peu de diſpoſitions faites pour la Campagne, malgré les ſoins qu'il en avoit pris avant ſon retour, & les promeſſes qui lui avoient été faites ; & outré de ce que les mêmes manquemens lui avoient fait perdre des occaſions glorieuſes, l'autre Campagne, qu'il prévoyoit lui devoir être auſſi nuiſibles pour celle qu'il alloit commencer ; ce qui lui étoit échappé, en plein ſouper, contre Madame des Urſins & Madame de Maintenon, les lui avoit rendues irréconciliables.

L'intelligence ſembla continuer entre lui & Madame des Urſins, nonobſtant les aliénations fréquentes, auxquelles les vivres & les autres fournitures de l'armée donnèrent lieu ; mais il ne laiſſa pas de ſentir, à pluſieurs petites choſes, qu'on lui cherchoit noiſe, & qu'il étoit bon d'y prendre garde de près, & je l'en avertis fortement ſur ce bruit répandu ici de ſon amour pour la Reine

d'Eſpagne, avec des circonſtances ajuſtées, ſur lequel il me raſſura, dont il ne fut aucunement mention en Eſpagne, & qui en effet, n'avoit pas eu le moindre fondement.

Dès la fin de ſa première Campagne dans ce pays-là, & plus encore dans ſon ſéjour après à Madrid, il ſentit les fautes que l'ambition & l'avarice faiſoient commettre à Madame des Urſins. Il n'eut pas de peine à démêler qu'elle étoit extrêmement crainte & haïe. Peut-être la ſimple curioſité le porta-t-il à écouter quelques mécontens principaux. Les Princes, ſur-tout les hommes, veulent être aimés. Tout retentit en Eſpagne, & d'Eſpagne ici, de ſes louanges en toutes façons. Travail, détail, capacité, valeur, courage, eſprit, affabilité, douceur, & je ne ſais point s'il ne prit point les hommages des devoirs rendus au rang & au pouvoir, pour les hommages des cœurs, ni juſqu'à quel point il en fut flatté & ſéduit. Après s'être apperçu par des effets, quoiqu'aſſez peu perceptibles, mais qu'il ne peut méconnoître, de l'imprudence de ce bon mot fatal, il n'en fut que plus curieux, pendant la ſeconde Campagne, & ſon ſéjour après à Madrid, ſur les déportemens de la Princeſſe des Urſins; il n'en fut auſſi que d'un accès plus ouvert

aux plaintes des mécontens, sans toutefois en faire usage.

Stanhope, Cousin de celui qui, de mon tems, fut Ambassadeur en Espagne, & depuis Secrétaire d'Etat en Angleterre, étoit la seconde personne de l'armée du Comte de Staremberg, opposée à celle que M. le Duc d'Orléans commandoit. Ce Général Anglois avoit été fort débauché : il avoit passé du tems à Paris, assez jeune ; il y avoit connu l'Abbé Dubois, comme on dit, entre la poire & le fromage ; & de là, M. le Duc d'Orléans, qui avoit fait avec lui, tout un hiver & un été, force parties. Le Prince & le Général, devenus personnages en Espagne vis-à-vis l'un de l'autre, se souvinrent du bon tems, se le témoignèrent, autant qu'ils le purent, réciproquement, & saisirent également, pour s'écrire par des trompettes, des occasions de passeports, d'échanges de prisonniers & autres choses semblables.

Les mécontens du Gouvernement & de Madame des Ursins, se rassemblèrent autour de lui : il en fit si peu de mystère, que de retour de l'armée à Madrid, il parla pour plusieurs, en remit quelques-uns en grace, obtint pour d'autres ce qu'ils dési-

roient, & répondit aux plaintes que lui fit Madame des Urſins, en préſence du Roi & de la Reine; qu'il avoit cru les ſervir, en ſe conduiſant de la ſorte, pour offrir à ces gens-là un milieu entre Madrid & Barcelone, où ils ſe feroient précipités, s'ils n'avoient eu recours à lui, & s'il ne les eût retenus par ſes paroles & ſon ſecours.

Pas un des trois n'eut le mot à répondre; & ſur ce qu'il offrit de n'en plus écouter, ils le prièrent de continuer à le faire; ils le preſſèrent de hâter ſon retour en Eſpagne, & ſe ſéparèrent, à ce qu'il parut, fort contens. Il laiſſa, dans le deſſein d'une forte courte abſence, tous ſes équipages, avec un nommé Renaut, qui lui ſervoit de Secrétaire, pour preſſer de ſa part, en ſon abſence, les préparatifs convenus pour la Campagne ſuivante, lui en rendre compte, & des choſes dont il déſiroit d'être inſtruit. Le Comte de Chatillon, premier Gentilhomme de ſa Chambre, père du Duc de Chatillon, demeura auſſi en Eſpagne, ſous prétexte de s'épargner ſix cens lieues en ſi peu de tems; en effet, pour courtiſer Madame des Urſins, & tâcher d'avoir une Grandeſſe.

Renaut, que je n'ai jamais vu, étoit, par oui dire, un homme d'eſprit & d'en-

treprife, actif, hardi, intelligent. On verra bientôt que le jugement n'étoit pas de la partie : vers la fin de l'hiver, le Roi demanda à fon neveu ce que c'étoit que Renaut, pourquoi il ne l'avoit pas ramené, & il ajouta qu'il feroit fort bien de le rappeller, parce que c'étoit un intrigant, qui fe fourroit indifcrétement parmi les ennemis de Madame des Urfins, à qui cela faifoit de la peine. Monfieur le Duc d'Orléans répondit aux queftions, & dit, qu'il alloit mander à Renaut de revenir, & le lui ordonna en effet. Renaut répondit qu'il s'alloit préparer au retour, & M. le Duc d'Orléans n'y fongea pas davantage.

Quelque tems après, le Roi lui demanda s'il avoit bien envie de retourner en Efpagne, il répondit d'une manière, qui, témoignant bien le défir de fervir, ne marquoit aucun empreffement, & il ne fit nulle attention qu'il pût y avoir rien d'important, caché fous cette queftion.

Il me la conta ; je blâmai la molleffe de fa réponfe ; je lui repréfentai combien il importoit que la paix feule mît fin à fes Campagnes ; que ceffant de fervir pendant la guerre, il fe trouveroit au niveau des autres Généraux d'armée remerciés, fans qu'il

lui restât d'autre considération que celle de sa naissance, au lieu qu'en reprenant cette guerre, continuant d'y bien faire, il étoit difficile qu'il ne demeurât pas de quelque chose à la paix.

D'ailleurs, car on comptoit encore, que Monseigneur & Monsieur le Duc de Bourgogne serviroient, nul autre pays ne lui convenoit comme l'Espagne, où, éloigné de concurrence, d'envie & de courriers du cabinet, il étoit en liberté. De servir en Flandre sous M. le Duc de Bourgogne, ce n'étoit pas commander une armée en Flandre; c'étoit figurer péniblement dans une Cour, qui auroit les épines, risquer sa réputation, si la politique l'emportoit; c'étoit s'exposer à des contradictions fâcheuses, dont le poids de l'envie & des mauvais offices retomberoit sur lui, selon que les évènemens seroient bons ou mauvais, lorsqu'ils auroient paru les suites de son opinion. En Allemagne, c'étoit un voyage, & non une Campagne, où le Duc d'Harcourt & le Duc d'Hanover, ne cherchoient qu'à subtiliser. Ne servir plus ailleurs, après ce qui avoit été remarqué, ce seroit, en cas de malheurs & de discussions, s'exposer à être saisi comme une ressource pour aller réparer des fau-

tes, peut-être peu réparables, & peut-être également dangereuſes à réparer pour ſa politique, & ne pas réparer pour l'Etat, & ſa propre réputation, & ſe perdre aiſément, en acceptant, & plus encore en refuſant.

Ces raiſons parurent déterminer M. le Duc d'Orléans, à un déſir plus effectif de retourner en Eſpagne. A peu de jours de là, le Roi lui demanda comment il croyoit être avec la Princeſſe des Urſins, & par ce qu'il lui répondit, qu'il avoit lieu de ſe perſuader d'être bien avec elle, parce qu'il n'avoit rien fait pour y être mal, le Roi lui dit, qu'elle craignoit pourtant fort ſon retour en Eſpagne; qu'elle demandoit qu'on ne l'y envoyât pas; qu'elle ſe plaignoit, qu'encore qu'elle eût tout fait pour lui, il s'étoit lié à tous ſes ennemis; que ce Secrétaire Renaut entretenoit avec eux un commerce étroit & ſecret, qui l'avoit obligé à demander ſon rappel, dans la crainte qu'il ne lui fît de la peine par le nom de ſon Maître.

M. le Duc d'Orléans répondit, qu'il étoit infiniment ſurpris de ces plaintes de Madame des Urſins; qu'il avoit toujours eu grand ſoin, comme Sa Majeſté le lui avoit

recommandé, de ne ſe mêler d'aucune affaire que de celles de la guerre; qu'il n'avoit rien oublié pour ôter à Madame des Urſins tout ombrage, qu'il ne voulut entrer en rien ; &, pour témoigner qu'il vouloit vivre en union & en amitié avec elle; il y avoit en effet vécu, & il conta au Roi l'éclairciſſement qu'il avoit eu avec elle, dont elle avoit été très-ſatisfaite, ainſi que Leurs Majeſtés Catholiques, qui y étoient préſentes; & que tous trois l'avoient prié de continuer, & à ramener les mécontens, & à preſſer ſon retour en Eſpagne, pour lequel il étoit alors prêt de partir.

Il ajouta qu'il étoit vrai, qu'il ſavoit beaucoup de malverſations & de dangereux manèges de la Princeſſe des Urſins, qui ne pouvoient que tourner à la ruine de Leurs Majeſtés Catholiques, & de leur Couronne; que Madame des Urſins, qui s'en doutoit peut-être, craignoit en lui ſes connoiſſances; & pour cela, ne vouloit pas qu'il retournât; mais qu'il avoit ſi bien retenu ce que Sa Majeſté lui avoit preſcrit, qu'il oſoit la prendre elle-même à témoin, que c'étoit la première fois qu'il prenoit la liberté de lui en parler; que, quelque néceſſité qu'il vît à lui en rendre compte, il l'eût toujours

jours laissé dans le silence, s'il ne l'eût lui-même obligé de le rompre, en lui parlant de l'éloignement de Madame des Ursins pour lui, également ignoré & non-mérité pour lui. Le Roi pensa un moment, puis il lui dit, que ces choses en cet état, il croyoit plus à propos, qu'il s'abstînt de le renvoyer en Espagne; que les affaires se trouvoient en une crise que l'on doutoit à qui elles demeureroient; que si son petit-fils en sortoit, ce n'étoit pas la peine d'entrer en rien sur l'Administration de Madame des Ursins; que s'il conservoit cette Couronne, il seroit à propos alors de parler de cette Administration; & qu'il seroit dans ce tems-là, bien aise d'en consulter son neveu. M. le Duc d'Orléans s'en tint là, & me le conta, médiocrement fâché à ce qu'il me parût, & moi plus que lui, par les raisons qui ont été répétées.

Il me dit, que toute cette intrigue s'étoit conduite par Madame des Ursins, à Madame de Maintenon immédiatement; & que c'étoit du Roi qu'il l'avoit appris, c'est-à-dire, que Madame des Ursins s'étoit adressée à Madame de Maintenon là-dessus, sans aucun autre canal intermédiaire.

Peu après, il devint public, que M. le

Duc d'Orléans ne retourneroit point en Efpagne, parce qu'il ne s'agiffoit guère que d'en ramaffer les troupes Françoifes. Cet emploi ne lui convenoit pas. Alors le Roi dit à M. le Duc d'Orléans d'en faire revenir fes équipages, & lui ajouta, à l'oreille, de les envoyer chercher par quelqu'un de sûr, qui, dans la conjoncture préfente, peut être le porteur de fes proteftations à tout évènement, fi par un Traité, Philippe V. quittoit le Trône d'Efpagne, & que fon Neveu confervât fes droits, en faifant doucement recevoir fes proteftations; au moins ce fut alors ce que me dit M. le Duc d'Orléans, & ce que peu de gens vouloient croire dans la fuite; car il faut parler avec exactitude.

Ce Prince choifit pour cet emploi un nommé Flotte, que je n'ai jamais vu, non plus que Renaut, parce que je n'ai jamais eu d'habitude dans fa maifon, & n'y ai connu perfonne: c'étoit un homme de beaucoup d'efprit, d'adreffe, de hardieffe, à ce que j'ai ouï dire à M. de Lauzun, qui en faifoit cas; qu'il avoit été à lui au tems de fes importantes affaires avec Mademoifelle, qui s'en étoit beaucoup mêlé, à laquelle il avoit paffé enfuite; mais, comme l'inftru-

ment principal de tout entr'eux, dans les tems les plus fâcheux & dans ceux de la prison de M. de Lauzun, jusqu'à son retour, & ses brouilleries depuis avec Mademoiselle, à la mort de laquelle il étoit entré, chez Monsieur; & à la mort de Monsieur, il étoit demeuré à M. le Duc d'Orléans, qui s'en étoit servi, à la guerre, d'Aide de Camp, de confiance, en Italie & en Espagne.

Cet homme nourri, comme on voit, dans l'intrigue, s'en alloit droit à Madrid. En chemin, il reçut des nouvelles de Renaut, qui y étoit toujours demeuré, qui lui donnoit avis de son départ & du lieu où il le rencontreroit. Flotte ne le trouva pas au rendez-vous; il crut qu'il avoit différé son départ, & qu'il le rencontreroit plus loin. Avançant toujours, sans le voir, il ne douta pas qu'il ne le trouvât encore à Madrid, & qu'il l'y attendoit. Il y arriva, y séjourna quelque tems, y chercha Renaut inutilement. Il y vit quelques personnes, & même quelques Grands en commerce avec Renaut, qui ne purent lui en donner des nouvelles. Je n'ai point su ce que Flotte pensa; mais il séjourna assez à Madrid; puis il s'en alla à l'armée, qui étoit encore répandue dans

les quartiers d'aſſemblée. Il y ſalua le Maréchal de Beſons, pour lequel, il n'avoit point de Lettres, & demeura trois ſemaines à roder de quartiers en quartiers, ſans rien répondre de précis, ni de juſte à Bezons, qui ne voyoit pas de fondement à ce long ſéjour, dont il étoit ſurpris, & qui le preſſoit de retourner en France.

Enfin, Flotte fut prendre congé du Maréchal, & lui demander une eſcorte pour s'en aller de compagnie avec un Commiſſaire des Vivres, qui vouloit auſſi repaſſer les Pyrénées. Lui & le Commiſſaire partirent un matin de chez Beſons, tous deux dans une chaiſe à deux, avec vingt dragons d'eſcorte.

Comme ils s'éloignoient du quartier du Maréchal, le Commiſſaire vit de loin deux gros Eſcadrons, qui s'approchoient d'eux peu à peu, qu'il reconnut être de la Cavalerie du Roi d'Eſpagne. Le ſoupçon qu'il en prit, lui fit bientôt paſſer la tête à la portière, d'où il vit que les Eſcadrons les ſuivoient; il le dit à Flotte, qui d'abord n'en prit point d'ombrage; mais qui, à une demie lieue de là, commença auſſi à s'en inquiéter. Ils raiſonnèrent enſemble dans la chaiſe, & firent encore deux lieues, au bout

desquelles, ils remercièrent leur escorte, comme n'en ayant plus besoin, pour voir alors ce que deviendroient ces deux Escadrons.

Les Dragons, qui étoient Français, insistèrent un peu à les suivre, puis voulurent les quitter; mais aussi-tôt que les Escadrons s'en apperçurent, ils vinrent au trot, & empêchèrent les Dragons de se retirer. Ce bruit si près empêcha le Commissaire de regarder ce que ce pouvoit être; & voyant alors qu'il y avoit dessein sur eux, il le dit à Flotte; il lui demanda s'il n'avoit point de papiers sur lui; Flotte fit bonne contenance; mais un moment après remarquant quelques Cavaliers détachés, qui les cotoyoient, il pria le Commissaire de se charger d'un porte-feuille qu'il lui fit doucement couler: il n'en étoit plus tems; un des Cavaliers le remarqua. Il arrêta la chaise que les Cavaliers entouroient: les Dragons là-dessus firent mine de vouloir se défendre; mais celui qui commandoit les Dragons, s'approcha du Lieutenant de Dragons, lui dit civilement qu'il avoit ses ordres; que l'inégalité du nombre le devoit retenir, puisqu'il s'opposeroit vainement à ce qu'il devoit faire, & qu'enfin, il seroit fâché de

les désarmer. A cela il n'y avoit, & n'y eut point de replique ; les Dragons se retirèrent.

Un Exempt des Gardes du Corps du Roi d'Espagne, jusques-là mêlé parmi les Cavaliers, s'avança à la chaise, se fit connoître par un ordre par écrit qu'il montra, fit mettre pied à terre à Flotte & au Commissaire, fouilla entièrement la chaise, puis Flotte par-tout; & averti qu'il fut, il recommanda au Commissaire de lui remettre ce que Flotte lui avoit fait couler, & l'avertit de ne pas s'exposer au mauvais traitement qui l'attendoit, s'il lui donnoit la peine de le fouiller : ce Commissaire ne se le fit pas dire deux fois, & donna le porte-feuille; après quoi, l'Exempt lui dit qu'il étoit libre, & lui permit de remonter en chaise, & de continuer son voyage.

En même tems, Flotte fut mis sur un cheval, environné d'Officiers, qui s'assurèrent bien de sa personne, & conduit chez le Marquis d'Aguilar, au même quartier d'où il venoit de partir.

Le Marquis d'Aguilar, Grand d'Espagne, fils du vieux Frigilliana, est le même qui vint à Paris, persuader ce malheureux siège de Barcelone; il commandoit alors

les Troupes d'Eſpagne en chef, ſous le Maréchal de Beſons; & il étoit lors vendu à Madame des Urſins. Dès qu'il fut averti de la capture, il alla trouver Beſons, à qui il dit tout ce qu'il put de plus ſoumis, pour excuſer ce qu'il venoit de faire exécuter ſans ſa permiſſion, ni ſans ſa participation, dans ſon armée, fondé ſur un ordre par écrit, de la main propre du Roi d'Eſpagne, qu'il lui fit lire.

Beſons, tout irrité qu'il étoit, l'écouta ſans l'interrompre, & vit l'ordre du Roi d'Eſpagne poſitif pour cette expédition, & pour ne lui en rien communiquer; en le rendant au Marquis d'Aguilar, il lui dit, qu'il falloit que Flotte, qu'il avoit connu & cru un garçon fort ſage, fût bien coupable, puiſqu'appartenant à M. le Duc d'Orléans, le Roi d'Eſpagne ſe portoit à cette extrêmité. Il congédia Aguilar étonné au dernier point; mais ſans perdre le jugement, il manda l'aventure à M. le Duc d'Orléans, l'avertit qu'il n'en rendroit compte au Roi que par l'ordinaire, qui ne pourroit arriver que ſix jours après un Courrier qu'il venoit de dépêcher, & qu'il fit rattraper & auquel il fit donner le billet, avec ordre de le rendre à M. le duc d'Or-

léans, à l'insu de qui que ce fût, de manière que ce Prince en fut averti six jours avant le Roi & avant personne.

Il tint le cas si secret qu'il m'en fit un à moi-même, & cependant je ne sais quel usage il fit de l'avis reçu si fort à propos.

Il vint au Roi par l'ordinaire, qui arriva le douze Juillet, de l'armée & de Madrid.

Le Roi le dit à son Neveu, qui fit le surpris, & qui avoit eu le tems de se préparer : il répondit au Roi qu'il étoit étrange qu'on arrêtât ainsi un de ses gens; qu'ayant l'honneur de lui appartenir de si près, c'étoit à Sa Majesté à en demander raison, & à lui, à l'attendre de sa justice & de sa protection. Le Roi répondit, que l'injure le regardoit de plus près que son Neveu, & qu'il alloit donner ordre à Torcy d'écrire là-dessus, comme il falloit, en Espagne. Il n'est pas difficile de comprendre qu'un tel éclat fit grand bruit en Espagne & en France; mais, quel qu'il fût d'abord, ce ne fut rien en comparaison des suites.

J'en parlai alors à M. le Duc d'Orléans, qui me parut tout attendre des Lettres du Roi; je lui demandai, à cette occasion des nouvelles de Renaut, & j'appris qu'il n'en avoit aucune depuis la réponse qu'il lui

avoit

avoit faite à l'ordre de revenir; que Flotte ne l'avoit trouvé, ni ſur la route, ni à Madrid, & qu'on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu.

Tout cela me fit entrer en ſoupçon qu'il y avoit de plus dans cette affaire; que Renaut avoit été arrêté; & que cela ne s'étoit point exécuté ſans la participation du Roi.

Je dis à M. le Duc d'Orléans, que cela ſeul de n'avoir point eu de nouvelles de Renaut, depuis le départ de Flotte, lui auroit dû donner de l'inquiétude de l'un, & des précautions pour l'autre; il en convint, puis il me dit que Flotte, n'étant allé que ſur ce que le Roi lui avoit fait des proteſtations, il n'avoit pu prendre de défiance; qu'à la façon dont le Roi lui avoit parlé, il ne pouvoit croire qu'il y fût entré, mais un coup de hardieſſe & de curioſité de Madame des Urſins, pour découvrir à quels ennemis elle avoit à faire, & cacher ſon inimitié ſous le prétexte d'une affaire d'Etat, dont les moindres ſoupçons excuſent tous les éclats.

Le raiſonnement que la connoiſſance des artifices & de la hardieſſe de la Princeſſe des Urſins m'avoit déjà fourni en moi-même, me perſuada encore plus, de la bou-

che de Monſieur le Duc d'Orléans, & je crus qu'il falloit ſuſpendre tout raiſonnement juſqu'à l'arrivée de la réponſe d'Eſpagne ; cependant on ne l'attendoit point pour exciter le déchaînement contre M. le Duc d'Orléans.

Il ſe publia que M. le Duc d'Orléans avoit voulu ſe faire un parti qui le portât ſur le Trône d'Eſpagne, en chaſſant Philippe V, ſous prétexte de ſon incapacité, de la domination de Madame des Urſins, de l'abandon de la France, retirant ſes Troupes; qu'il avoit traité avec Stanhope, pour être protégé par l'Archiduc, dans l'idée qu'il importoit peu à l'Angleterre & à la Hollande, qu'il régnât en Eſpagne, pourvu que l'Archiduc demeurât Maître de tout ce qui étoit hors de ſon continent, & que celui qui auroit la ſeule Eſpagne fût à eux, placé de leurs mains, dans leur dépendance, & de quelque naiſſance, ennemi ou du moins ſéparé de la France.

Voilà ce qui eut le plus de cours. Il y en avoit qui alloient plus loin. Ceux-là ne parloient de rien moins que de la condition de faire caſſer à Rome, le mariage de Madame la Ducheſſe d'Orléans, comme fait par force, & conſéquemment déclarer ſes

enfans bâtards, à la follicitation de l'Empereur; d'époufer la Reine, Sœur de l'Impératrice, & veuve de Charles II, qui avoit encore des tréfors; monter avec elle fur le Trône, & fûr qu'elle n'auroit point d'enfans.:...... & beaucoup d'autres erreurs.

Cependant la réponfe d'Efpagne n'arrivoit pas; la plus faine partie de la Cour commençoit à fe hériffer. M. le Duc d'Orléans l'attendoit toujours. Le Roi, & plus encore Monfeigneur, le traitoient avec un froid, qui le mettoit fort mal à fon aife; à leur exemple la plupart de la Cour fe retiroient ouvertement de lui: J'étois alors dans une efpèce de difgrace; je n'allois plus à Marly; & cette fituation défagréable étoit vifible.

Ma liaifon fi étroite avec M. le Duc d'Orléans, inquiéta mes amis, qui me prefsèrent de m'en écarter un peu. L'expérience que j'avois de ce que favoient faire ceux qui me haïffoient, ou me craignoient; furtout la cabale de Meudon, qui étoit celle de Vendôme; en particulier, M. le Duc & Madame la Ducheffe, me firent faire bien des réflexions à moi-même; que dans l'état où je me trouvois avec le Roi, cette liaifon fi grande leur donneroit beau jeu; mais

tout considéré, je crus qu'à la Cour, comme à la Guerre, il falloit de l'honneur & du courage, & savoir avec discernement affronter les périls; je ne crus donc pas en devoir témoigner la moindre crainte, ni marquer la moindre différence dans ma liaison ancienne avec M. le Duc d'Orléans, au tems de son besoin, par l'étrange abandon qu'il éprouvoit.

Enfin, les réponses d'Espagne venues depuis assez long-tems, sans qu'on en eût parlé, ce Prince m'avoua que plusieurs gens considérables, Grands d'Espagne & autres, lui avoient persuadé qu'il n'étoit pas possible, que le Roi d'Espagne s'y pût soutenir; & de là lui avoient proposé de hâter sa chûte & de se mettre à sa place; qu'il avoit rejetté cette proposition avec l'indignation qu'elle méritoit, mais qu'il étoit vrai, qu'il s'étoit laissé aller à celle de s'y laisser porter, si Philippe V tomboit de lui-même, sans aucune espérance de retour; parce qu'en ce cas, il ne lui causeroit aucun tort, & feroit un bien au Roi & à la France, de conserver l'Espagne dans sa Maison; ce qui ne lui seroit pas moins avantageux qu'à lui-même; que cela se faisant sans la participation du Roi, il ne se trouveroit point em-

barrassé de renoncer par la paix, ni les ennemis d'un Prince porté sur le Trône, par le pays même, séparément de la France, avec qui l'apparence d'union & de liaison ne pouvoit pas être telle qu'avec Philippe V.

Cet aveu ne me donna pas bonne opinion du projet, ni aucun désir de presser pour en savoir davantage, supposé qu'il y eût de plus : je me rabatis, dans cette crainte, à blâmer, en tout, ce projet mal conçu en lui-même, & qui déplairoit au Roi. Je lui conseillai ensuite de faire l'impossible pour pénétrer jusqu'où ce Prince en savoit, pour éviter de lui donner soupçon de plus en matières si jalouses & si fâcheuses, en éloignement & en défiances irrémédiables; lui avouer ce qu'il en apprendroit; ou si le Roi en étoit informé, lui raconter ce qu'il venoit de me dire, sur-tout lui en faisant bien remarquer les bornes & l'intention ; lui demander pardon de ne lui avoir pas fait la confidence, & reçu ses ordres; s'en excuser sur ce qu'il n'y avoit rien de mauvais dans le projet contre son service, ni contre le Roi d'Espagne; & sur ce que l'ayant su, la conscience de Sa Majesté auroit pu être embarrassée sur les renoncia-

tions à faire, à la paix, ſi alors elles lui étoient demandées. J'ajoutai qu'avec tout cela, je ne voyois pas une plus mauvaiſe, plus triſte, ni en même tems une ouverture plus téméraire, ni plus folle, ni plus impoſſible, ni un plus grand malheur pour lui, que de s'y être laiſſé entraîner, dont toutefois, à force d'eſprit, de conduite, de naiſſance, il falloit qu'il tâchât de ſortir le moins mal qu'il ſe pourroit, & qu'il ne s'abandonnât pas ſoi-même dans le triſte état d'abandon général, & des clameurs, où déjà il ſe trouvoit réduit.

Ce Prince goûta fort mon conſeil, convint à demi de ſa faute, m'avoua qu'il avoit laiſſé Renaut en Eſpagne pour ſuivre cette affaire; que Flotte devoit auſſi s'y concerter avec lui.

Madame des Urſins avoit trop d'eſpions de tous les genres; elle étoit trop occupée de ſa haine contre M. le Duc d'Orléans; elle avoit conçu trop de défiance de la protection qu'il avoit donnée aux mécontens; elle avoit trop de ſoupçons de la conduite de Renaut en Eſpagne, depuis qu'elle avoit fait en ſorte qu'il en fût rappellé; enfin, elle y fut trop confirmée par l'arrivée de Flotte, ſous un prétexte auſſi frivole que celui

de venir chercher des équipages; qu'il ne manquoit pas de gens pour les ramener; un trop vif intérêt à pénétrer & à faire des affaires à M. le Duc d'Orléans, pour n'être pas inftruite.

Renaut fe conduifit, à ce que j'ai ouï dire depuis, avec la dernière imprudence; il ne ménagea, ni les allées ni les venues, ni fes commerces très-juftement fufpects à Madame des Urfins, parce qu'il n'étoit lié qu'avec fes ennemis; la tête de cet homme fe tourna; il ne put porter le poids d'une confiance fi importante, de l'entremife de chofes fi hautes; il fe crut l'arbitre des récompenfes de tout ce qui entreroit dans le parti, & jufqu'à fes difcours, le trahirent, & le firent arrêter fecrétement un peu avant l'arrivée de Flotte, qui moins indifcret, mais marchant à tâtons fans Renaut, donna dans des pièges qui le perdirent.

L'intervalle de ce rappel en tout, puis une partie des Troupes Françaifes, leur parut une conjoncture d'ébranlement à en profiter. Ceux qui en Efpagne avoient propofé à M. le Duc d'Orléans ce projet impoffible, faifirent la même conjoncture pour groffir le parti, & tout avec fi peu de précautions, que leur conduite auffi infenfée

que leur projet même, se fit aisément decouvrir, & reflua sur M. le Duc d'Orléans.

Vie privée & publique du Duc D'ORLÉANS, *Régent.*

TOUTES ses matinées étoient livrées aux affaires ; & les différentes affaires avoient leurs heures & leurs jours. Il les commençoit, par s'habiller seul, voyoit du monde à son lever, qui étoit court, & toujours précédé & suivi d'Audiences, auxquelles il perdoit beaucoup de tems, puisque ceux qui étoient chargés directement d'affaires, le tenoient successivement jusqu'à deux heures après-midi. Ceux-là étoient les Chefs du Conseil; la Vrilliere, bientôt après Le Blanc dont il se servoit, beaucoup d'espionnages ; ceux avec lesquels il travailloit sur les affaires de la Constitution, d'autres qui survenoient souvent, Torcy pour les Lettres de la Poste ; quelquefois le Maréchal de Villeroy, une fois la semaine ; les Ministres Etrangers ; quelquefois les Conseils ; la Messe dans sa Chapelle en particulier, quand il étoit Fête ou Dimanche.

Les premiers tems, il se levoit matin ; ce

qui ſe ralentit peu-à-peu ; & devenu après incertain & tardif, ſuivant qu'il s'étoit couché, ſur les deux heures ou deux heures & demie, tout le monde le voyoit prendre du chocolat ; il cauſoit avec la Compagnie, cela duroit ſelon qu'elle lui plaiſoit le plus ; ordinairement en tout, cela n'alloit pas à demie heure. Il rentroit, & donnoit Audience à des hommes, ou à des femmes, alloit chez Madame la Ducheſſe d'Orléans, puis travailloit avec quelqu'un ; il alloit voir le Roi, le matin rarement, mais toujours matin ou ſoir, avant ou après le Conſeil de Régence ; & l'abordoit, lui parloit, le quittoit avec des révérences & un air de reſpect, qui faiſoit plaiſir à voir, au Roi Jacques même, & qui apprenoit à vivre à tout le monde.

Après le Conſeil, ou ſur les cinq heures du ſoir, s'il n'y en avoit point, il n'étoit plus queſtion d'affaires. C'étoit à l'Opéra, ou au Luxembourg, s'il n'y avoit pas été avant ſon chocolat ; ou aller chez Madame la Ducheſſe d'Orléans, où quelquefois il ſoupoit ; ou ſortir par les derrières ; ou faire entrer Compagnie ; ou, ſi c'étoit en belle ſaiſon, aller à Saint-Cloud, ou en d'autres Campagnes, tantôt au Luxembourg ou chez lui.

Quand Madame étoit à Paris, il la voyoit un moment avant la Messe; & quand elle étoit à Saint-Cloud, il alloit l'y voir, & lui a toujours rendu beaucoup de soins & de respects.

Le Régent consumoit ainsi beaucoup trop de tems en Audiences trop faciles, trop longues, trop étendues; il se livroit à ces mêmes détails que du tems du feu Roi; lui & moi lui reprochions souvent ensemble, je l'en faisois quelquefois ressouvenir; mais il se laissoit toujours entraîner. D'ailleurs, mille affaires particulières, & quantité d'autres, de manutention, de Gouvernement qu'il auroit pu finir en une demie heure d'examen, le plus souvent, & décider net & ferme après, il les prolongeoit les unes par complaisance, la plupart par une défiance générale de toutes choses & de toutes personnes; & de cette façon des riens devenoient des hydres, dont lui-même, après, devenoit fort embarrassé.

Sa familiarité & la facilité de son accès plaisoient extrêmement; mais l'abus qu'on en faisoit, étoit excessif : il alloit quelquefois au manque de respect; ce qui à la fin eut des inconvéniens d'autant plus dangereux qu'il ne put, quand il le voulut, ré-

primer des perſonnages qui l'embarraſsèrent plus qu'eux-mêmes ne s'en trouvoient embarraſſés.

Je lui repréſentois quelquefois tant de choſes importantes, à meſure que les occaſions s'en offroient, que je gagnois quelque choſe, & que je parois à des inconvéniens; plus ſouvent, il me gliſſoit de la main, après être demeuré perſuadé de ce que je lui diſois; & ſa foibleſſe l'entraînoit. Ce qui eſt fort ordinaire, c'eſt que les femmes de ſa Société la plus intime, n'ont jamais rien pû ſavoir de lui, de tant ſoit peu important, ſur quoi que ce ſoit du Gouvernement & des affaires.

Réflexions ſur la mort de Monſeigneur le Régent, en 1723.

LA mort de Monſeigneur le Duc d'Orléans, fit un grand bruit au dedans & au dehors, mais les pays étrangers lui rendirent incomparablement plus de juſtice, & le regrettèrent beaucoup plus que les Français; quoique les Etrangers connuſſent ſa foibleſſe, & que les Anglois en euſſent étrangement abuſé, ils n'en étoient pas moins perſuadés, par leur propre expérience, de

l'étendue & de la justesse de son esprit, de la grandeur de son génie & de ses vues, de sa singulière pénétration, de sa sagesse & de l'adresse de sa politique, de la facilité de ses expédiens & de ses ressources, de la dextérité de sa conduite, dans tous les changemens de circonstances & d'événemens, de sa netteté à considérer les objets, & à combiner toutes choses, de sa supériorité sur ses Ministres, & sur ceux que les diverses Puissances lui envoyoient, du discernement exquis à démêler, à tourner les affaires, de sa savante facilité à répondre sur le champ à tout, quand il le vouloit.

Tant de grandes & rares parties pour le Gouvernement, le leur faisoient redouter & ménager; & le gracieux qu'il mettoit à tout & qu'il savoit charmer jusqu'au refus, le leur rendoit encore aimable, & ils estimoient de plus sa grande & naïve valeur.

Le Roi Louis-XV, touché de son inaltérable respect, de ses attentions à lui plaire, de sa manière de lui parler, & de celle de son travail avec lui, le pleura, & fut véritablement touché de sa perte, en sorte qu'il n'en a jamais parlé depuis (& cela est revenu souvent), qu'avec estime, affection & regret; tant la vérité perce d'elle-même,

malgré tout l'art & toute l'aſſiduité des menſonges & de la plus affreuſe calomnie.

M. le Duc, qui montoit ſi haut par cette perte, eut ſur elle une contenance honnête & bienſéante; Madame la Ducheſſe ſe contint fort convenablement. La Cour fut peu partagée, parce que le ſens y eſt corrompu par les paſſions.

Il s'y trouva des gens à yeux ſains qui le voyoient, comme faiſoient les Etrangers, & qui continuellement témoins de l'agrément de ſon eſprit, de la facilité de ſon accès, de cette bonté dont il ſavoit ſe parer d'une façon ſi naturelle, de ſes traits plaiſans à écarter & à éconduire, ſans jamais bleſſer, ſentirent tout le poids de ſa perte; d'autres, en plus grand nombre, en furent fâchés auſſi, mais bien moins par regret que par la connoiſſance du caractère du ſucceſſeur & de celui encore de ſes alentours; mais le gros de la Cour ne le regretta pas du tout; fort mécontens, quoique bien mal-à-propos, une foule d'ingrats, dont le monde eſt plein, & qui dans les Cours ſont de bien loin le plus grand nombre, ceux qui ſe croyoient en paſſe d'eſpérer plus de ſuccès pour leur fortune & leurs vues; enfin, un monde d'Amateurs ſtupides de nouveautés.

Le Parlement de Paris, & comme lui, tous les autres Parlemens, toute la Magistrature, qui, pour être toujours assemblés, sont si aisément animés du même esprit, n'avoient pu pardonner à M. le Duc d'Orléans les coups d'autorité.

Le Militaire étouffé sans choix par des gens de tous grades, & par la prodigalité des Croix de St. Louis, jettées à toutes mains, & trop souvent achetées, ainsi que les avancemens de grades, étoit outré de l'économie extrême, qui le réduisoit à la dernière misère, & de la sévérité qui le retenoit en un véritable esclavage; l'augmentation de la solde n'avoit pas fait la moindre impression sur le soldat & sur le cavalier, par l'extrême cherté de toutes choses les plus communes & les plus indispensables à la vie; de manière que cette partie de l'Etat si importante, si répandue, si nombreuse, plus que jamais tourmentée & réduite sous la servitude des Bureaux & de tant de gens, se crut soulagée par l'espérance du changement qui pourroit alléger son joug, & donner plus de liant à l'ordre du service, & plus d'égards au mérite.

Le Corps de la Marine tombé comme en désuétude & dans l'oubli, ne pouvoit qu'ê-

tre outré de cet anéantiſſement, & ſe réjouir de tout changement quel qu'il pût être ; & tout ce qui s'appelloit gens de Commerce arrêtés tout court par-tout, pour complaire aux Anglois, & gênés en tout par la Compagnie des Indes, ne pouvoient être en meilleures diſpoſitions.

Le gros de Paris & des Provinces, déſeſpéré des cruelles opérations de Finance, & d'un perpétuel Jeu de Gobelets, pour tirer tout l'argent, qui mettoit d'ailleurs toutes les fortunes en l'air, & la confuſion dans toutes les familles, outré de plus, de la prodigieuſe cherté où les opérations avoient fait monter toutes choſes ſans exception de pas une, tant de luxe que de première néceſſité pour la vie, gémiſſoit depuis longtems après une délivrance & un ſoulagement qu'il ſe figuroit auſſi vainement que certainement, par l'excès du beſoin & l'excès du déſir.

Une ſituation ſi forcée & ſi générale, néceſſairement émanée de tant de faces contradictoires, ſucceſſivement données aux Finances, dans la fauſſe idée de réparer la ruine & le cahos où elles s'étoient trouvées à la mort de Louis XIV, ne pouvoit faire regretter au public celui qu'il en regardoit

comme l'Auteur, comme ces enfans qui s'en prennent au morceau de bois qu'un imprudent leur a fait tomber, en paſſant, ſur le pied, qui jettent de colère ce bois de toutes leurs forces, comme la cauſe du mal qu'il ſentent, & qui ne font pas la moindre attention à ce paſſant, qui en eſt la ſeule & véritable cauſe.

C'eſt ce que j'avois bien prévu qu'il arriveroit ſur l'arrangement, ou plutôt ſur le dérangement de plus en plus des Finances, & que je voulois ôter de deſſus M. le Duc d'Orléans par les Etats-Généraux, que je lui avois propoſés; qu'il avoit agréés, & dont l'exécution fut rompue à la mort du Roi. La ſuite des années a peu-à-peu fait tomber les écailles des yeux, & a fait regretter M. le Duc d'Orléans à tous, avec les plus cuiſans regrets, & lui a enfin rendu la juſtice qui lui avoit toujours été due.

Anecdote ſur le Mariage de Mlle. D'ORLÉANS, *avec le Prince* DES ASTURIES.

J'AVOIS ordre du Cardinal Dubois, de précéder tout le monde à la Cérémonie de ce mariage en Eſpagne. Pour y réuſſir, je me rendis de bonne heure dans la Chapelle;

pelle; elle étoit vuide de Courtiſans. Je me mis à côté du carreau du Roi, à droite, tout au bord en dehors du tapis; & je m'amuſai là, mieux que je ne m'y étois attendu. Le Cardinal Borgia, pontificalement revêtu, étoit du côté de l'Epître, le viſage tourné vers moi, apprenant ſa leçon, entre deux Aumôniers en ſurplis, qui lui tenoient un grand livre ouvert, où le bon Prélat ne ſavoit pas lire: il s'efforçoit, liſoit tout haut & de travers: les Aumôniers le reprenoient; il ſe fâchoit, & les grondoit; il étoit repris de nouveau, & ſe courrouçoit de plus en plus, juſqu'à ſe tourner à eux, & à leur ſecouer leur ſurplis. Je riois tant que je pouvois, car il ne s'appercevoit de rien, tant il étoit occupé & empêché de la leçon.

Les mariages, en Eſpagne, ſe font l'après-dînée, & communément à la porte de l'Egliſe, comme les Baptêmes. — Le Roi, la Reine, le Prince & la Princeſſe, y arrivèrent avec toute la Cour, & furent annoncés tout haut. “ Qu'ils attendent, s'écria le „ Cardinal en colère; je ne ſuis pas prêt. „ Ils s'arrêtèrent en effet, & le Cardinal continua ſa leçon, plus rouge que ſa calotte. Enfin, il s'en alla à la porte, où cela dura aſſez long-tems.

La curiosité m'auroit fait suivre, sans la raison de conserver mon poste. J'y perdis du divertissement; car je vis arriver le Roi & la Reine à leur Prie-Dieu, riant & se parlant, & toute la Cour riant aussi. Le Nonce arrivant à moi, me marquant sa surprise par geste, & répétant, *Signore*, *Signore*, & moi qui avois résolu de n'y rien comprendre, je lui montrai le Cardinal en riant, & lui reprochai de ne l'avoir pas mieux instruit, pour l'honneur du Sacré Collège.

Le Nonce entendoit très-bien le français, & l'écorchoit très-mal; cette plaisanterie & l'air ingénu dont je le faisois, sans faire semblant d'entendre les démonstrations du Nonce, fit une si heureuse diversion, qu'il ne fut plus question d'autre chose; d'autant que le Cardinal y donna lieu de plus en plus, en continuant la Cérémonie, pendant laquelle il ne savoit où il en étoit, ni ce qu'il faisoit, repris & montré à tout moment par ses Aumôniers, en sorte que le Roi, ni la Reine ne purent se contenir, ni personne de ce qui en fut témoin. Je ne voyois que le dos du Prince & de la Princesse à genoux, chacun sur un carreau, entre le Prie-Dieu & l'Autel, & le Cardinal

en face, qui ſuoit de ſon labeur; heureuſement je n'avois là affaire qu'au Nonce; le Major-Dôme, Major du Roi, s'étant placé à côté de ſon fils, Capitaine des Gardes, en quartier, au bout de la queue du Prie-Dieu. Les Grands étoient en foule autour, & tout ce qu'il y avoit de gens conſidérables, & le reſte rempliſſoit toute la Chapelle.

Parmi ces divers ſpectacles, je remarquai un contentement extrême dans le Roi & la Reine, de voir accomplir ce mariage.

La Cérémonie finie, qui ne fût pas bien longue, pendant laquelle perſonne ne ſe mit à genoux que le Roi & la Reine, & où il le fallut, les deux mariés, Leurs Majeſtés Catholiques ſe levèrent, & ſe retirèrent vers le coin à gauche, du bas de leur drap de pied, & ſe parlèrent bas, peut-être l'eſpace d'un *Credo;* après quoi la Reine demeura où elle étoit, & le Roi, qui étoit à la place où j'avois toujours été pendant la Cérémonie. Le Roi arrivé à moi, me fit l'honneur de me dire : " Monſieur, je ſuis ſi content „ de vous en toutes manières, & de celle „ en particulier, dont vous vous êtes ac- „ quitté de votre Ambaſſade auprès de moi, „ que je veux vous donner des marques de

„ ma ſatisfaction & de mon amitié; je vous „ fais Grand d'Eſpagne de la première „ Claſſe, vous & en même-tems celui de „ vos Enfans que vous voudrez choiſir „ pour être Grand d'Eſpagne, & en jouir „ en même-tems que vous; & je fais votre „ fils aîné, Chevalier de la Toiſon d'Or. „

Autre anecdote ſur le Mariage de Mademoiſelle D'ORLÉANS *avec le Prince* DES ASTURIES.

LA modeſtie & la gravité des Eſpagnols, ne leur permettent pas de voir coucher des mariés : le ſouper des noces fini, il ſe fait un peu de converſation aſſez courte, & chacun ſe retire chez ſoi, hommes & femmes de tout âge ; après quoi les mariés ſe déshabillent chacun en leur particulier, & ſe couchent, ſans autres témoins que le peu de gens néceſſaires à les ſervir, tout comme s'ils étoient mariés depuis long-tems ; je n'ignorois pas cette coutume, & je n'avois reçu aucun ordre là-deſſus; néanmoins je ne pouvois regarder comme bien ſolide un mariage qui ne ſeroit point ſuivi de conſommation, au moins préſumée. On étoit convenu, à cauſe de l'âge & de la délicateſſe

du Prince des Afturies, qu'il n'habiteroit avec la Princeffe, que lorfque Leurs Majeftés Catholiques le jugeroient à propos; & on comptoit que ce ne feroit d'un an, tout au moins. Je témoignai ma peine là-deffus au Marquis Grimaldo à Lerma. Je n'y gagnai rien, il étoit Efpagnol, & il ne fit que tâcher de me raffurer fur une chofe où il ne voyoit pas qu'il fe pût rien changer. Outre que je n'eus que quelques momens avec lui, je crus ne devoir pas infifter, & au contraire, lui laiffer croire que je me tenois pour battu, de peur que, s'il appercevoit plus d'opiniâtreté, & que j'en vouluffe parler au Roi & à la Reine, il ne me gagnât de la main à l'inftant, & les prévint à maintenir la coutume établie, & qui jufqu'alors n'avoit jamais été enfreinte; mais réfolu, à part moi, de n'en pas demeurer là, puifqu'au pis-aller, fi je ne réuffiffois pas, ma tentative demeureroit ignorée; ainfi dans l'Audience que j'eus à Lerma, je me mis à parler du mariage & de l'un à l'autre, de la confommation, en approuvant fort le délai que demandoient l'âge & la délicateffe du Prince; de là, je revins à la joie que recevroit M. le Duc d'Orléans d'en apprendre la célébration, & je me fuis mis à les flatter

ſur l'extrême honneur qu'il recevoit de ce grand mariage, de ſa ſenſibilité là-deſſus, & plus, s'il ſe pouvoit encore, d'un gage ſi précieux & ſi certain d'un véritable retour des bonnes graces de Leurs Majeſtés Catholiques, que j'étois témoin qu'il avoit toujours ſi paſſionnément déſiré.

Je fis là une pauſe, pour voir l'effet de ce diſcours; & comme il me parut répondre au deſſein que j'avois, je m'enhardis à ajouter, que plus cet honneur étoit grand & ſi juſtement cher à M. le Duc d'Orléans, plus il étoit envié de toute l'Europe & des François, mal intentionnés pour le Régent, & plus la ſolidité lui étoit importante; que je n'ignorois pas les uſages ſages & modeſtes de l'Eſpagne; mais que je n'en étois pas moins perſuadé qu'ils ſe pouvoient enfreindre en faveur d'un objet auſſi grand, qui étoit le dernier degré de ſolidité, dans un cas auſſi ſingulier, que je regardois comme le comble des graces de Leurs Majeſtés, pour M. le Duc d'Orléans, & de la certitude de ce retour ſi précieux, ſi cher & ſi paſſionné de l'honneur de leur amitié pour lui, en même tems la marque la plus éclatante de l'intime & indiſſoluble union des deux branches Royales, & des deux Cou-

ronnes, à la face de toute l'Europe, si Leurs Majeftés vouloient permettre qu'il en fût ufé dans ce mariage, comme Sa Majefté avoit été elle-même témoin, qu'il en avoit été ufé au mariage de M. le Duc de Bourgogne.

Le Roi & la Reine me laifsèrent tout dire fans m'interrompre. Je le pris à bonne augure, ils fe regardèrent, puis le Roi lui dit; „ qu'en dites-vous? — Mais, vous-même, Monfieur, répondit-elle? Là-deffus, je pris la parole, & leur dis, que je ne voulois pas les tromper, que je leur avouois que je n'avois aucun ordre là-deffus; que cette matière n'avoit été traitée avec moi, ni de bouche avant mon départ, ni depuis mon départ de Paris, dans aucune dépêche; que ce que je prenois la liberté de leur repréfenter venoit uniquement de moi & de mes réflexions, & qu'en cela, je ne parlois qu'avec l'attachement d'un bon Serviteur des deux Couronnes, tant en vrai François, en bon Efpagnol, qu'en Serviteur de M. le Duc d'Orléans, par l'effet qui en réfulteroit dans les deux Monarchies & dans toute l'Europe; qu'on y défefpéroit de pouvoir opérer des conjonctures qui puffent faire regarder de bon œil ce mariage comme poffi-

ble à féparer, & par conféquent travailler profondément à tout ce qui pouvoit y conduire; enfin, que toute l'Europe conjurée pour rompre l'union des deux Couronnes, & dont la durée intime opéreroit néceffairement toute la grandeur & la puiffance, telle que la même union des deux branches de la Maifon d'Autriche l'a opérée en fa faveur, abandonnant enfin le deffein d'y tenter de nouveau, le regardant comme impoffible, après avoir vu l'Efpagne fi attachée à fes ufages, y contrevenir la première fois uniquement pour donner à ce mariage le dernier degré d'indiffolubilité, felon l'opinion de toutes les Nations, encore que felon la fienne, il ne lui en manquât aucune fans cette formalité. „

Ces dernières raifons perfuadoient Leurs Majeftés Catholiques; elles fe regardèrent encore, fe dirent quelques mots bas : puis le Roi me dit : " mais, fi nous confentions „ à ce que vous propofez, comment entendriez-vous faire? „ Je répondis que rien n'étoit plus aifé, ni plus fimple, que Sa Majefté en avoit vu le modèle au mariage de M. le Duc de Bourgogne; mais qu'il étoit inutile de laiffer entrevoir la réfolution qui en feroit prife, avant le tems de l'exécution,

pour

pour éviter les discours de gens ennemis de toute nouveauté, & qui n'en croient pas d'abord les raisons si solides & si importantes; que supposé que Leurs Majestés voulussent bien embrasser un parti si nécessaire, il suffiroit d'en faire répandre doucement la résolution dans le grand bal, qui devoit précéder le coucher, où le spectacle d'un lieu si public, arrêteroit les raisonnemens, & où la chose seroit sue à tems, de retenir les Spectateurs après le bal par le désir de faire leur cour, & par la curiosité d'être témoins de chose pour eux si nouvelle; que, pour l'exécution, Leurs Majestés seules avec le pur nécessaire, assisteroient au déshabillé, les verroient mettre au lit, feroient placer aux deux côtés du chevet, le Duc Popoli près du Prince, la Duchesse de Monteliana, près de la Princesse; & tous, les rideaux entièrement ouverts des trois côtés du lit, feroient ouvrir les deux batans de la porte, & entrer toute la Cour, & la foule s'approcher du lit, laisser bien remplir la chambre de tout ce qu'elle pourroit contenir, avoir la patience d'un quart-d'heure pour satisfaire pleinement la vue de chacun, puis faire fermer les rideaux en présence de la foule, & la congédier; pendant quoi le Duc Popoli

& la Ducheſſe de Monteliana, auroient ſoin de ſe gliſſer ſous les rideaux, & de ne pas perdre un inſtant le Prince & la Princeſſe de vue; & la foule ſortie des antichambres juſqu'au dernier, faire lever le Prince & le conduire dans ſon appartement. Le Roi & la Reine approuvèrent tout ce plan; & après quelque peu de converſation & de raiſonnemens là-deſſus, me promirent de le faire exécuter de la ſorte; & je leur en fis mes très-humbles remercîmens.

Etrange conduite de la Princeſſe des Asturies.

CETTE Princeſſe avoit été malade en arrivant à Madrid. Sa convaleſcence avançoit, & ſon humeur ſe manifeſtoit en même tems. J'ai ſu par l'intérieur, qu'elle réſiſtoit avec opiniâtreté à aller chez la Reine, après tous les ſoins, les marques extraordinaires de bonté, les viſites continuelles qu'elle en avoit reçues pendant ſa maladie, & qu'elle en recevoit encore tous les jours. Elle ne vouloit point ſortir de ſa chambre; elle s'amuſoit à ſa fenêtre, où elle ſe montroit en bonne ſanté. Son appartement de plein-pied à celui de la Reine, n'en étoit ſéparé que

par une petite galerie intérieure; car elle alloit dans l'appartement qu'avoit l'Infante; elle ne vouloit plus écouter les Médecins ſur rien pour ſa ſanté, ni ſes Dames ſur ſa conduite, & répondoit même à la Reine fort ſéchement, lorſqu'elle eſſayoit de la ramener par les inſinuations les plus douces.

La Reine même m'ordonna de la voir, & de lui aider à la rendre plus traitable : je répondis que je n'étois que trop informé de tout; que j'en étois trop peiné; que je ne devois pas me flatter de pouvoir plus que Sa Majeſté ſur l'eſprit de la Princeſſe; & après un peu de converſation ſur ce qu'elle croyoit m'apprendre, & que j'y euſſe ajouté ce que je ſavois de plus, & qu'elle ne me nia point, je pris la liberté de lui dire, qu'il y avoit auſſi trop de bonté & de ménagement de ſa part; que Sa Majeſté gâtoit la Princeſſe; qu'il falloit la ployer ſans retardement à ſes devoirs; & que, ſi dans l'excès de la patience de la Reine, la conſidération de M. le Duc d'Orléans entroit pour quelque choſe, non-ſeulement je me chargeois de tout auprès de lui; mais que je répondois à Sa Majeſté, que, non-ſeulement, il trouveroit bon tout ce qu'il plairoit à Sa Majeſté de dire à la Princeſſe, & de faire,

mais qu'il lui en feroit auſſi très-obligé, parce que perſonne mieux que moi, ne connoiſſoit ſes ſentimens pour Leurs Majeſtés; combien il ſe ſentoit aiſe du retour de leurs bonnes graces, & déſireux de les conſerver; & combien auſſi il ſe ſentoit honoré du mariage de ſa fille; combien par conſéquent, il déſiroit qu'elle ſentît tout ſon bonheur & ſa grandeur, & qu'elle s'en rendît plus digne par ſon obéiſſance, ſa reconnoiſſance, ſes reſpects pour Leurs Majeſtés, & par une application continuelle, non-ſeulement à leur plaire, & à répondre à leurs bontés, mais à deviner même tout ce qui pourroit la leur rendre agréable, & à l'y porter continuellement; qu'outre que M. le Duc d'Orléans regardoit cette conduite comme le devoir de Madame ſa Fille, le plus juſte & le plus preſſant il le conſidéroit auſſi comme le ſeul fondement du bonheur de la Princeſſe, & comme ce qui pouvoit le plus contribuer au ſien, de ſavoir que ſa fille ne fît rien qu'à leur gré, & de pouvoir ſe flatter de leur avoir fait un préſent, dont l'agrément pouvoit contribuer à la continuation de leurs bontés pour lui-même, & au reſſerrement de plus en plus de cette heureuſe union qu'il avoit toujours ſi paſſionné-

ment déſirée. Ce diſcours fut fort bien reçu; la converſation s'étendit ſur des détails pareils à ceux qui l'avoient commencée, & finit par des ordres exprès du Roi & de la Reine, de voir ſouvent la Princeſſe, & de lui parler.

La Ducheſſe de Montelliana & les autres Dames, m'en preſſoient continuellement. J'avois déjà vu la Princeſſe bien des fois au lit. Il n'y avoit donc rien de nouveau à m'y voir retourner; d'ailleurs, cette opiniâtreté à vouloir demeurer dans ſa chambre perçoit au dehors, parce qu'elle ſuſpendoit les Fêtes qui étoient préparées, & que chacun attendoit avec impatience. J'allai donc chez la Princeſſe deux ou trois fois, ſans en avoir eu aucune parole que oui & non ſur ce que je lui demandois de ſa ſanté, & encore pas toujours. Je pris le tour de dire à ſes Dames devant elle, ce que je lui aurois dit à elle-même; les Dames y applaudiſſoient, y ajoutoient leur mot. La converſation ſe faiſoit ainſi devant la Princeſſe, en ſorte qu'elle lui étoit une véritable leçon; mais elle n'y entroit en aucune façon; néanmoins elle alla pourtant, une fois ou deux, chez la Reine, mais en déshabillé & d'aſſez mauvaiſe grace.

Le grand Bal demeuroit toujours préparé,

arrangé dans le ſallon des Grands, & n'attendoit que la Princeſſe, qui n'y vouloit point aller. Le Roi & la Reine aimoient le Bal; ils ſe faiſoient un plaiſir de celui-là; le Prince des Aſturies auſſi, & la Cour l'attendoient avec impatience. La conduite de la Princeſſe tranſpiroit au-dehors, & faiſoit le plus fâcheux effet du monde. Je fus averti du dedans, que le Roi & la Reine en étoient impatientés; &, preſſé par les Dames de la Princeſſe de lui en parler, j'allai chez elle, & fis avec ſes Dames la converſation ſur la ſanté de la Princeſſe, qui apparemment ne retardoit plus les plaiſirs qui l'attendoient. Je mis le Bal ſur le tapis; je vantai l'ordre, le ſpectacle, la magnificence; je dis que ce plaiſir étoit particulièrement celui de l'âge de la Princeſſe; que le Roi & la Reine l'aimoient fort, & qu'ils attendoient avec impatience qu'elle pût y aller. Tout-à-coup, elle prit la parole que je ne lui adreſſois point, & s'écria comme un enfant: " Moi
„ y aller? Je n'irai point.—Bon, Madame,
„ lui dis-je, vous n'irez point, vous en ſe-
„ riez bien fâchée. Vous vous priveriez d'un
„ plaiſir où la Cour s'attend à vous voir;
„ & vous avez trop de raiſons & de déſirs
„ de plaire au Roi & à la Reine, pour en

„ manquer aucune occaſion. „ Elle étoit aſſiſe, & ne me regardoit pas; mais auſſi-tôt après ces paroles, elle tourna la tête ſur moi; & du ton le plus décidé: “ Non, Mon-
„ ſieur, me dit-elle, je n'irai point au Bal;
„ le Roi & la Reine y iront, s'ils veulent;
„ ils aiment le Bal; je ne l'aime point; ils
„ aiment à ſe lever, ou ſe coucher tard,
„ moi j'aime à me coucher de bonne heure:
„ ils feront ce qui eſt de leur goût; moi
„ je ſuivrai le mien. „ Je me mis à rire, & à lui dire qu'elle vouloit ſe divertir à m'inquiéter, mais que je n'étois pas ſi facile à prendre ſérieuſement le badinage; qu'à ſon âge on ne ſe privoit pas ſi aiſément d'un Bal, & qu'elle avoit trop d'eſprit pour priver toute la Cour de cette attente, encore moins à montrer un goût ſi peu conforme à celui du Roi & de la Reine, & qui paroîtroit ſi étrange à ſon âge; mais qu'après cette plaiſanterie, le mieux étoit de ne pas prolonger plus long-tems une attente, dont le délai d'un Bal rangé & tout prêt depuis ſi long-tems, devenoit indécent.

Les Dames m'approuvèrent, & la converſation entre elles & moi, continua de la ſorte, ſans que la Princeſſe fît ſeulement contenance de nous entendre.

En ſortant, la Ducheſſe de Montelliana me ſuivoit avec Madame de Liria, & Madame de Riccaldagra. Elles m'entouroient hors de la chambre, & me témoignèrent leur effroi, d'une volonté ſi décidée dans une perſonne de cet âge, contre devoir & plaiſir, & dans un pays où elle ne faiſoit que d'arriver, & toute ſeule, parmi tous gens inconnus ; j'en étois plus épouvanté qu'elles : je voyois des conſéquences capables d'apporter de grandes ſuites ; mais j'eſſayai de les raſſurer ſur un reſte de maladie & d'humeur en mouvement, qui pouvoit cauſer ce méchant effet ; mais qui ceſſeroit avec le retour de la pleine ſanté. Toutefois j'étois très-éloigné de m'en flatter. Je me gardai bien néanmoins de faire ce récit au Roi & à la Reine ; mais, comme ils me parlérent de Bal, & le Roi ſur-tout, avec amertume, ſur la fantaiſie de la Princeſſe, je pris la liberté de lui dire, que je n'imaginois pas qu'il voulût ſe gêner pour le caprice d'un enfant, qui venoit ſûrement de ſa maladie, & priver ſa Cour & tout le public d'une Fête auſſi agréable & auſſi ſuperbe, qu'étoit le premier Bal que j'avois vu au Palais, & que j'avouois qu'en mon particulier, j'en ſerois affligé, parce que je

m'en étois fait un fort grand plaisir. " Oh !
„ cela ne se peut pas, reprit le Roi, sans
„ la Princesse.—Eh ! pourquoi donc, Sire,
„ lui répliquai-je ; c'est une Fête que Vo-
„ tre Majesté donne à sa joie & à la joie
„ publique : ce n'est pas à la Princesse,
„ quoique à son occasion, à régler les plai-
„ sirs de Votre Majesté & ceux qu'elle veut
„ bien donner à sa Cour, qui s'y attend &
„ la désire ; si la Princesse croit que sa santé
„ lui permette, elle y viendra, sinon la
„ Fête se passera sans elle. „

Tandis que je parlois, la Reine me faisoit signe des yeux & de la tête, de presser le Roi, tellement que j'ajoutai, " que tout
„ ce qui se faisoit & se passoit, n'étoit &
„ ne pouvoit être que pour Sa Majesté ;
„ qu'elle en étoit le seul objet & la déco-
„ ration unique ; que quelques grands Prin-
„ ces que fussent ses enfans, ils n'y étoient
„ que comme ses premiers Courtisans, &
„ pour illustrer l'Assemblée, mais jamais
„ pour l'objet ; que la confiance dont Sa
„ Majesté daignoit m'honorer, m'engageoit
„ par devoir à supplier Leurs Majestés, de
„ considérer qu'il ne falloit pas accoutumer
„ la Princesse à croire que tout se fît pour
„ elle, & que rien ne se pouvoit faire sans

„ elle; que plus la Fête étoit digne de la „ présence de Leurs Majestés, plus cette „ leçon de la faire sans elle, lui feroit d'im- „ pression; que je ne pouvois m'empêcher „ de regarder cela comme appartenant très- „ essentiellement à l'éducation si importan- „ te, & dont le bonheur de la Princesse „ dépendoit, en lui faisant sentir qu'elle „ n'étoit rien, & qu'on se passoit très-aisé- „ ment d'elle. „ La Reine appuya fort le discours; mais le Roi ne répondit rien; elle tourna doucement la conversation ailleurs. En finissant l'audience, elle prit l'instant que le Roi se tournoit après ma révérence, pour me faire signe de la tête & des yeux, que j'avois bien parlé; & me montrant le Roi du doigt, & comme le poussant sur lui, elle me fit entendre de ne pas me rebuter. Cela fit que je me hâtai de dîner pour me trouver à leur sortie pour la chasse; & je demandai haut à la Reine, pour quel jour enfin seroit le Bal dont je mourois d'envie; elle me répondit avec action, qu'il falloit le demander au Roi, & lui demanda s'il m'avoit entendu? Il répondit: *Mais, nous verrons.*

Ce court Dialogue les conduisit au haut du petit degré, qui étoit tout proche, par

où ils descendoient & montoient toujours; & je demeurai au haut, parce qu'à peine y pouvoit-on passer deux de front. Le lendemain, je trouvai moyen de leur parler en particulier sur quelques bagatelles; puis je remis le Bal sur le tapis. La Reine me dit en riant, qu'il étoit vrai que j'en avois envie & elle aussi, & se mit doucement à presser le Roi. Comme il sourioit sans répondre, je pris la liberté de leur dire que je le suppliois de se souvenir que j'avois pris celle de leur représenter que Leurs Majestés gâteroient la Princesse, qu'aujourd'hui j'osois ajouter qu'elles s'en repentiroient; qu'elles y voudroient remédier, quand il n'en sera plus tems; que Monsieur le Duc d'Orléans en seroit au désespoir; & que s'il pouvoit avoir le même honneur que j'avois, d'être en leur présence, il leur parleroit là-dessus en même sens que moi; mais bien plus fortement, comme il lui convenoit.

Ce propos tourna la conversation par eux-mêmes sur de nouvelles bagatelles, sur des traits d'opiniâtreté, de fantaisie, de peu de considération pour ses Dames, de la rareté de ses visites chez Leurs Majestés, de la sécheresse de ses manières avec elles; sur quoi je les suppliai de me pardonner, si je leur

difois que c'étoit, " la faute de Leurs Ma-
„ jeſtés plus que d'un enfant, qui ne ſavoit
„ ce qu'elle faiſoit; & qu'au lieu de l'ac-
„ coutumer par leur trop de bonté à ne ſe
„ refuſer aucun caprice, rien n'étoit plus
„ preſſé, ni plus important que de les ré-
„ primer, de lui impoſer, de lui faire ſavoir
„ tout ce qu'elle montroit ignorer à leur
„ égard, & même à l'égard de ſes Dames,
„ enfin s'accoutumer au reſpect & à la crainte
„ qu'elle leur devoit, à lire dans leurs yeux
„ & juſques dans leur maintien, leurs vo-
„ lontés pour s'y conformer dans l'inſtant,
„ & avec un air comme ſi c'étoit la ſienne,
„ par l'empreſſement à leur obéir & à leur
„ plaire. „

Tout cela fut encore pouſſé de ma part & raiſonné de la leur aſſez long-tems; après quoi je me retirai, je n'allois plus chez la Princeſſe, & je le dis à Leurs Majeſtés, parce que j'en voyois l'inutilité. Je ne parlai plus du Bal au paſſage de leur appartement, à leur retour de la chaſſe, dans la crainte de rebuter le Roi. Le ſur-lendemain, je me trouvai à leur paſſage pour la chaſſe; au ſortir de l'appartement, la Reine me dit qu'il n'y avoit point de Bal; que l'ordre étoit donné d'ôter les préparatifs, qui étoient

rangés depuis ſi long-tems ; en me faiſant ſigne d'en parler encore au Roi ; que j'en ſerois déſolé par le plaiſir que je m'en étois fait ; & que ſi j'oſois, je demanderois ce Bal comme une grace : ce Dialogue conduiſit au petit degré qui étoit tout contre : la Reine me fit ſigne de ſuivre. Je me fourrai donc à côté de celui qui portoit la queue ; & lui parlant haut de ce Bal, pour que le Roi qui marchoit devant elle, pût m'entendre. Un moment après, elle ſe tourna à moi avec un air peiné, & me fit ſigne de ne plus rien dire. — Apparemment que le Roi lui avoit fait quelque reproche là-deſſus ; car cette rampe étoit obſcure, & je ne pus l'appercevoir. Au repos du degré, qui étoit aſſez long, la Reine s'approcha du Roi. Je demeurai où j'étois, ſans m'avancer ; ils ſe parlèrent bas ; & quand je fus près d'elle : „ Voilà qui eſt fait, me dit-elle, il n'y aura „ point de Bal ; mais pour s'en dépiquer, „ le Roi en aura un petit ce ſoir après ſou- „ per, dans notre particulier, où il n'y aura „ que du Palais, & auquel le Roi veut que „ vous veniez. „ Je leur fis une profonde révérence & mon remercîment ; tout cela, arrêté ſur ce repos de degré.

La Reine me répéta : " Mais vous y

„ viendrez donc ? Le Roi me dit. Au „ moins il n'y aura que nous ; „ & la Reine ajouta : " nous danſerons tout à notre aiſe „ & en liberté, „ & enſuite achevèrent de deſcendre ; & je les vis monter en carroſſe.

Petit Bal.

LE Bal fut dans la petite galerie intérieure ; il n'y eut que les Seigneurs en charge ; le premier Ecuyer, les Majors-dômes de ſemaine, la Camerera-Major, les Dames du Palais, les jeunes Senoras de Honor, & les Caméristes ; le jeune Prince des Aſturies, la Reine & le Roi s'y divertirent beaucoup.

Quoique l'appartement de la Princeſſe des Aſturies fût à l'un des bouts de cette galerie intérieure, elle ne parut pas un inſtant. Je ne prédis que trop vrai à Leurs Majeſtés Catholiques. La Princeſſe en fit de toutes les façons les plus étranges, excepté la galanterie.

De la fameuſe Perle.

TOUT le monde y danſa force menuets, encore plus de contre-danſes, juſques ſur les trois heures après minuit que Leurs Majeſtés & le Prince des Aſturies ſe retirèrent. Ce fut là où je vis & touchai à mon aiſe la fameuſe *Pelegrine*, que le Roi avoit ce ſoir-là au retrouſſis de ſon chapeau, pendante d'une belle agraffe de diamans. Cette perle, de la plus belle eau qu'on ait jamais vue, eſt préciſément faite & évaſée comme ces petites poires que l'on appelle *de ſept en Gueule*, & qui paroiſſent dans leur maturité vers la fin des fraiſes. Leur nom marque leur groſſeur, quoiqu'il n'y ait point de bouche qui en puiſſe tenir quatre à la fois, ſans péril d'étouffer. La perle eſt longue & groſſe comme les moins groſſes de cette eſpèce, & ſans comparaiſon plus qu'aucune autre perle que ce ſoit : auſſi eſt-elle unique. On la dit pareille à celle que l'on prétend que la folie de magnificence & d'amour fit diſſoudre par Marc-Antoine dans du vinaigre qu'il fit avaler à Cléopâtre.

Portrait historique de Madame la Duchesse D'ORLÉANS, *femme du Régent.*

ELLE étoit grande & de tout point, majestueuse. Le teint, la gorge, les bras admirables, les yeux aussi. La bouche assez bien, avec de belles dents un peu longues; des joues trop larges & trop pendantes, qui la gâtoient, mais qui n'empêchoient pas la beauté : ce qui la déparoît le plus, étoit les places de ses sourcils, qui étoient pliés & rouges avec fort peu de poil; de belles paupières & des cheveux châtains bien plantés; sans être bossue, ni contrefaite, elle avoit un côté plus gros que l'autre; une marche de côté; & cette contrainte de taille en annonçoit une autre qui étoit plus incommode dans la société, & qui la gênoit elle-même. Elle n'avoit pas moins d'esprit que M. le Duc d'Orléans, & une grande suite dans l'esprit; avec cela une éloquence naturelle, une justesse d'expression, une singularité dans le choix des termes, qui couloient de source, & qui surprenoient toujours, avec ce tour particulier à Madame de Montespan & à ses Sœurs,

&

& qui n'a paſſé qu'aux perſonnes de ſa familiarité, ou qu'elle avoit élevées.

Madame la Ducheſſe d'Orléans diſoit tout ce qu'elle vouloit, & comme elle le vouloit, avec délicateſſe & agrément; elle diſoit même jusqu'à ce qu'elle ne diſoit pas; elle faiſoit tout entendre ſelon la meſure & la préciſion qu'elle y vouloit mettre; mais elle avoit un parler gras, ſi lent, ſi embarraſſé, ſi difficile aux oreilles, qui n'y étoient pas accoutumées, que ce défaut qu'elle ne paroiſſoit pourtant pas trouver tel, déparoît un peu ſa converſation.

La meſure & toute eſpèce de décence & de bienſéance, étoient chez elle dans leur centre. On ſera étonné de ce que je vais dire, & toutefois rien n'eſt plus exactement véritable; c'eſt qu'au fond de ſon ame, elle croyoit avoir fort honoré M. le Duc d'Orléans en l'épouſant. Il lui en échappoit des traits qui s'annonçoient dans leur imperceptibilité. Elle avoit trop d'eſprit pour ne pas ſentir que cela n'eût pu ſe ſupporter; trop d'orgueil auſſi pour l'étouffer. Impitoyable ſur cela juſqu'avec ſes frères, ſur le rang qu'elle avoit épouſé, & petite fille de France juſques dans les minuties.

M. le Duc d'Orléans, qui en rioit ſou-

vent, l'appelloit Madame Lucifer, en parlant d'elle; & elle convenoit que ce nom ne lui déplaisoit pas. Elle ne sentoit pas moins tous les avantages & toutes les distinctions que son mariage avoit valus à M. le Duc d'Orléans, à la mort de Monsieur; & ses déplaisirs de la conduite de M. le Duc d'Orléans avec elle, où toutefois l'air extérieur étoit demeuré convenable, ne venoient point de jalousie, mais de dépit de n'en être pas adorée & servie comme une divinité; sans que de sa part elle eût voulu faire la moindre avance, ni quoi que ce fût qui pût lui plaire, & l'attacher, ni se contraindre en quoi que ce soit.

Jamais de sa part, en aucun tems, rien d'accueillant, de prévenant pour lui, de familier, de cette liberté d'une femme qui vit bien avec son mari, & toujours recevant ses avances avec froideur, & une sorte de supériorité de grandeur. C'est une des choses qui avoit le plus éloigné M. le Duc d'Orléans de son Epouse.

Pour sa Cour, car c'étoit ainsi qu'il falloit parler dans sa maison, & de tout ce qui alloit chez elle, c'étoit moins une Cour qu'elle vouloit, qu'un culte; & je crois pouvoir dire avec vérité qu'elle n'a jamais

trouvé en sa vie que la Duchesse de Villeroi & moi, qui ne le lui ayons pas rendu.

La Duchesse de Villeroi étoit haute, franche, libre, sûre; & le lien entre Madame la Duchesse de Bourgogne, elle, & moi; le lien entre elle & Monsieur son Mari; cela pouvoit bien entrer pour beaucoup dans une pareille exception. Madame de Saint-Simon, qui ne la gâtoit pas non plus, n'avoit pas les mêmes occasions avec elle jusqu'au mariage de Madame la Duchesse de Berry.

La timidité de Madame la Duchesse d'Orléans étoit en même tems extrême. Le Roi l'eût faite trouver mal d'un seul regard un peu sévère; & Madame de Maintenon peut-être aussi; du moins trembloit-elle devant elle; & sur les choses les plus communes & en public, elle ne leur répondoit jamais qu'en balbutiant, & la frayeur sur le visage. Je dis *répondoit;* car de prendre la parole avec le Roi sur-tout, cela étoit plus fort qu'elle.

Sa vie, au reste, étoit très-languissante quoiqu'elle jouit d'une bonne santé : la solitude & la lecture l'occupoient jusqu'au dîner, l'ouvrage, le reste de la journée, & du monde depuis cinq heures du soir, qui

n'y trouvoit ni amuſemens, ni liberté, parce qu'elle n'a jamais ſu mettre perſonne à ſon aiſe. Ses deux frères furent tour-à-tour ſes Favoris.

Jamais de commerce que rarement, & dans une ſérieuſe bienſéance, avec Madame la Ducheſſe Dumaine.

Lorſque je commençai à la voir, le Favori étoit ſon petit frère; c'eſt ainſi que par amitié & pour l'âge, elle appelloit le Comte de Toulouſe. Il la voyoit tous les jours avec la compagnie, & aſſez ſouvent ſeul avec elle dans ſon Cabinet. Quant à M. Dumaine, ce n'étoit alors que par viſites peu fréquentes, encore moins avec la Compagnie; ſes vues l'en approchèrent après le mariage de M. le Duc de Berry; & depuis la mort de ce Prince, il la ménageoit, pour tâcher de s'attacher M. le Duc d'Orléans, avec un manège merveilleux.

Pour moi, je ne la voyois jamais, quand la Compagnie avoit commencé; c'étoit toujours tête à tête, ſouvent avec M. le Duc d'Orléans; quelquefois, mais rarement, ſurtout avant la mort du Roi, avec M. le Comte de Toulouſe; jamais avec M. le Duc Dumaine. Ni l'un ni l'autre ne mettoient le pied chez M. le Duc d'Orléans, qu'aux

occasions; ni l'un ni l'autre ne l'aimoient. Le Duc Dumaine avoit peu de dispositions, intérêt à part, à aimer personne; il épousa ensuite les sentimens de Madame de Maintenon; & on a vu après, ce qu'il sut faire pour éloigner M. le Duc d'Orléans des droits de sa naissance, & se saisir du souverain pouvoir.

Le Comte de Toulouse, froid, menant une vie toute différente, touché des déplaisirs de sa Sœur, étoit encore retenu par les mécontentemens du Roi. Je n'ai remarqué en lui, dans tous les tems, que vérité, honneur, conduite sage, & devoir de lui à M. le Duc d'Orléans, sans que ces choses-là se soient poussées *jusqu'à la liaison & à l'amitié.*

Portrait & histoire de M. le Prince, fils du Grand Condé.

C'ÉTOIT un petit homme, très-mince & très-maigre, dont le visage d'assez petite mine, ne laissoit pas d'imposer par le feu & l'audace de ses yeux, & un composé des plus rares, qui se soit guère rencontré. Personne n'a eu plus d'esprit, & de toute sorte d'esprit; ni rarement tant de savoir dans

presſque tous les genres, & pour la plupart à fonds, juſqu'aux arts & aux mécaniques, avec un goût exquis & univerſel ; jamais encore une valeur plus franche & plus naturelle, ni une plus grande envie de faire ; & quand il vouloit plaire, jamais avec tant de diſcernement, de grace, de gentilleſſes, de politeſſe, de nobleſſe, tant d'art caché, coulant comme de ſource. Perſonne auſſi, n'a jamais porté plus loin l'invention, l'exécution, l'induſtrie, les agrémens, ni la magnificence des Fêtes dont il ſavoit ſurprendre & enchanter, & dans toutes les eſpèces imaginables. Chacun a connu le revers de ce beau côté de la médaille.

Il n'eut les entrées chez le Roi, & encore non les plus grandes entrées, qu'avec les ſurvivances de ſa charge & de ſon Gouvernement pour ſon Fils, en le mariant à une Fille naturelle du Roi ; & tandis qu'à ce titre de gendre & de belle-fille, ſon Fils & ſa Fille étoient, entre le ſouper du Roi & ſon coucher, dans ſon Cabinet avec lui, les autres légitimés & la Famille Royale, il dormoit le plus ſouvent ſur un tabouret, au coin de la porte, où je l'ai vu maintes fois ainſi, en attendant, avec les autres Courtiſans, que le Roi vînt ſe déshabiller.

Sa Fille mariée avoit doucement ſecoué le joug; celles qui ne l'étoient pas, le portoient dans toute ſa peſanteur; elles regrettoient la condition des eſclaves. Mademoiſelle de Condé, avec de l'eſprit, de la vertu & du mérite, & de laquelle on diſoit merveilles, en mourut.

Mademoiſelle d'Enghien, laide juſqu'au dégoût, & qui n'avoit rien du mérite de Mademoiſelle de Condé, lorgna long-tems, faute de mieux, le mariage de M. de Vendôme : Monſieur & Madame Dumaine, par pitié & auſſi par intérêt perſonnel, ſe mirent en tête de le faire réuſſir. M. le Prince le regardoit de mauvais œil, tellement qu'il prit le parti de la retraite, & de faire le malade près de quinze mois avant qu'il revînt de la maladie, dont il mourut, & ne remit jamais les pieds à la Cour, faiſant toujours ſemblant d'y vouloir aller, pour ſe faire attendre, & cependant gagner du tems, & ne pas être preſſé.

M. le Prince de Conti, qui lui rendoit bien plus de devoirs que M. le Duc, & dont l'eſprit étoit ſi aimable, réuſſiſſoit auprès de lui mieux que tout autre; mais il n'y réuſſiſſoit pas toujours.

Pour M. le Duc, ce n'étoit que bien-

féance : ils fe craignoient tous deux. Le Fils, un Père fort difficile, plein d'humeur & de caprices, le Père, un Gendre du Roi; mais fouvent, le pied ne laiffoit pas que de gliffer au Père; & fes forties fur fon Fils étoient furieufes.

La douceur de Madame la Princeffe, fa piété, fa foumiffion, ne purent lui concilier toute la tendreffe qu'elle défiroit de fon Epoux.

Lui-même étoit toujours incertain. Il avoit tous les jours quatre dîners prêts; un à Saint-Ouen, un à Chantilly, un où la Cour étoit; mais la dépenfe n'en étoit pas forte; c'étoit un potage & la moitié d'une poule rôtie fur un morceau de pain, dont l'autre moitié fervoit pour le lendemain. Il travailloit tout le jour à fes affaires, & écrivoit à Paris pour la plus petite.

Toujours enfermé chez lui, & prefque point vifible à la Cour & ailleurs, hors le tems de voir le Roi & les Miniftres, s'il avoit à parler à ceux-ci, qu'il défefpéroit alors par fes vifites alongées & redoublées.

Il ne donnoit prefque jamais à manger, & ne recevoit perfonne à Chantilly, où fon domeftique & quelques Jéfuites Savans lui tenoient compagnie, très-rarement d'autre

gens;

gens; mais, quand il faiſoit tant que d'y en convier, il étoit charmant, ſi parfaitement que perſonne du monde n'a jamais fait mieux les honneurs de chez ſoi; juſqu'au moindre particulier ne pouvoit être ſi attentif. Ainſi cette contrainte, qui pourtant ne paroiſſoit point; car toute ſa politeſſe & ſes ſoins avoient un air d'aiſance, de liberté merveilleuſe, faiſoit qu'il n'y vouloit perſonne.

Chantilly étoit ſes délices. Il s'y promenoit toujours, ſuivi de pluſieurs Secrétaires avec leur écritoire & du papier, qui écrivoient, à meſure, ce qui lui paſſoit par l'eſprit; pour le raccommoder enſuite & l'embellir, il y dépenſa des ſommes prodigieuſes; mais qui ont été des bagatelles, en comparaiſon des tréſors que ſon petit-fils y a enterrés, & des merveilles qu'il y a faites.

Il s'amuſoit aſſez aux ouvrages d'eſprit & de ſcience; il en liſoit volontiers, & en ſavoit juger avec beaucoup de goût, de profondeur & de diſcernement. Il ſe divertiſſoit auſſi quelquefois à des choſes d'art & de méchaniques, auxquelles il ſe connoiſſoit très-bien.

Autrefois il avoit été amoureux de pluſieurs Dames de la Cour; alors rien ne lui

coûtoit; c'étoit les graces, la magnificence, la galanterie même; c'étoit un Jupiter transformé en pluie d'or; c'étoit l'homme du monde le plus ingénieux. Il donna une fois une fête au Roi, qu'il cabala pour se la faire demander uniquement pour retarder un voyage en Italie d'une grande Dame qu'il aimoit, & avec laquelle il étoit bien, & dont il amusa le Mari à faire des vers pour la Fête.

Ce qui ne peut se comprendre, c'est qu'avec tant d'esprit, d'activité, de pénétration, de valeur & d'envie de plaire, & d'être un aussi grand Maître à la guerre, que l'étoit Monsieur son Père, on n'ait jamais pu lui faire comprendre la théorie de ce grand art; il en fit long-tems son étude & son application principale; le Fils y répondit par la sienne, son Père voulut essayer de le mettre en Chef à l'armée, y demeurant néanmoins pour lui servir de conseil, quelquefois dans les places voisines & à portée, avec la permission du Roi, sous prétexte de ses infirmités. Cette manière de l'instruire ne réussit pas mieux que les autres. Il désespéra d'un Fils doué pourtant de si grands talens, & cessa d'y travailler, avec toute la douleur qu'il est aisé de s'imaginer. Il le

connoiſſoit, & le connut de plus en plus; mais la ſageſſe contint le Père, & le Fils étoit en reſpect devant cet état de gloire qui environnoit le grand Condé.

Dans les derniers tems de ſa vie, & même dans la dernière année, il n'entra, ni ne ſortit rien de ſon corps, qu'il ne le vît peſer lui-même, & qu'il n'en écrivît la balance, d'où il réſultoit des diſſertations qui déſoloient ſes Médecins. La fièvre & la goutte l'attaquèrent à diverſes repriſes. Il augmenta ſon mal par un régime trop auſtère, par une ſolitude où il ne vouloit voir perſonne, même le plus ſouvent, ſa plus intime famille, par une inquiétude & des préviſions qui le jettoient dans de violens accès.

Il vécut encore long-tems après. Sa maladie augmentant, Madame la Princeſſe ſe haſarda de lui demander s'il ne vouloit pas penſer à ſa conſcience, & voir quelqu'un; il ſe divertit aſſez long-tems à la rebuter. Il y avoit déjà quelques mois qu'il voyoit le Père de Latour en cachette, le même Général de l'Oratoire, qui avoit aſſiſté Mademoiſelle de Condé & Monſieur le Prince de Conti. Quand il le vouloit voir, ſon ſous-Secrétaire ſe mettoit dans un carroſſe de remiſe avec le Général & ſon Com-

pagnon, le menoit à une petite porte ronde d'une maison, qui répondoit à l'Hôtel de Condé; & par de longs & obscurs détours, souvent la lanterne à la main, & une clef dans une autre, qui ouvroit & fermoit un grand nombre de portes, le conduisoit jusques dans la chambre de Monsieur le Prince : là tête-à-tête avec lui, quelquefois le confessoit, le plus souvent l'entretenoit. Quand Monsieur le Prince en avoit pris sa suffisance, ou que l'heure pressoit; car il le retenoit souvent long-tems, le même homme rentroit dans la chambre, & le remenoit par les mêmes détours jusqu'au carrosse, où le Frère les attendoit, & de là à l'Oratoire de St. Honoré.

C'est le Père de Latour, qui me l'a conté depuis, ainsi que la joie de Madame la Princesse, quand Monsieur le Prince lui apprit enfin qu'il le voyoit ainsi, depuis plusieurs mois. Alors il n'y eut plus de mystère, le Père de Latour fut mandé à découvert, & se rendit assidu pendant le peu de semaines que Monsieur le Prince vécut depuis.

Cependant la maladie augmenta rapidement, & devint extrême : les Médecins le trouvèrent si mal, la nuit de Pâque, qu'ils lui proposèrent les Sacremens pour le len-

demain : il diſputa contre eux, puis leur dit, qu'il vouloit donc les recevoir tout à l'heure; que ce ſeroit choſe faite, & qui le délivreroit du ſpectacle qu'il craignoit. A leur tour, les Médecins diſputèrent ſur l'heure indue, & que rien ne preſſoit ſi fort. A la fin, de peur de l'aigrir, ils conſentirent; on envoya à l'Oratoire & à la Paroiſſe, & il reçut ainſi les derniers Sacremens. Fort peu après, il appella Monſieur le Duc, qui pleuroit, & régla tout avec lui & avec Madame la Princeſſe; la congédia avec des marques d'eſtime & d'amitié, & lui dit où étoit ſon Teſtament; il retint Monſieur le Duc, avec lequel il ne s'entretint plus que des honneurs qu'il vouloit à ſes obsèques, des choſes omiſes à celles de ſon Père, qu'il ne falloit pas oublier aux ſiennes, & même y prendre bien garde; répéta pluſieurs fois qu'il ne craignoit point la mort, parce qu'il avoit pratiqué la maxime de Monſieur ſon Père; que pour ne point appréhender les périls de près, il falloit s'y accoutumer de loin; conſola ſon Fils; enſuite s'entretint des beautés de Chantilly, des augmentations qu'il y avoit projettées, des bâtimens qu'il y avoit commencés, exprès pour obliger à les achever après lui; d'une grande ſomme

d'argent destinée à ces dépenses, & du lieu où elle étoit. Il persévéra dans ces sortes d'entretiens jusqu'à ce que la tête vînt à se brouiller ; le Père Latour & Finot étoient cependant retirés dans un coin de la chambre.

Portrait historique de M. le Prince de Conti.

LA goutte avoit réduit Monsieur le Prince de Conti, au lait pour toute nourriture, qui lui avoit long-tems réussi. Son estomac s'en lassa; le Médecin s'y opiniâtra, & le tua. Quand il n'en fut plus tems, il demanda & obtint de faire venir de Suisse, un excellent Médecin François, refugié, nommé Trouillon, qui le condamna dès en arrivant. Il n'avoit pas encore quarante-cinq ans.

Sa figure avoit été charmante; jusques aux défauts même de son corps & de son esprit, avoient des graces infinies. Des épaules trop hautes, la tête un peu panchée de côté, enfin, une distraction étrange.

Ce Prince fut aussi les délices du monde, de la Cour, des Armées, la Divinité du Peuple, l'Idole des Soldats, le Héros des

Officiers, l'eſpérance de ce qu'il y avoit de plus diſtingué, l'ami avec diſcernement des Savans, & ſouvent l'admiration de la Sorbonne, des Juriſconſultes, des Aſtronomes, & des Mathématiciens les plus célèbres. C'étoit un très-bel eſprit, lumineux, juſte, exact, vaſte, étendu, d'une lecture infinie, qui n'oublioit rien, qui poſſédoit les Hiſtoires générales & particulières, qui connoiſſoit les généalogies, leurs chimères & leurs réalités, qui ſavoit où il avoit pris chaque choſe & chaque fait, qui en diſcernoit les ſources, & qui retenoit, & jugeoit de même tout ſans confuſion, ſans mêlange, ſans mépriſe, avec une ſingulière netteté.

Monſieur de Montauſier & Monſieur de Meaux, qui l'avoient vu élever auprès de Monſeigneur, l'avoient toujours aimé avec tendreſſe, & lui par retour leur montroit beaucoup de confiance. Il en étoit de même avec les Ducs de Chevreuſe & de Beauvilliers, & avec l'Archevêque de Cambrai, & les Cardinaux d'Eſtrées & de Janſon. Son Père ne ſe cachoit point d'une prédilection pour lui au-deſſus de ſes autres Enfans. Il fut la conſolation de ſes dernières années; il s'inſtruiſit dans ſon exil, & ſa retraite auprès de lui; il écrivit ſous lui

beaucoup de choſes curieuſes; il fut le cœur & le confident de M. de Luxembourg, dans ſes dernières années. Chez lui l'utile & le futile, l'agréable & le Savant, tout étoit diſtinct & à ſa place.

Il avoit des amis; il ſavoit les choiſir & les cultiver, vivre avec eux, ſe mettre à leur niveau ſans hauteur & ſans baſſeſſe. Il avoit auſſi des amies indépendamment d'amour : doux, juſqu'à être complaiſant dans le commerce, extrêmement poli, mais d'une politeſſe diſtinguée ſelon le rang, l'âge & le mérite, & meſurée avec tous; il ne déroboit rien à perſonne; il rendoit tout ce que les Princes du Sang doivent.

L'Hiſtoire des Livres & des converſations lui fourniſſoit de quoi parler, avec un art imperceptible, de ce qu'il pouvoit dire de plus obligeant ſur la naiſſance, les emplois, les actions; ſon eſprit étoit naturel, brillant, vif; reparties promptes, plaiſantes, jamais bleſſantes. Le gracieux répandu par-tout, ſans affectations, avec toute la futilité du monde de la Cour, des femmes & leur langage avec elles; l'eſprit ſolide, infiniment ſenſé; il en donnoit à tout le monde; il ſe mettoit à la portée & au niveau de tous, & parloit le langage d'un

chacun avec une facilité non-pareille. Tout enfin prenoit un air aiſé. Il avoit la valeur des Héros, leur maintien à la guerre, leur ſimplicité par-tout, mais qui cachoit beaucoup d'art ; les marques de leurs talens pourroient paſſer pour le dernier coup de pinceau; mais comme tous les hommes, il avoit ſa contre-partie.

Les vertus, les talens, les agrémens, la grande réputation que ce Prince s'étoit acquiſe, l'amour général qu'il s'étoit concilié, contraſtoient trop avec Monſieur Dumaine, pour ne pas lui donner des jaloux; il en eut, & il put facilement s'en appercevoir.

En effet, on étoit flatté d'un accès familier auprès de lui ; le monde le plus important, le plus choiſi; juſques dans le ſallon de Marly, il étoit environné du plus exquis; il y tenoit des converſations charmantes ſur tout ce qui ſe préſentoit indifféremment. Jeunes & vieux y trouvoient leur inſtruction & leur plaiſir, par l'agrément avec lequel il s'énonçoit ſur toutes les matières; par la netteté de ſa mémoire, par ſon abondance ſans être parleur. Ce n'eſt point une fiction, c'eſt une vérité cent fois éprouvée, qu'on y oublioit l'heure des repas.

Jamais homme n'eut tant d'art caché sous une simplicité si naïve, sans quoi que ce soit d'affecté en rien. Tout en lui couloit de source ; jamais rien de tiré, de recherché ; rien ne lui coûtoit. On n'ignoroit pas qu'il n'aimoit rien, ni ses défauts ; on les lui passoit tous, & on l'aimoit véritablement, quelquefois jusqu'à se le reprocher, toujours sans s'en corriger.

Monseigneur, auprès duquel il avoit été élevé, conservoit pour lui autant de distinction qu'il en étoit capable ; mais il n'en avoit pas moins pour Monsieur de Vendôme ; & l'intérieur de sa Cour étoit partagé entr'eux.

Monsieur le Duc de Bourgogne, élevé des mains favorables au Prince de Conti, étoit au-dehors fort mesuré avec lui ; mais la liaison intérieure d'estime, d'amitié, étoit intime & solidement établie. Ils avoient l'un & l'autre mêmes amis, mêmes jaloux, mêmes ennemis ; & sous un extérieur très-uni, l'union étoit parfaite.

Monsieur le Prince ne pouvoit s'empêcher d'aimer son gendre, qui lui rendoit de grands devoirs, malgré de grandes raisons domestiques, son goût & son penchant l'entraînoient vers lui ; ce n'étoit pas sans nua-

ges; l'eſtime venoit au ſecours du goût; & preſque toujours elle triomphoit du dépit. Ce gendre étoit le cœur & toute la conſolation de Madame la Princeſſe. Il vivoit avec une conſidération infinie pour ſa femme, même avec amitié, non ſans être ſouvent importuné de ſes humeurs, de ſes caprices, de ſes jalouſies; il gliſſoit ſur tout cela, & n'étoit guère jamais avec elle.

Sa Fille, morte Ducheſſe de Bourbon, concentroit une grande partie de ſa tendreſſe; l'autre, il ſe contentoit de la bien traiter. Pour Monſieur & lui, ils furent toujours le fléau l'un de l'autre, & d'autant plus fléau réciproque, que la parité de l'âge, la proximité la plus étroite redoublée, tout avoit contribué à les faire vivre enſemble à l'Armée, à la Cour, preſque toujours dans les mêmes lieux, quelquefois encore à Paris; outre les cauſes les plus intimes, jamais deux hommes ne furent plus oppoſés.

La jalouſie dont Monſieur le Duc fut tranſporté toute ſa vie, ne pouvoit ſe cacher de tous les genres d'applaudiſſemens, qui environnoient ſon Beau-frère; il en étoit d'autant plus piqué, que le Prince de Conti, couloit tout avec lui, & l'accabloit

de devoirs & de prévenances. Il y avoit vingt ans, qu'il n'avoit mis le pied chez Madame la Ducheſſe, lorſqu'il mourut; elle-même n'oſa jamais en envoyer ſavoir des nouvelles, ni en demander devant le monde, pendant ſa longue maladie; elle n'en apprit qu'en cachette, le plus ſouvent par Madame la Princeſſe de Conti ſa Sœur.

Cette Princeſſe de Conti & ſon Beau-frère, vécurent toujours avec union, amitié & confiance.

Enfin le Prince de Conti, après avoir été long-tems ſans Charge, ſans Gouvernement, tandis que ces faveurs s'accumuloient ſur des hommes qui lui étoient très-inférieurs, fut choiſi pour commander, en Chef, toutes les diverſes Troupes de la ligue d'Italie. Ce projet, qui ne fut jamais bien cimenté ici, n'y ſubſiſta pas même en idée: Chamillart, qui, trop gouverné, trop entêté, avec des lumières trop courtes, avoit le cœur droit & Français, alloit toujours au bien, autant qu'il le voyoit, ſentoit le déſordre des affaires, & ſe ſervit de ce premier retour forcé vers le Prince de Conti, ſur l'Italie, pour porter Madame de Maintenon & le Roi, par elle, à ſentir la

néceſſité de relever l'état ſi fâcheux de cette Frontière, & de l'Armée qui la défendoit, par le Prince dont la naiſſance même cédoit à la réputation. Il l'emporta enfin; il eut la permiſſion de l'avertir qu'il étoit choiſi pour commander l'Armée de Flandre. Le Prince de Conti en treſſaillit de joie; il n'avoit jamais trop compté ſur l'exécution de la ligue d'Italie, en avoit vu le projet s'évanouir peu-à-peu; il ne comptoit plus d'être rien; il ſe laiſſa donc aller aux plus agréables eſpérances; mais il n'étoit plus tems : ſa ſanté étoit déſeſpérée, il le ſentit bientôt; & ce tardif retour ne ſervit qu'à lui faire regretter la vie davantage.

Il périt lentement, dans les regrets d'avoir été conduit à la mort par ſa diſgrace, & de ne pouvoir être rappellé à la vie par ce retour ineſpéré du Roi, & par l'ouverture d'une brillante carrière. Il avoit été extrêmement bien élevé. Il étoit fort inſtruit; les écarts de ſa jeuneſſe n'avoient fait qu'offuſquer ſes connoiſſances, ſans les éteindre; il n'avoit pas même laiſſé de lire ſouvent de quoi les réveiller. Il choiſit le Père de Latour, Général de l'Oratoire, pour le préparer, & lui aider à bien mourir; il tenoit tant à la vie, & venoit d'y être encore ſi

fortement rattaché, qu'il eut beſoin du plus grand courage.

Trois mois durant, la foule remplit toute ſa maiſon; & celle du Peuple, la place qui étoit devant. Les Egliſes retentiſſoient des vœux de tous, des plus obſcurs, comme des plus connus; & il arriva pluſieurs fois aux gens des Princeſſes, d'aller d'Egliſe en Egliſe, de leur part, pour faire dire des Meſſes, & de les trouver toutes retenues pour lui. Rien de ſi flatteur n'eſt arrivé à perſonne. A la Cour, à la Ville on s'informoit ſans ceſſe de ſa ſanté; les payſans s'en demandoient des nouvelles dans les rues; ils étoient arrêtés aux portes & aux boutiques; on en demandoit à tous venans. Un mieux fit plutôt reſpirer que rendre l'eſpérance. Tandis qu'il dura, on l'amuſa de toutes les curioſités qu'on put; il laiſſoit faire; mais il ne ceſſoit pas de voir le Père de Latour, & de penſer à Dieu. Monſeigneur le Duc de Bourgogne l'alla voir, & le vit ſeul long-tems: il y fut fort ſenſible; cependant le mal redoubla, & devint fort preſſant; il reçut plus d'une fois les Sacremens, avec les plus grands ſentimens.

Il arriva que Monſeigneur, allant à l'Opéra, paſſa d'un côté de la Rivière, le long

du Louvre, en même tems que le Saint Sacrement étoit porté vis-à-vis, ſur l'autre quai, au Prince de Conti. Madame la Ducheſſe de Bourgogne ſentit le contraſte; elle en fut outrée; & entrant dans ſa loge, elle le dit à la Ducheſſe de Lude. Paris & la Cour en furent indignés; Mademoiſelle de Melun, que Madame la Princeſſe de Conti d'abord, puis Madame la Ducheſſe avoit miſe dans la familiarité de Monſeigneur, aidée de Madame d'Epinay, ſa belle-ſœur, fut la ſeule qui oſa lui rendre le ſervice de lui apprendre le mauvais effet d'un Opéra ſi déplacé, & de lui conſeiller d'en réparer le ſcandale par une viſite à ce Prince, chez qui il n'avoit pas encore imaginé d'aller. Il la crut; la viſite fut courte; elle fut ſuivie d'une autre de Meſſeigneurs ſes Fils. Madame la Princeſſe y paſſoit les nuits, depuis long-tems; Monſieur le Prince n'étoit pas en état de le voir.

Monſieur le Prince de Conti avoit toujours vu quelques amis; & les ſoirs, touché de l'affliction publique, il ſe faiſoit rendre compte de tout ce qui étoit venu. Sur la fin, il ne voulut plus voir perſonne, même les Princeſſes, & ne ſouffrit que le plus étroit néceſſaire pour ſon ſervice, & le Père

de Latour, l'Abbé de Fleury, qui avoit été ſon Précepteur, & depuis ſous-Précepteur des Enfans de France, qui s'eſt immortaliſé par ſon admirable Hiſtoire de l'Egliſe, & deux ou trois gens de bien.

Il conſerva toute ſa préſence d'eſprit juſqu'au dernier moment, & en profita. Il mourut au milieu d'eux, dans ſon fauteuil, dans les plus grands ſentimens de piété, dont j'ai ouï raconter au Père de Latour, des choſes admirables. Les regrets en furent amers & univerſels; ſa mémoire eſt encore chère; mais diſons tout, peut-être gagna-t-il un peu par ſa diſgrace.

Monſieur le Duc.

DUBOIS avoit été Penſionnaire de l'Angleterre, dont il avoit favoriſé les intérêts; quatre mois après ſa mort, Monſieur le Duc porté à ſa place par Monſieur de Fleury, ancien Evêque de Fréjus, & Précepteur du Roi, qui compta faire de ce Prince un Fantôme de premier Miniſtre, & devenir lui-même le maître de l'Etat; Monſieur le Duc, dis-je, fut entraîné à favoriſer l'Angleterre.

Les Anglais, bien au fait de notre intérieur,

rieur, ſe hâtèrent de tirer parti de la poſition. Monſieur le Duc, dans ſon plan, ne fut pas alarmé. Le Roi tomba malade; & quoique le mal ne fut pas menaçant, & qu'il finit en peu de jours, Monſieur le Duc, en fut tellement effrayé, qu'il ſe releva une nuit, tout nud en robe de chambre, & monta dans la dernière antichambre du Roi, de l'appartement bas de Feu Monſeigneur, où Monſieur le Duc d'Orléans étoit mort, & que Monſieur le Duc avoit eu enſuite. Il étoit ſeul, une bougie à la main; il trouva Maréchal, qui paſſoit cette nuit-là dans cette antichambre, & qui, étonné de cette apparition, alla à lui, & lui demanda ce qu'il venoit faire. Il trouva un homme égaré, hors de lui, qui ne put ſe raſſurer ſur ce que Maréchal lui dit de la maladie, & qui enfin, d'effroi & de plénitude, s'échappa à dire : *Que deviendrai-je ?* Répondant entre haut & bas à ſon bonnet de nuit : " *Je n'y ſerai pas re-„ pris, s'il réchappe*; il faut le marier. „ Maréchal, avec qui il étoit ſeul à l'écart, ne fit pas ſemblant de l'entendre. Il tâcha de lui remettre l'eſprit, & l'envoya ſe coucher. Ce fut l'époque du renvoi de l'Infante.

Son règne fut court, & finit le Lundi de la Pentecôte 1726, par l'ordre que lui porta le Duc de Charot, Capitaine des Gardes-du-Corps, un moment après que le Roi fut parti de Versailles pour aller à Rambouillet, de se retirer sur le champ à Chantilly, où il alla à l'heure même, accompagné par un Lieutenant des Gardes-du-Corps.

Enfans naturels de Louis *XIV. Anecdotes singulières.*

Ce ne fut que par degré que le Roi se porta à l'agrandissement de ses Enfans naturels. Son premier essai ne fut pas heureux.

Louis XIV crut pouvoir marier Mademoiselle de Blois, qu'il avoit eue de Madame la Vallière, au Prince d'Orange, & la lui fit proposer, dans un tems où ses prospérités & son nom dans l'Europe, lui persuadoient que cela seroit reçu, comme le plus grand honneur & le plus grand avantage; il se trompa: le Prince d'Orange étoit fils d'une fille du Roi d'Angleterre, Charles I, & sa grand-mère étoit fille de l'Electeur de Brandebourg. Il s'en souvint avec tant de hauteur, qu'il répondit nettement

que les Princes d'Orange étoient accoutumés à épouſer des filles légitimes des grands Rois, & non pas des filles naturelles. Ce mot bleſſa tellement le cœur du Roi, qu'il ne l'oublia jamais, & qu'il prit à tâche, & ſouvent contre ſon palpable intérêt, de montrer combien l'indignation qu'il en avoit conçue, étoit entrée profondément dans ſon ame.

Cependant, il n'y eut rien d'omis de la part du Prince d'Orange pour l'effacer; reſpects, ſoumiſſion, offices, patience dans les injures & les traverſes perſonnelles, redoublement d'efforts; tout fut rejetté avec mépris : les Miniſtres du Roi, en Hollande, eurent toujours un ordre exprès de traverſer ce Prince, non-ſeulement dans les affaires d'Etat, mais dans toutes les particulières & perſonnelles, de ſoulever tout ce qu'ils pourroient de gens & de villes contre lui; de répandre de l'argent pour faire élire aux Magiſtratures, les perſonnes qui lui étoient les plus oppoſées; de protéger ouvertement ceux qui étoient déclarés contre lui, de ne le point voir; en un mot de lui faire tout le mal, & de lui donner tous les déſagrémens dont ils pourroient s'aviſer.

Jamais le Prince, juſqu'à l'entrée de cette

guerre, qui fut si fatale à la France, ne cessa, & publiquement & par des voies plus sourdes, de vouloir appaiser cette colère; jamais le Roi ne s'en relâcha. Enfin, désespérant d'obtenir d'entrer dans les bonnes graces du Roi, & dans l'espérance de sa prochaine invasion en Angleterre, & de l'effet de la formidable ligue qu'il avoit formée contre la France, il dit tout haut, qu'il avoit inutilement travaillé, toute sa vie, à obtenir les bontés du Roi; mais qu'il espéroit du moins être plus heureux à mériter son estime.

On peut juger ensuite quel triomphe ce fut pour lui, de forcer le Roi à le reconnoître Roi d'Angleterre, & tout ce que cette reconnoissance coûta au Roi.

Le Roi, occupé de l'établissement de ses Enfans naturels, qu'il agrandissoit de jour en jour, avoit marié deux de ses filles à deux Princes du Sang; Madame la Princesse de Conti, seule fille du Roi, & de Madame de la Valliere, étoit sans enfans; l'autre fille aînée du Roi, & de Madame de Montespan, avoit épousé Monsieur le Duc; il y avoit long-tems que Madame de Maintenon, encore plus que le Roi, songeoit à les élever de plus en plus, & que tous deux

vouloient marier Mademoiſelle de Blois, ſeconde fille du Roi & de Madame de Monteſpan, à Monſieur le Duc de Chartres; c'étoit le propre & l'unique neveu du Roi, & fort au-deſſus des Princes du Sang, par ſon rang de petit-fils de France, & par la Cour que tenoit Monſieur.

Il y avoit déjà quatre ans, que le Roi vouloit ce mariage dans ſon eſprit, & qu'il en avoit pris les premières meſures. Elles étoient d'autant plus difficiles, que Monſieur étoit attaché à tout ce qui étoit de ſa grandeur, & que Madame étoit d'une nation qui abhorroit les méſalliances, & d'un caractère à n'oſer ſe promettre de lui faire jamais goûter ce mariage.

Pour vaincre ces obſtacles, le Roi s'adreſſa à Monſieur Legrand, qui étoit de tout tems dans ſa familiarité, pour gagner le Chevalier de Lorraine ſon frère, qui de tous tems auſſi gouvernoit Monſieur.

L'ouverture de la promotion ſe faiſoit dans l'été de 1688 : il ne reſtoit pas au plus une douzaine de Chevaliers de l'Ordre; chacun voyoit que la promotion ne pouvoit plus guère ſe reculer. Ces deux frères demandèrent d'y précéder les Ducs. Le Roi, qui, pour cette prétention, n'avoit donné

l'Ordre à aucun Lorrain, eut peine à s'y résoudre; mais les frères surent tenir ferme, ils s'emportèrent; & le Chevalier de Lorraine, ainsi payé d'avance, répondit du consentement de Monsieur au mariage, & des moyens d'y faire venir Madame & Monsieur le Duc de Chartres; ils y réussirent.

Singularités & anecdotes, concernant Madame DE *Montespan.*

MADAME de Montespan, après sa disgrace, à la Communauté de Saint Joseph, qu'elle avoit bâtie, fut long-tems à s'y accoutumer. Elle promena son loisir & ses inquiétudes à Bourbon, à Fontevrault, aux terres d'Aubin, & fut des années, sans pouvoir se rendre à elle-même. A la fin, Dieu la toucha : jamais elle n'avoit perdu de vue la Religion; elle quittoit souvent le Roi, pour aller prier Dieu dans un cabinet; rien ne lui auroit fait rompre aucun jeûne, ni un jour maigre; elle fit tous les Carêmes, & avec austérité; quant aux jeûnes, lorsqu'elle étoit à la Cour, elle y ajoutoit des aumônes abondantes; jamais rien qui approchât du doute & de l'impiété; mais impérieuse, altière, dominante, moqueuse, & tout ce que

la beauté & la toute-puiſſance qu'elle en tiroit, entraîne après ſoi.

Réſolue enfin de mettre, pour ſon ſalut, à propos un tems que la grace lui avoit donné, elle chercha quelqu'un de ſage & d'éclairé, & ſe mit entre les mains du Père de Latour, Général de l'Oratoire, ſi connu par ſes Sermons, ſes directions, ſes amis, & par ſa prudence & les talens du Gouvernement. Depuis ce moment, juſqu'à ſa mort, ſa converſion ne ſe démentit point, & ſa pénitence augmenta toujours. Il fallut d'abord renoncer à l'attachement ſecret qui lui étoit demeuré pour la Cour, & aux eſpérances, qui, toutes chimériques qu'elles étoient, l'avoient toujours flattée.

Ses Enfans lui rendoient de grands devoirs & fort aſſidus. Elle les aimoit avec paſſion, excepté Monſieur Dumaine, qui fut longtems ſans la voir, & qui ne la vit depuis que par bienſéance; c'étoit peu dire, qu'elle eût du crédit ſur les trois autres, c'étoit de l'autorité; elle en uſoit ſans contrainte; elle leur donnoit ſans ceſſe, & par amitié, & pour ſe conſerver leur attachement, & pour ſe réſerver ce lien avec le Roi, qui n'avoit avec elle, aucune ſorte de commerce, même par leurs Enfans. Leur aſſiduité fut retran-

chée; ils ne la voyoient plus que rarement, & après le lui avoir fait demander.

Elle devint la mère de d'Antin, dont elle n'avoit été jusqu'alors que la marâtre; elle s'occupa de l'enrichir. Le Père de Latour tira d'elle un terrible acte de Pénitence; ce fut de demander pardon à son Mari, & de se remettre entre ses mains. Elle lui écrivit elle-même, dans les termes les plus soumis; elle lui offrit de retourner avec lui, ou de se rendre en quelque lieu qu'il voulût lui ordonner. Qui a connu Madame de Montespan, juge que c'étoit là le sacrifice le plus héroïque. Elle en eut le mérite, sans en essuyer l'épreuve; M. de Montespan, lui fit dire qu'il ne vouloit, ni la recevoir, ni lui prescrire rien, ni ouir parler d'elle de sa vie. A sa mort, elle prit le deuil comme une veuve ordinaire; mais il est vrai que devant & depuis elle ne reprit jamais ses livrées, ni ses armes qu'elle avoit quittées, & porta toujours les siennes seules & pleines.

Peu-à-peu elle vint à donner tout ce qu'elle avoit aux pauvres. Elle travailloit pour eux, plusieurs heures par jour, à des ouvrages bas & grossiers, comme des chemises & d'autres choses semblables, & y faisoit travailler ce qui l'environnoit; sa table,

ble, qu'elle avoit aimée avec excès, devint la plus frugale; ses jeûnes furent fort multipliés; sa prière interrompoit sa compagnie, & le plus petit jeu auquel elle s'amusoit; &, à toutes les heures du jour, elle quittoit tout pour aller prier Dieu dans son cabinet. Ses macérations étoient continuelles; ses chemises & ses draps étoient de toile jaune, la plus dure & la plus grossière; mais cachés sous des draps & une chemise ordinaire. Elle portoit sans cesse des bracelets, des jarretières, & une ceinture à pointe de fer, qui lui faisoient souvent des plaies; & sa langue autrefois si à craindre, avoit aussi sa pénitence.

Elle étoit, de plus, tellement tourmentée des frayeurs de la mort, qu'elle payoit plusieurs femmes, dont l'emploi unique étoit de la veiller. Elle couchoit, ses rideaux ouverts, avec beaucoup de bougies dans sa chambre; ses veilleuses autour d'elle, qui, toutes les fois qu'elle se réveilloit, elle vouloit trouver, causant, jouant, ou mangeant, pour se rassurer contre leur assoupissement.

Parmi tout cela, elle ne put jamais se défaire de l'extérieur de Reine qu'elle avoit usurpé dans sa faveur, & qui la suivit dans sa retraite. Il n'y avoit personne qui n'y fût

ſi accoutumé dans ce tems-là, qu'on en conſerva l'habitude ſans murmurer. Son fauteuil avoit le dos joignant ſon lit; il n'en falloit point chercher d'autres dans ſa chambre, non pas même pour ſes Enfans; Madame la Ducheſſe d'Orléans, pas plus que les autres; à Monſieur, on apportoit un fauteuil, & à Madame la Princeſſe; mais elle ne ſongeoit pas à ſe déranger du ſien, ni à les reconduire. Madame n'y alloit preſque jamais, & trouvoit cela fort étrange.

On peut juger par-là comme elle recevoit tout le monde; il y avoit de petites chaiſes à dos, lardées de plians, depuis ſon fauteuil, pour la Compagnie qui venoit, & pour celle qui logeoit chez elle, nièces, pauvres demoiſelles, filles & femmes qu'elle entretenoit, & qui faiſoient les honneurs. Toute la France y alloit; je ne ſais par quelle fantaiſie cela s'étoit tourné, de tems en tems, en devoir; les femmes de la Cour en faiſoient la leur à ſes filles; d'hommes, il y en alloit peu ſans des raiſons particulières, ou des occaſions; elle parloit à chacun, comme une Reine qui tient ſa Cour, & qui honore en adreſſant la parole.

C'étoit toujours avec un air de grand reſpect qu'on entroit chez elle: de viſites, elle

n'en faiſoit jamais, non pas même à Monſieur & à Madame, ni à l'Hôtel de Condé. Elle envoyoit, dans les occaſions, aux gens qu'elle vouloit favoriſer, & point à tout ce qui la voyoit; un air de grandeur répandu par-tout chez elle, & de nombreux équipages toujours en déſarroi.

Belle comme le jour juſqu'au dernier moment de ſa vie, ſans être malade, & croyant toujours l'être & aller mourir. Cette inquiétude l'entretenoit dans le goût de voyager; & dans ſes voyages, elle menoit toujours ſept à huit perſonnes de compagnie; elle en fut toujours de la meilleure, avec des graces qui faiſoient paſſer ſes hauteurs, & qui leur étoient adaptées. Il n'étoit point poſſible d'avoir plus d'eſprit, de fine politeſſe, des expreſſions ſingulières, une éloquence, une juſteſſe naturelle, qui lui formoit comme un langage particulier, mais qui étoit délicieux, & qu'elle communiquoit ſi bien, par l'habitude que ſes nièces & les perſonnes aſſidues auprès d'elle, ſes femmes, celles qui avoient été élevées chez elle, les prenoient toutes, & que l'on ſent encore aujourd'hui, dans le peu de perſonnes qui en reſtent; c'étoit le langage naturel de la famille, de ſon Frère & de ſes Sœurs.

Sa dévotion étoit de marier les jeunes gens, fur-tout les jeunes filles; & comme elle avoit peu à donner, après toutes fes aumônes, c'étoit la faim & la foif qu'elle marioit.

Depuis fa fortie de la Cour, jamais elle ne s'abaiffa à rien demander pour elle, ni pour les autres. Les Miniftres, les Intendans, les Juges n'entendirent jamais parler d'elle. La dernière fois qu'elle alla à Bourbon, & fans befoin, comme elle faifoit fouvent, elle paya deux ans d'avance, toutes les penfions charitables qu'elle faifoit en grand nombre, prefque toutes à de pauvre Nobleffe, & doubla fes aumônes. Quoiqu'elle fût pleine de fanté; & de fon aveu, elle difoit qu'elle ne reviendroit pas de ce voyage, & que tous ces pauvres gens auroient, avec les avances, le tems de chercher ailleurs leur fubfiftance; en effet, elle avoit toujours la mort préfente; elle en parloit comme étant prochaine; & avec toutes fes frayeurs, fes veilleufes, & une préparation continuelle à la mort, elle n'avoit jamais ni Médecin, ni même de Chirurgien. Ce fut ainfi qu'elle termina fa carrière.

Mort de M. DE MONTESPAN.

MONSIEUR de Montespan mourut dans ses terres de Guienne, trop connu par la funeste beauté de sa femme. Il n'en avoit eu qu'un fils, qui étoit le Marquis d'Antin, Menin de Monseigneur, lequel sut tirer un grand parti de sa faveur.

Dernières années de Madame DE MAINTENON.

LE Samedi au soir, 15 avril 1719, veille de la *Quasimodo*, mourut à Saint-Cyr, la célèbre Madame de Maintenon. Quel bruit cet évènement eût causé en Europe, s'il fût arrivé quelques années plutôt! On l'ignora peut-être à Versailles, qui en est si proche; à peine en parla-t-on à Paris. Mais tout, jusqu'à ses dernières années de retraite, est curieux.

Elle se retira à Saint-Cyr, au moment même de la mort du Roi, & eut le bon sens de s'y réputer morte au monde, & de n'avoir jamais mis le pied depuis hors de la clôture de cette maison. Elle ne voulut voir personne du dehors, sans exception, que du

très-petit nombre dont on va parler ; rien demander, ni recommander perſonne, ni ſe mêler de rien où ſon nom pût être mêlé. Meſdames de Caylus, Dangeau & de Lévi, étoient admiſes, mais peu ſouvent ; les deux dernières années, encore plus rarement à dîner. Le Cardinal de Rohan la voyoit toutes les ſemaines ; le Duc Dumaine auſſi, & paſſoit trois ou quatre heures avec elle, tête-à-tête. Tout lui rioit, quand on le lui annonçoit ; elle embraſſoit *ſon Mignon* avec la dernière tendreſſe ; car elle l'appelloit toujours ainſi. Le Maréchal de Villeroi, tant qu'il en pouvoit prendre le tems, & toujours avec grand accueil ; preſque point le Cardinal de Biſſy ; quelques Evêques, quelquefois aſſez ſouvent l'Archevêque de Rouen, d'Aubigny, Bloin, de tems en tems l'Evêque de Chartres, Mérinville, Diocéſain & Supérieur de la Maiſon une fois la ſemaine.

Quand la Reine d'Angleterre étoit à Saint-Germain, elle alloit dîner avec Madame de Maintenon ; mais de Chaillot, où elle paſſoit des tems conſidérables, elle n'y alloit pas. Elles avoient chacune leur fauteuil égal, vis-à-vis l'une de l'autre ; à l'heure du dîner, on mettoit une table entre elles, deux couverts, les premiers plats &

une cloche. C'étoit les jeunes Demoiſelles de la Chambre qui faiſoient tout ce ménage, & qui leur ſervoient à boire ; des aſſiettes & un nouveau ſervice, quand la cloche les appelloit. La Reine leur témoignoit toujours quelques bontés ; ces Demoiſelles ôtoient tout de la chambre ; elles apportoient & remportoient le café ; la Reine y paſſoit deux ou trois heures tête-à-tête ; puis elles s'embraſſoient ; Madame de Maintenon faiſoit trois ou quatre pas, en la recevant & en la reconduiſant ; ſes Demoiſelles, qui étoient dans l'antichambre, l'accompagnoient à ſon carroſſe, & l'aimoient fort, parce qu'elle leur étoit gracieuſe ; elles étoient charmées ſur-tout du Cardinal de Rohan, qui ne venoit jamais les mains vuides, & qui leur apportoit des pâtiſſeries, des bonbons, de quoi les régaler pluſieurs jours ; ces bagatelles faiſoient plaiſir à Madame de Maintenon. Il eſt pourtant vrai, qu'avec le peu de viſites qui ne ſe haſardoient point, qu'elle n'en marquât le jour, l'heure, qu'on lui envoyoit demander, excepté le Duc Dumaine qui étoit toujours reçu à bras ouverts ; il arrivoit rarement des journées où elle n'eût perſonne.

Ce tems-là, & les vuides des matinées,

étoient remplis par beaucoup de Lettres qu'elle recevoit, & de réponſes qu'elle faiſoit preſque toutes à des Supérieurs de Communautés de Prêtres, ou de Séminaires, à des Abbeſſes, même à de ſimples Religieuſes; & comme elle écrivoit ſingulièrement bien & facilement, elle ſe plaiſoit à dicter ſes Lettres. Tous ces détails, je les ai ſu de Madame de Thibouville, qui étoit Rochechouart, ſans aucun bien, & miſe enfin à Saint-Cyr.

Madame de Maintenon, outre ſes femmes de chambre, car nul homme de ſes gens n'entroit dans la clôture, avoit deux, quelquefois trois Demoiſelles vieilles & ſix jeunes, pour être de ſa chambre, dont vieilles & jeunes elle changeoit quelquefois.

Mademoiſelle de Rochechouart fut une des jeunes; elle la prit en amitié, & autant, en une ſorte de petite confiance, que ſon âge le pouvoit permettre; & comme elle lui trouvoit de l'eſprit & la main bonne, c'étoit à elle qu'elle dictoit toujours. Elle n'eſt ſortie de Saint-Cyr, qu'après la mort de Madame de Maintenon, qu'elle a toujours fort regrettée; quoiqu'elle ne lui ait rien donné, d'Antin la maria à Thibouville, qui, s'étant ruiné, ne lui laiſſa de reſſource

que la maiſon de l'Evêque d'Evreux ſon frère.

Madame de Maintenon, comme à la Cour, ſe levoit matin & ſe couchoit de bonne heure; ſes prières duroient longtems; elle liſoit auſſi elle-même des Livres de piété, quelquefois elle ſe faiſoit lire quelque peu d'hiſtoire par ſes jeunes filles, & ſe plaiſoit à les faire raiſonner deſſus, & à les inſtruire. Elle entendoit la Meſſe d'une tribune tout contre ſa chambre, ſouvent quelques offices, rarement dans le chœur. Elle communioit, non comme le dit Dangeau dans ſes Mémoires, ni tous les deux jours, ni à minuit, mais deux fois la ſemaine, ordinairement entre les ſept & huit heures du matin, puis revenoit dans ſa tribune, où, ces jours-là, elle demeuroit longtems. Son dîner étoit ſimple, mais délicat; recherché dans ſa ſimplicité, mais très-abondant en tout. Le Duc de Noailles, après Mornay & Bloin, ne la laiſſoient pas manquer de gibier de Saint-Germain & de Verſailles, ni ſes bâtimens de fruits.

Quand elle n'avoit point de Dames de dehors, elle mangeoit ſeule, ſervie par les Demoiſelles de ſa chambre, dont elle faiſoit mettre quelques-unes à table, trois ou

quatre fois l'an au plus. Mademoiselle d'Aumale, qui étoit vieille, & qu'elle avoit vue long-tems à la Cour, n'étoit pas de ce côté-là la plus distinguée. Il y avoit un souper neuf pour Mademoiselle d'Aumale, & pour les Demoiselles de la chambre, dont elle étoit comme la gouvernante.

Madame de Maintenon ne prenoit rien le soir; quelquefois, dans les fort beaux jours sans vent, elle se promenoit un peu dans le jardin; elle nommoit toutes les Supérieures premières & subalternes, & toutes les Officières. On lui rendoit un compte succint du courant; mais de tout ce qui étoit au-delà, la première prenoit ses ordres. Elle étoit Madame tout court dans la maison, où tout étoit en sa main, & quoiqu'elle eût des manières honnêtes & douces avec les Dames de Saint-Cyr, & de bonté avec les Demoiselles, il étoit extrêmement rare qu'elle en vît d'autres que les Supérieures & les Officières, encore n'étoit-ce que quand quelqu'une s'avisoit de lui faire demander une audience, qu'elle ne refusoit pas. La première Supérieure venoit chez elle, quand elle vouloit, mais sans en abuser; elle lui rendoit compte de tout, & recevoit ses ordres sur tout; Madame de

Maintenon ne voyoit guère qu'elle. Jamais Abbesse, fille de France, comme il y en a eu autrefois, n'a été si absolue, ni si pleinement obéie, si crainte, si respectée; & avec cela, elle étoit aimée de tout ce qui étoit renfermé dans Saint-Cyr. Les Prêtres du dehors étoient dans la même soumission, & la même dépendance; jamais devant les Demoiselles, elle ne parloit de rien qui pût approcher du Gouvernement & de la Cour, assez souvent du Feu Roi avec éloge, mais sans approfondir rien, & ne parlant jamais des intrigues, des cabales, ni des affaires.

Lorsqu'après la déclaration de la Régence, Monsieur le Duc d'Orléans alla voir Madame de Maintenon à Saint-Cyr, elle ne lui demanda que sa protection pour cette Maison. Il l'assura que les quatre mille livres que le Feu Roi lui donnoit, tous les mois, lui seroient payées de même, avec exactitude, tous les premiers jours des mois; & cela fut toujours très-ponctuellement exécuté; ainsi elle avoit du Roi quarante-huit mille livres de pension; je ne sais même, si elle n'avoit pas conservé celle de Gouvernante des Enfans du Roi, & de Madame de Montespan; quelques autres

dans ce tems-là, & les appointemens de Dame d'Atours de Madame la Dauphine de Bavière, comme la Maréchale de Rochefort, première Dame d'Atours de la même, conservoit les siens, & comme la Duchesse d'Arpajon, Dame d'Honneur, avoit touché les siens, tant qu'elle vécut, depuis la mort de la Dauphine de Bavière.

Outre cela, Madame de Maintenon, jouissoit de la terre de Maintenon & de quelques autres biens. Saint-Cyr, par sa fondation, étoit chargée, en cas qu'elle s'y retirât, de la loger, elle & tous ses domestiques & équipages, & de les nourrir gens & chevaux, tant qu'elle en voudroit avoir, pour rien, aux dépens de la maison; ce qui fut fidèlement exécuté, jusqu'au bois, bougies, charbon, chandelles; en un mot, sans que pour elle, ni pour aucun de ses gens, ni chevaux, il lui en coûtât un sol en aucune sorte que ce puisse être, que pour l'habillement de sa personne & de sa livrée.

Elle avoit au-dehors un Maître-d'Hôtel, un Valet-de-chambre, des gens pour l'office & la cuisine, un carrosse, un attelage de sept ou huit chevaux, & un ou deux de selle; & au-dedans Mademoiselle d'Aumale, les Femmes de chambre & les Demoiselles,

dont on a parlé, mais qui étoient de Saint-Cyr. Toute ſa dépenſe n'étoit donc qu'en bonnes œuvres & en gages de ſes domeſtiques.

Elle mourut à quatre-vingt-trois ans, avec toute ſa tête & ſon eſprit.

Singulière retraite de d'Aubigné, *Frère de Madame* de Maintenon.

Il arriva un aſſez petit évènement, mais tout-à-fait ſingulier. Madame de Maintenon, dans l'élévation où elle étoit parvenue, ne laiſſoit pas d'avoir ſes peines. Son frère n'étoit pas une des moindres, par ſes incartades continuelles. On le nommoit le Comte d'Aubigné. Il n'avoit jamais été que Capitaine d'Infanterie, & parloit toujours de ſes vieilles guerres, comme un homme qui méritoit tout, & à qui on faiſoit le plus grand tort de ne l'avoir point fait Maréchal de France, il y a long-tems. D'autre fois, il diſoit aſſez plaiſamment, qu'il avoit pris ſon bâton en argent; il faiſoit à Madame de Maintenon des ſorties épouvantables, de ce qu'elle ne le faiſoit pas Duc & Pair; & ſur tout ce qui lui paſſoit par la tête, & il ne ſe trouvoit avoir rien que les Gouvernemens

de Béfort, puis d'Aigues-Mortes; après de Loignac, qu'il garda avec celui de Berry, pour lequel, il rendit Aigues-Mortes. C'étoit un panier percé, fou à enfermer, mais plaiſant, avec de l'eſprit, des ſaillies & des reparties, auxquelles on ne pouvoit s'attendre, & avec cela bon & honnête homme, & ſans rien de ce que la vanité de la ſituation de ſa ſœur eût pu mêler d'impertinent. Il contoit à merveilles, & c'étoit un plaiſir qu'on avoit avec lui de l'entendre ſur les tems de Scarron, & de l'Hôtel d'Albret, quelquefois ſur des tems antérieurs.

Enfin, à bout ſur un frère ſi bizarre, Madame de Maintenon, fit tant qu'elle le détermina à ſe retirer dans une Communauté, qu'un Monſieur Doyen avoit établie, ſous le Cloître de St. Sulpice, pour des Gentilshommes, qui vivoient là en commun, & dans une eſpèce de retraite & d'exercice de piété, ſous la direction de quelques Prêtres de Saint-Sulpice.

Monſieur d'Aubigné, pour avoir la paix, & plus encore, parce que Madame de Maintenon le voulut, ſe retira donc dans cette Communauté, & diſoit tout bas à ſes commères, que cela étoit bien dur, & qu'il s'en ſeroit fort bien paſſé.

Monſieur d'Aubigné n'avoit qu'une fille unique, dont Madame de Maintenon avoit toujours pris ſoin, qui ne quittoit jamais ſon appartement, & qu'elle élevoit ſous ſes yeux, comme ſa propre fille.

La Comteſſe DE SOISSONS, *Mère du Prince* EUGÈNE.

CETTE Princeſſe mourut à Bruxelles, dans le plus grand délaiſſement ; pauvre, fort peu comptée dans le monde, fort peu conſidérée du Prince Eugène ſon fils. Ce fut en ſa faveur que le Cardinal de Mazarin, ſon oncle, imagina au mariage du Roi, la charge de Surintendante ; à cauſe de quoi, il en fallut en même tems à la Reine Mère, qui fut la Princeſſe de Conti, ſon autre nièce ; & comme tout va toujours en ſe multipliant, Madame, parce qu'elle étoit fille d'Angleterre, en eut une auſſi, qui fut Madame de Monaco. C'eſt l'unique exemple pour les filles de France.

Rien n'étoit pareil à la ſplendeur de la Comteſſe de Soiſſons, de chez qui le Roi ne bougeoit avant & depuis ſon mariage, & qui étoit la Maîtreſſe de la Cour, des

Fêtes & des graces, jusqu'à son exil, dont on connoît la cause.

Elle fit la paix, & obtint son retour, par la démission de sa charge, qui fut donnée à Madame de Montespan, dont le mari ne voulut recevoir aucune chose du Roi, qui, ne sachant comment la faire asseoir, ne pouvant la faire Duchesse, supposa que sa charge de Surintendante emportoit le Tabouret.

La Comtesse de Soissons de retour, se trouva dans un état bien différent de celui d'où elle étoit tombée. Elle se vit si mêlée dans l'affaire de la Voisin, brûlée en Grêve pour ses poisons & ses maléfices, qu'elle s'enfuit en Flandre. Son mari étoit mort fort brusquement à l'Armée, il y avoit long-tems.

De Flandre elle passa en Espagne, où les Princes étrangers n'ont ni rang, ni distinction. Elle ne put donc paroître en aucun lieu publiquement, & moins au Palais qu'ailleurs. La Reine, fille de Monsieur, n'avoit point d'enfans, & avoit tellement gagné l'estime du Roi son mari, que la Cour de Vienne craignit tout de son crédit, pour détacher la Cour d'Espagne de la grande alliance faite contre la France. Le Comte de Mansfeldt étoit Ambassadeur de l'Empereur à Madrid. La Comtesse de Soissons lia un

commerce intime avec lui dès ſon arrivée. La Reine, qui ne reſpiroit que France, eut une grande paſſion de voir la Comteſſe de Soiſſons. Le Roi d'Eſpagne, qui avoit ouï parler d'elle, & qui s'en défioit, eut toutes les peines du monde à y conſentir. Il permit à la fin, que la Comteſſe de Soiſſons vînt quelquefois, les après-dîners, chez la Reine, par un eſcalier dérobé, où elle la voyoit ſeule avec le Roi. Les viſites redoublèrent, & toujours avec répugnance de la part du Roi.

Après la mort de la Reine, elle quitta l'Eſpagne. Elle vécut quelques années obſcurément en Allemagne; tantôt dans un lieu, tantôt dans un autre. Mansfeldt fut rappellé à Vienne, où il eut, à ſon retour, le premier emploi de cette Cour, qui eſt la Préſidence du Conſeil de Guerre. A la fin, la Comteſſe de Soiſſons retourna en France.

Anecdotes ſingulières ſur la Princeſſe des Ursins.

LE Prince de Braccanio mourut à Rome, âgé de ſoixante-dix-huit ans; tout ſon mérite conſiſtoit dans ſa naiſſance & dans ſes grands biens; c'étoit le premier Laïque

de Rome, Grand-d'Eſpagne, Prince du Soglio du Pape, & Chef de la Maiſon des Urſins. La ſœur de ſon père étoit la fameuſe Ducheſſe de Montmorency, qui, après la mort tragique de ſon mari, en 1632, ſe rendit fille de Sainte Marie.

Monſieur de Braccanio, veuf d'une Ludoviſio, ſans enfans, épouſa, en Février 1675, Anne-Marie de la Tremouille, fille de Monſieur de Noirmoutier, qui figura dans les troubles de la Minorité de Louis XIV, pour ſe faire faire Duc à Brevet.

Elle avoit épouſé Blaiſe de Tayllerand, qui ſe faiſoit appeller le Prince de Chalais, & qui fut de ce fameux duel, contre Meſſieurs de la F**, où le fils aîné de Monſieur le Duc de Beauvilliers fut tué, & qui fit ſortir les autres du Royaume. Madame de Chalais alla joindre ſon mari en Eſpagne, d'où ils paſsèrent en Italie; elle alla enfin à Rome, où ſa mort empêcha ſon mari de l'aller trouver.

Elle étoit jeune, belle, & de beaucoup d'eſprit, avec beaucoup de monde, de graces & de langage. Elle eut recours à Rome, aux Cardinaux de Bouillon & d'Eſtrées, qui en prirent ſoin en faveur du nom & de la nation. Bientôt après, le déſir de la retenir

à Rome, où ils étoient pour bien du tems, leur fit naître celui de l'y établir. Elle n'avoit point d'enfant, & presque point de bien. Ils écrivirent en France, qu'un homme de la considération dont étoit le Duc de Braccanio à Rome, étoit bon à acquérir au Roi, & que le moyen de le lui attacher, étoit de lui faire épouser Madame de Chalais. Cette idée fut approuvée & suivie.

Monsieur de Braccanio, excité par les deux Cardinaux, se persuada qu'il étoit amoureux de Madame de Chalais. Il n'avoit point d'enfans; le mariage se fit; & la même année, il fut fait Chevalier de l'Ordre, c'est-à-dire, en 1675.

Lors de l'éclat, entre Innocent XI & le Roi, pour les franchises du quartier des Ambassadeurs, & que Monsieur de Lavardin l'étoit, en 1688, que ce Pape ne voulut jamais voir & qu'il excommunia, le Duc de Braccanio renvoya au Roi le Collier de son Ordre, quoique marié à une Française; c'est le premier, depuis l'institution de l'Ordre, qui ait été renvoyé.

Madame de Braccanio étala tout son esprit à Rome, & fit bientôt du Palais des Ursins, une espèce de Cour, où se rassembloit tout ce qu'il y avoit de plus grand,

& la meilleure compagnie en hommes & en femmes. Le mari cependant étoit compté pour peu de chose. Le menage ne fut pas toujours concordant; mais sans brouilleries ouvertes; ils furent quelquefois bien-aises de se séparer; c'est ce qui donna lieu à la Duchesse de Braccanio de faire deux voyages en France; au dernier desquels, elle passa quatre à cinq ans. Le Cardinal de Bouillon, qui étoit alors à Rome en grande splendeur, lui rendit le service par l'autorité du Pape, que ses créanciers très-nombreux ne fussent reçus à mettre le scellé. Elle avoit, depuis son retour, regagné tout-à-fait son mari. Il l'avoit faite, comme il est permis à Rome, sa légataire universelle; & ses meubles, son argenterie, ses bijoux & ses pierreries, étoient infinis. Il n'y eut donc que ses terres qui purent servir à payer ses dettes. Don Olivio Odeschalchi, neveu d'Innocent XI, extraordinairement riche, acheta, pour près de deux millions, le Duché de Braccanio, mais avec la condition expresse, que Madame de Braccanio en quitteroit le nom; & c'est ce qui lui fit prendre celui de Princesse des Ursins, sous lequel elle est devenue fameuse, & sous lequel nous la verrons figurer désormais.

Caractère & portrait de la Princesse des Ursins.

On désiroit une personne, à qui l'on pût donner l'importante place de Camérera-Major de la Reine d'Espagne; une Dame Française ne pouvoit y convenir; une Espagnole n'étoit pas sûre, & eût aisément rebuté la Reine. On chercha donc un milieu, & on crut l'avoir trouvé dans la Princesse des Ursins. Elle étoit Française, avoit été en Espagne, & avoit passé la plus grande partie de sa vie à Rome & en Italie. Elle étoit veuve sans enfans, n'étoit pas riche, avoit passé assez de tems en France, pour être fort connue à la Cour, & y avoir des amis; elle étoit liée d'un grand commerce d'amitié avec les deux Duchesses de Savoie, & avec la Reine de Portugal, sœur de la Douairière; c'étoit le Cardinal d'Estrées, qui avoit formé cette union. On a vu qu'il avoit contribué à sa fortune, en la mariant aussi grandement qu'elle l'avoit été à Rome, & il étoit resté son ami intime. Il avoit conseillé ce choix de la Princesse des Ursins, pour être Camérera-Major de la Reine; & ce qui y déter-

mina peut-être tout-à-fait, c'eſt qu'on fut informé par lui, que le Cardinal Porto-Carrero étoit fort lié avec elle. C'étoit avec lui qu'il falloit tout gouverner; & ce concert ſi heureuſement trouvé entre lui & elle, emporta ſon choix pour une place ſi importante, & d'un rapport ſi néceſſaire & ſi continuel.

L'âge & la ſanté convenoient, & la figure auſſi. C'étoit une femme plutôt grande que petite, brune, avec des yeux bleus, qui diſoient ſans ceſſe tout ce qu'il lui plaiſoit, avec une taille parfaite, une belle gorge & un viſage qui, ſans beauté, étoit charmant; l'air extrêmement noble, quelque choſe de majeſtueux en tout ſon maintien, & des graces ſi naturelles & ſi continuelles en tout, juſques dans les choſes les plus petites & les plus indifférentes, que je n'ai jamais vu perſonne en approcher, ſoit dans le corps, ſoit dans l'eſprit dont elle avoit infiniment, & de toutes les ſortes; flatteuſe, carreſſante, inſinuante, meſurée, voulant plaire pour plaire, & avec des charmes dont il n'étoit pas poſſible de ſe défendre, quand elle vouloit gagner & ſéduire; avec cela, un air, qui, avec de la grandeur, attiroit, au lieu d'effarou-

cher; une converſation délicieuſe, intariſſable, & d'ailleurs fort amuſante, parce qu'elle avoit vu & connu des pays & des perſonnes; une voix & un parler extrêmement agréables, avec un grand choix des meilleures compagnies, un grand uſage de de les tenir, & même une Cour; une grande politeſſe, mais avec une grande diſtinction; d'ailleurs, la perſonne du monde la plus propre à l'intrigue, & qui avoit paſſé ſa vie à Rome. Beaucoup d'ambition, mais de ces ambitions vaſtes, beaucoup au-deſſus de ſon ſexe & de l'ambition ordinaire des hommes; & un déſir pareil d'être & de gouverner. C'étoit encore la perſonne du monde, qui avoit le plus de fineſſe dans l'eſprit, ſans que cela parût jamais, & de combinaiſons dans la tête, & qui avoit le plus de talens pour connoître ſon monde, & ſavoir par où le prendre & le mener.

L'entêtement de ſa perſonne fut en elle la foibleſſe dominante & ſurnageante en tout, juſques dans ſa dernière vieilleſſe; par conſéquent des parures qui ne lui allèrent plus, & que d'âge en âge elle pouſſa toujours fort au-delà du ſien; dans le fond, haute, fière, allant à ſes fins, ſans trop

s'embarraſſer des moyens ; mais ſous une écorce honnête ; naturellement aſſez bonne & obligeante en général, mais qui ne vouloit rien à demi, & qui exigeoit que ſes amis fuſſent à elle ſans réſerve ; auſſi étoit-elle ardente & excellente amie, & d'une amitié que les tems & les abſences n'affoibliſſoient pas ; & conſéquemment implacable ennemie. Enfin, un tour unique dans ſa grace, ſon art & ſa juſteſſe, & une éloquence ſimple & naturelle en tout ce qu'elle diſoit, qui gagnoit, au lieu de rebuter, par ſon arrangement, tellement qu'elle diſoit tout ce qu'elle vouloit dire ; & jamais mot, ni ſigne le plus léger de ce qu'elle ne vouloit pas. Fort ſecrette pour elle & fort ſûre pour ſes amis ; avec une agréable gaieté, qui n'avoit rien que de convenable ; une extrême décence en tout l'extérieur juſques dans les intérieurs mêmes qui en comportent le moins ; avec une égalité d'humeur, qui, en tout tems & en toute affaire, la laiſſoit toujours maîtreſſe d'elle-même.

Telle étoit cette femme célèbre, qui a long-tems & ſi publiquement gouverné la Cour & toute la Monarchie d'Eſpagne ; qui a fait tant de bruit dans le monde par ſon règne, & par ſa chûte, que j'ai cru devoir

m'étendre

m'étendre pour la faire connoître, & en donner l'idée qu'on en doit avoir, pour s'en former une qui soit véritable.

Première disgrace de la Princesse DES URSINS, *année* 1704.

MADAME des Ursins, après s'être saisie de l'esprit de la Reine d'Espagne, n'avoit pas en même tems négligé de faire sa cour à la nôtre, & de lui rendre, tous les ordinaires, un compte exact de tout ce qui regardoit la Reine, jusqu'aux plus petits détails, & de la faire valoir le plus qu'il lui étoit possible. Ces comptes s'adressoient à Madame de Maintenon, & passoient au Roi par elle. En même tems, elle n'étoit pas moins attentive à informer de même le Roi d'Espagne, en Italie, & à informer la Reine; à lui écrire, & à Madame la Duchesse de Bourgogne sa sœur.

Les louanges que la Princesse des Ursins donnoit, par ses Lettres, à la Reine, tomboient peu-à-peu naturellement sur les affaires; & comme elle étoit témoin de ce qui se passoit, peu-à-peu, elle s'étendit aussi sur les affaires mêmes, & accoutuma deux Rois à la voir instruite par la nécessité d'ac-

compagner la Reine, ſans lui donner de ſoupçons d'ambition, & de vouloir s'en mêler.

Ancrée inſenſiblement de la ſorte, & ſûre à-peu-près de l'Eſpagne, ſi la France la vouloit ſoutenir, elle flatta Madame de Maintenon par degrés, pour ne s'avancer qu'avec juſteſſe, & parvint à la perſuader que ſon crédit ne ſeroit que le ſien; que ſi on lui laiſſoit quelque autorité dans les affaires, elle n'en uſeroit que pour ſe concerter avec elle. De là, cette union ſi intime entre ces deux ſi importantes femmes; de là, cette autorité ſans bornes de Madame des Urſins; de là, la chûte de tous ceux qui avoient mis Philippe V ſur le Trône, & de tous ceux dont les conſeils l'y pouvoient maintenir; & le peu d'influence de nos Miniſtres ſur l'Eſpagne, & de nos Ambaſſadeurs en Eſpagne, dont aucun ne s'y put ſoutenir, qu'en s'abandonnant ſans reſerve, à la Princeſſe des Urſins.

Ce grand pas fait, il lui fut facile de prendre un grand aſcendant ſur le Roi d'Eſpagne.

Orry, qui étoit parvenu à la plus grande intimité de la Princeſſe des Urſins, & qui avoit les Finances & le Commerce, ſe trou-

voit dans cette liaison en quart avec eux. Dans la suite, un cinquième fut souvent admis dans ce conseil étroit, l'unique où se régloient toutes choses. Ce cinquième étoit bien compté avec Orry : il s'appelloit d'Aubigny, fils du Procureur au Châtelet de Paris. C'étoit un beau & grand jeune homme, très-bien fait & très-découplé de corps & d'esprit ; qui étoit, depuis longues années, à la Princesse des Ursins, sous le nom & sur le pied d'Ecuyer, & sur laquelle il avoit grand pouvoir.

Ainsi Madame des Ursins & Orry, maîtres de tout, sans contradiction de personne, prirent le plus grand vol d'autorité & de puissance en Espagne, qu'on eût vu depuis le Duc de Lerme & le Comte Duc d'Olivarès, & ne se servirent de Rivas, que comme d'un Secrétaire, en attendant le moment de l'éloigner, comme le Cardinal Porto-Carrero, & tous ceux qui avoient eu plus de part au Testament de Charles II. Le Cardinal d'Estrées, continuellement aux prises avec Madame des Ursins, & continuellement battu, se lassa de l'être, & demanda son rappel, ne pouvant supporter davantage un séjour en Espagne, si inutile à tout bien & si peu digne de lui. L'Abbé

d'Eſtrées demeura avec le caractère d'Ambaſſadeur; Louville, qui, juſqu'au retour de Philippe V d'Italie, avoit été le modérateur du Roi & de la Monarchie, le ſeul confident de ſon cœur, & le diſtributeur des graces, eut ordre de revenir, en même tems que le Cardinal d'Eſtrées en reçut la permiſſion. Le peu de François qui étoient au Roi d'Eſpagne, furent rappellés en même tems, excepté quatre ou cinq, qui, de bonne heure, s'étoient attachés à la Princeſſe des Urſins, & qui n'avoient jamais été à portée de ſe mêler de rien, ni de lui donner aucun ombrage. Rivas reſtoit ſeul; l'importance de ſa Charge importunoit encore la Camérera-Major, qui, réſolue de le congédier, ne s'en vouloit défaire qu'eſtropié, afin de ne lui pas donner de ſucceſſeur entier. Elle détacha donc de ſa charge, qui embraſſoit tous les départemens, excepté le Commerce & les Finances, qu'Orry faiſoit ſans titre, mais ſans Supérieur, le Département de la Guerre, & celui des affaires étrangères. Ce ne fut qu'un prélude; bientôt après, le pauvre Rivas, dépouillé de ces deux importans départemens & des Finances données à Orry, fut tout-à-fait remercié.

La Princesse des Ursins, parvenue ainsi au faite de la suprême puissance, & avec ses solides appuis, à Versailles, régnoit en plein, & ne songeoit qu'à écarter tout ce qui pouvoit troubler, ou partager le moins du monde sa puissance.

Il falloit une armée sur les Frontières de Portugal contre l'Archiduc; par conséquent un Général François pour commander les troupes Françoises, & peut-être aussi celles d'Espagne; elle avoit connu, de tout tems, la Reine d'Angleterre, & l'avoit extrêmement cultivée dans les longs séjours qu'elle avoit faits à Paris; & elle étoit en commerce de Lettres d'amitié avec elle. Elle imagina donc de faire donner au Duc de Berwick, le commandement des troupes Françoises en Espagne. Elle le connoissoit doux, souple, sans aucun bien, avec une famille. Elle compta, par ces raisons, de faire tout ce qu'elle voudroit, d'un homme entiérement dépendant du Roi & de la Reine d'Angleterre, & qui lui auroit l'obligation de sortir de l'état de Lieutenant Général; qui auroit un besoin continuel d'elle pour s'élever & s'enrichir, & s'éviter ainsi d'avoir à compter avec un François qui auroit une consistance indépendante d'elle. Elle

en fit donc sa cour à Saint-Germain, & le proposa à Versailles. Le Roi, par égard pour le Roi d'Angleterre, & par la similitude de ses affaires, fut ravi de distinguer celui-ci, en lui donnant une Armée à commander : Monsieur de Luxembourg & Monsieur de Villeroi, d'ailleurs, avoient traité Berwick comme leur enfant, & avoient fort vanté au Roi ses talens pour la guerre : ce Prince, si bien disposé, se fit un plaisir d'accorder ce Général au Roi & à la Reine d'Angleterre, à la demande de Madame des Ursins, & aux témoignages avantageux qui lui avoient été rendus de la capacité & des talens du nouveau Général.

Puysegur avoit été nommé pour passer en Espagne, avec le Duc de Berwick. Il partit le premier, & trouva tout à merveille, depuis les Pyrénées jusqu'à la hauteur de Madrid, pour la subsistance des troupes Françoises, & en rendit un compte fort avantageux au Roi; il travailla, en arrivant à Madrid, avec Orry, qui, papiers sur table, lui montra tous les magasins faits, tant pour la route jusqu'à la Frontière du Portugal, que sur la Frontière même, pour la subsistance abondante de l'Armée, & tout son argent prêt, pour que

rien ne manquât dans le courant de la Campagne.

Puyſegur, qui avoit trouvé tout dans le meilleur état du monde, depuis les Pyrénées, n'imagina pas qu'Orry eût pu manquer de ſoin pour la Frontière, dans une conjoncture ſi déciſive pour l'Eſpagne, que celle où elle ſe trouvoit, d'y terminer promptement la guerre, avant que l'Archiduc fût mieux ſecouru; & beaucoup moins qu'un Miniſtre chargé de tout, pût lui montrer en détail toutes ſes précautions, s'il n'en avoit pris aucunes. Content donc au dernier point, il manda au Roi les plus grandes louanges d'Orry, par conſéquent de Madame des Urſins, & de leur bon & ſage Gouvernement, & donna les eſpérances les plus flatteuſes du grand avantage qui s'en pouvoit tirer. Plein de ces idées, il partit pour la Frontière de Portugal, pour y reconnoître tout par lui-même; mais quelle fut ſa ſurpriſe, lorſque de Madrid à la Frontière, il ne trouva rien de ce qui étoit néceſſaire pour la marche des troupes; & qu'en arrivant à la Frontière même, il ne trouva quoi que ce ſoit de ce qu'Orry lui avoit montré, ſur le papier, comme exécuté. On peut juger quel dut être ſon dépit, de ſe

trouver éloigné de tout ce qu'il comptoit avec tant de certitude, & ce qu'il en manda à Madrid. Il en rendit compte au Roi en même tems, & se donna tous les mouvemens possibles, non plus pour avoir de quoi réaliser ses premières espérances, mais au moins pour que l'armée pût subsister, & ne fût pas réduite à manquer de tout, & à ne pouvoir entrer & agir quelque peu en Campagne.

Cette conduite d'Orry ne peut se comprendre. L'Abbé d'Estrées avoit eu la complaisance de consentir à l'inouie proposition de n'écrire à la Cour & au Roi, que de concert avec Madame des Ursins, dépendance si gênante pour qui que ce fût, & si destructive de son devoir & de son Ministère. Cela lui devint à la fin insupportable ; il commença donc à souffler à Madame des Ursins quelques dépêches. Son adresse ne fut pas telle, que la Princesse, si attentive à tout, si crainte & si bien obéie, n'en eût le vent par les Bureaux de la Poste ; elle prit ses mesures pour être avertie à tems, la première fois que cela arriveroit ; elle le fut, & n'en fit pas à deux fois. Elle envoya enlever la dépêche de l'Abbé d'Estrées au Roi ; elle l'ouvrit ; & comme elle

l'avoit bien jugé, elle n'en fut pas contente; mais ce qui la piqua le plus, ce fut que l'Abbé, détaillant sa conduite & ce conseil, où tout se portoit & se décidoit, composé d'elle, d'Orry, & très-souvent de d'Aubigny, exagéroit l'autorité de ce dernier, ajouta que c'étoit son Ecuyer; qu'on ne doutoit pas qu'elle ne l'eût épousé en secret; outrée de dépit, elle mit en marge à côté, de sa main: *pour mariée, non*; montra la Lettre en cet état au Roi & à la Reine d'Espagne, & à beaucoup de gens de cette Cour, avec des clameurs étranges; & ajouta à cette folie, d'envoyer cette même Lettre ainsi apostillée au Roi, avec les plaintes les plus emportées contre l'Abbé d'Estrées, d'avoir écrit, sans lui montrer sa Lettre, comme ils étoient convenus, & de l'injure atroce qu'il lui faisoit sur ce prétendu mariage. L'Abbé d'Estrées de son côté, ne cria pas moins haut de la violation de la Poste, de son caractère, & du respect dû au Roi, méprisé au point d'intercepter, ouvrir, apostiller, rendre publique une Lettre de l'Ambassadeur du Roi à Sa Majesté.

La Reine d'Espagne, animée par Madame des Ursins, éclata contre l'Abbé d'Estrées. Pour le Roi son Epoux, il se mêla

peu de la querelle; mais ce peu fut en faveur de la Princesse des Ursins; soit que, avec un bon sens qu'il eut toujours & droit en toutes choses, mais qui le retenoit lui-même captif sous sa lenteur & sa glace, il sentît l'énormité du fait; soit qu'il ne fût pas capable de prendre l'affirmative pour personne, par sa tranquillité naturelle. Cette Lettre, apostillée par la Princesse, accompagnée de ses plaintes & de la justice exemplaire qu'elle demandoit contre l'Abbé d'Estrées, arriva au Roi fort peu après celles de Puysegur, datées de la Frontière de Portugal. Ces dernières avoient étrangement indisposé le Roi contre Orry, & contre la Princesse des Ursins, qui avoit écrit pour soutenir Orry de toutes ses forces.

Les Lettres de Puysegur & les plaintes amères de l'Abbé d'Estrées au Roi & aux Ministres, formèrent un tout, qui accabla Orry & la Princesse des Ursins. Le parti fut donc pris de la renvoyer à Rome, & de rappeller Orry; mais l'embarras fut la crainte d'une désobéissance formelle, & que le Roi d'Espagne ne pût résister aux cris que feroit la Reine. Après ce dernier trait, les plus grandes extrêmités étoient à prévoir; c'est ce qui fit prendre le tems de ne

rien précipiter pour frapper le coup, sans risque de le manquer.

Le Roi fit à la Princesse une sévère réprimande. On manda en même tems à l'Abbé d'Estrées cette réprimande, & qu'il avoit juste occasion de se plaindre, mais rien de plus. L'Abbé d'Estrées, qui crut que la Princesse des Ursins ne pouvoit manquer d'être chassée, tomba dans le désespoir, quand il l'en vit quitte pour si peu de chose. Ce désespoir & le dépit lui firent demander son rappel; il fut pris au mot; & ce fut un triomphe de plus pour Madame des Ursins, de s'être défait de lui dans une affaire où toute la raison étoit de son côté, & qui étoit celle du Roi même.

L'Abbé d'Estrées, à son retour, fut Commandeur de l'Ordre par la mort du Cardinal de Furstemberg; & son oncle le Cardinal d'Estrées obtint l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, vacante aussi par la mort de Furstemberg. Ces deux graces considérables ne laissèrent pas d'inquiéter Madame des Ursins.

Cependant la Campagne étoit commencée en Portugal, malgré la conduite d'Orry. — Le Roi d'Espagne voulut la faire. La Princesse des Ursins, qui ne vouloit pas

le perdre de vue, employa tout ſon crédit & celui de la Reine pour l'en empêcher, ou au moins, pour qu'elle accompagnât le Roi ſon Epoux. Le Roi, qui ſuivoit toujours ſon deſſein, avoit déjà mandé à ſon petit-fils, qu'ayant été chercher ſes ennemis juſqu'en Lombardie, & ayant ſon compétiteur en perſonne dans le Continent des Eſpagnes, il ſeroit honteux & indécent, qu'il ne ſe mît pas à la tête de ſon Armée contre lui; il le ſoutint fortement dans cette réſolution, & il s'oppoſa nettement à ce qu'il ſe fît accompagner de la Reine, dont l'embarras & la dépenſe ſeroient préjudiciables. Le Roi engagea ainſi le voyage, & preſſa tellement le départ du Roi, ſon petit-fils, qu'il parut à la tête de ſon Armée, où l'Abbé d'Eſtrées eut ordre de l'accompagner, en attendant l'arrivée de ſon ſucceſſeur. C'étoit le point où le Roi vouloit venir. Sitôt que cela fut arrivé, il lui écrivit ſur l'éloignement pour toujours de la Princeſſe des Urſins, d'un ſtyle à lui en perſuader la néceſſité preſſante, & le parti pris à ne rien écouter. En même tems, il écrivit avec plus d'autorité à la Reine, & envoya un ordre à la Princeſſe des Urſins, de partir incontinent de Madrid, de ſortir tout

de ſuite des Eſpagnes, & de ſe retirer en Italie.

Ce coup de foudre mit la Reine au déſeſpoir, ſans accabler celle ſur qui il tomboit. Elle le ſupporta avec un courage mâle & réfléchi, ſans hauteur, pour ne pas irriter davantage, mais ſans aucune marque de baſſeſſe. Enfin, une quinzaine de jours après avoir reçu l'ordre, elle s'en alla à Alcala, que les nombreux & ſavans Collèges que le Cardinal Ximenès, y a ſi magnifiquement bâtis & fondés pour toutes ſortes de Sciences, ont rendu fameuſe. Cette petite ville eſt à ſept lieues de Madrid; le plus preſſé étoit fait; mais elle avoit encore des meſures à prendre, qui pouvoient différer cet éloignement; de ſorte que, ſous toutes ſortes de prétextes, elle y tint bon contre tous les ordres réitérés qu'elle y reçut de partir; enfin, au bout de cinq ſemaines d'opiniâtre ſéjour en ce lieu, toutes ces trames bien ourdies, bien aſſurées, avec une préſence d'eſprit qu'on ne peut trop admirer, dans ce court eſpace, ſi traverſé de dépit, de douleurs & dans l'accablement d'une ſi profonde chûte, elle s'avança vers Bayonne à petites journées, & aux plus fréquens ſéjours qu'elle pût & qu'elle oſât.

Le Roi d'Eſpagne lui envoya quinze cents piſtoles, quoiqu'il eût ſûrement plus beſoin d'argent qu'elle; & que, ſans le crédit de l'Abbé d'Eſtrées, qui trouva cent mille écus, il n'eût pu ſortir de Madrid.

Orry eut ordre en même tems, de venir rendre compte de ſa mauvaiſe adminiſtration, qui ſauvoit l'Archiduc, & empêchoit la conquête du Portugal, que les progrès des armées de France & d'Eſpagne, nonobſtant des manquemens de tout ſi univerſels, montrèrent avoir été facile & ſûre, ſi on eût trouvé la moitié ſeulement de ce qu'il avoit dit & aſſuré à Puyſegur, être par-tout dans les Magaſins établis ſur la Frontière.

Madame des Urſins s'avançoit toujours lentement vers Rome, & ne ceſſoit d'inſiſter ſur la permiſſion de venir ſe juſtifier à la Cour. Ce n'étoit pas qu'elle oſât l'eſpérer; mais à force d'inſtances & de cris, elle vouloit éviter l'Italie, & obtenir un exil en France, d'où elle ſauroit peut-être ſe tirer avec le tems, parce que tout paſſe dans les Cours, même les plus terribles orages, quand on eſt bien appuyé, & qu'on ſait ne pas s'abandonner au dépit & aux revers.

Madame des Urſins obtint de fixer ſon

séjour à Toulouse, mais avec beaucoup de peine. Les affaires d'Espagne ayant empiré, la Reine prit cette occasion d'adoucir Louis XIV, sur la Princesse des Ursins, sans cependant demander son rappel ; mais on vouloit seulement marquer à une Princesse, par les mains de qui on étoit réduit à passer, pour toutes les affaires, & qui étoit outrée, une considération qui sûrement l'adouciroit, la charmeroit même, & la feroit rentrer dans le chemin, d'où le dépit l'avoit égarée ; & qui, s'il étoit continué, pouvoit par mauvais conseils d'humeur & de colère, porter les affaires en de fâcheuses extrêmités ; affaires qui, après les malheurs d'Hochstet, de Gibraltar, de la révolte de Catalogne, demandoient des soins & une conduite, qui ne pouvoient réussir que par un grand concert.

Le Roi fatigué des contradictions qu'il éprouvoit, du désordre dangereux qui résultoit pour les affaires, dans le tems où leur changement de face demandoit un parfait unisson entre les deux Couronnes, lassé des instances qui lui étoient faites, & des réflexions qui lui étoient présentées, accorda enfin la grace qui lui étoit si expressément demandée, & dont les Ministres se trouvèrent fort embarrassés.

Quelque informée que fût Madame des Urfins de tout ce qui fe paffoit pour elle, fa joie furpaffa l'efpérance. Mais le coup-d'œil de fon retour à la toute-puiffance, ne la dérangea pas plus que n'avoit fait la chûte de la foudre à Madrid. Toujours maîtreffe d'elle-même, attentive à tirer tout le parti qu'elle pouvoit de fon admiffion à fe juftifier, elle conferva l'air d'une difgraciée qui efpère; mais qui eft humiliée. Elle avoit prévenu fes amis de s'en tenir exactement à ce ton. Elle craignoit fur-tout de laiffer rien appercevoir au Roi, qui le forçât à fe tenir en garde. Elle prit, avec une grande préfence d'efprit, fes mefures en Efpagne; elle ne fe précipita point de partir, & partit néanmoins affez promptement pour ne laiffer rien réfroidir, & marquer fon empreffement à profiter de la grace qu'elle recevoit, & qu'elle avoit toujours fi ardemment fouhaitée.

Le Courrier, qui lui apporta cette agréable nouvelle, étoit à peine paffé, que le bruit de fon arrivée, qui fe répandit auffitôt à la Cour, y produifit un mouvement inconcevable. Les feuls amis intimes de Madame des Urfins demeurèrent dans un état tranquille & modéré; on fe prépara à une forte de foleil levant, qui alloit changer & renouveller

renouveller bien des choſes dans la nature. Elle arriva enfin à Paris, le Dimanche quatre Janvier. Pluſieurs perſonnes de diſtinction allèrent, plus ou moins, à ſa rencontre. Elle alla loger chez la Comteſſe d'Egmont ſa nièce à la mode de Bretagne. Ce fut un concours prodigieux chez Madame des Urſins, qui, ſous prétexte d'avoir beſoin de repos, ferma ſa porte au commun, & ne ſortit pas de chez elle. Monſieur le Prince y courut des premiers; & à ſon exemple, tout ce qu'il y eut de plus grand & de plus connu d'elle.

Quelque flatteur que fût ce concours, elle n'en étoit pas ſi occupée, qu'elle ne le fût beaucoup plus de ſe mettre au fait de tout ce que les dépêches avoient pu comporter, & de la carte préſente. La curioſité, l'eſpérance, la crainte, la mode, y attiroient cette foule, dont plus des trois quarts n'entroient pas. Les Miniſtres en furent effrayés alors; Torcy eut ordre du Roi de l'aller voir. Il en fut étourdi, & ne répliqua pas; en homme, qui vit la partie faite, le triomphe aſſuré, il obéit.

La viſite ſe paſſa avec embarras de ſa part, & une froideur haute de l'autre. Ce fut l'Eſpagne, qui fit changer de ton à Madame des

Urſins. Juſques-là, modeſte, ſuppliante, preſque honteuſe, elle en vit & en apprit tant, que, de répondante qu'elle s'étoit propoſée d'être, elle crut pouvoir devenir accuſatrice, & demander juſtice contre ceux qui, abuſant de la confiance du Roi, lui avoient attiré un traitement ſi fâcheux & ſi long, & miſe en ſpectacle aux deux Monarchies.

Après avoir eu pluſieurs entretiens ſecrets & particuliers avec le Roi, Madame de Maintenon, & Madame la Ducheſſe de Bourgogne, il fut déclaré qu'elle demeureroit à la Cour, juſqu'au mois d'Avril, pour donner ordre à ſes affaires & à ſa ſanté.

On retourna à Marly. On peut croire que Madame des Urſins fut de ce voyage. Rien de pareil à l'air de triomphe qu'elle y prit, & aux attentions continuelles du Roi pour elle. Les fréquens entretiens qu'elle avoit avec lui, chez Madame de Maintenon, & qui étoient très-longs, la rendirent l'idole de la Cour. Dès-lors, il ne fut plus douteux qu'elle retourneroit en Eſpagne. Cependant elle ſe trouvoit dans ſon pays ſi fort au-deſſus de ce qu'elle avoit pu imaginer, qu'elle balança.

Les empreſſemens de la Reine ne la tou-

choient plus avec le même retour, & elle éludoit les insinuations légères, qui commençoient à lui être faites, les marques de confiance qu'elle recevoit du Roi, & du réflet important de considération qu'il lui donnoit.

Cependant elle apperçut la séduction dangereuse de ces appas trompeurs, elle résolut donc de partir, mais de différer, de se faire prier, payer même, s'il le falloit au-delà ce qu'elle l'étoit, & d'éviter sur-tout de rompre le fil, en le tirant par trop, & de ne plus songer à ce pays-ci, que comme au fondement de son règne en Espagne.

Les délais dont faisoit usage Madame des Ursins, commençoient à la rendre suspecte; c'est où Madame des Ursins les attendoit; alors elle commença à s'expliquer davantage sur le poids dont elle alloit être chargée, dans un pays d'où elle étoit partie avec les affronts d'une criminelle; qu'il étoit difficile qu'elle pût reparoître avec honneur, & surtout avec la considération qui lui étoit indispensablement nécessaire pour bien servir les deux Rois, si quelque chose de public n'y annonçoit la confiance qu'ils vouloient bien prendre en elle : l'éloquence, l'adresse, le tour, les graces, la finesse de l'expression,

l'attention à l'effet des paroles, à l'air dont elles étoient reçues, tout fut déployé & bien remarqué, sous les voiles de la simplicité, de la nécessité, du naturel : l'effet aussi en passa les espérances.

Ce fut à Marly, après une conférence de plus de deux heures avec le Roi. Le 15 Juin, Madame des Ursins y prit congé plus que contente; elle ne devoit pas prolonger; mais en femme aussi habile qu'elle l'étoit, elle demanda permission de voir le Roi encore une fois, à son retour à Versailles. C'est que les mettant à leur aise, par le congé qu'elle en prenoit, elle ne vouloit pourtant point partir que les graces qu'elle venoit d'obtenir, ne fussent, les unes expédiées & consommées, & les autres aussi acheminées qu'elles pouvoient l'être; elle partit enfin à la mi-Juillet.

Le Duc de Grammont fut rappellé, & Amelot fut nommé Ambassadeur à sa place. Il avoit été en Ambassade en Portugal, à Vénise, en Suisse, &c.; avoit eu d'autres commissions au-dehors. Par-tout il avoit réussi, s'étoit fait aimer, & avoit acquis une grande réputation.

Madame des Ursins avoit obtenu une chose bien plus difficile, parce que le Roi s'étoit

laissé aller peu-à-peu à la résolution de ne lui rien refuser; ce fut le retour d'Orry en Espagne, sous prétexte de la grande connoissance qu'il avoit des Finances & de ce pays-là, & des lumières qu'Amelot ne pouvoit tirer de personne plus sûrement, ni avec plus d'étendue & de détail, que de lui, sur ces matières. On se persuada encore que, sous les yeux d'Amelot, il ne pourroit plus tomber dans les mêmes fautes.

Ambition de la Princesse DES URSINS. *Anecdote de Chante-Loup.*

LA Princesse des Ursins, non contente de régner en Espagne, en toute autorité & puissance, songea elle-même à avoir un canton sur lequel elle pût régner. Elle saisit la conjoncture du don que le Roi d'Espagne fit à l'Electeur de Bavière de ce qui étoit demeuré dans son obéissance, au Pays-Bas, pour y stipuler que l'Electeur donneroit des terres jusqu'à cent mille livres de rente à elle, pour en jouir, sa vie durant, en toute Souveraineté. Bientôt après, il fut convenu, avec l'Electeur, que le Chef-lieu de ces terres, qui devoient être contiguës, & n'en former qu'une seule, seroit la Roche en Ar-

denne, & que la Souveraineté en porteroit le nom. On verra dans la ſuite cette Souveraineté prendre diverſes formes, changer de lieu, & ſe diſſiper en fumée. Cela dura long-tems.

Cependant Madame des Urſins s'en tint ſi aſſurée, qu'elle bâtit là-deſſus un beau projet; ce fut d'échanger avec le Roi, la Souveraineté qui lui ſeroit aſſignée ſur la Frontière; &, pour celle-là, avoir en Souveraineté la Touraine & le pays d'Amboiſe, ſa vie durant, reverſible après elle à la Couronne, de quitter l'Eſpagne, & de venir en jouir, le reſte de ſes jours. Dans ce deſſein, qu'elle avoit cru immanquable, elle envoya en France d'Aubigny, cet Ecuyer ſi favori, dont il a été parlé, avec ordre de lui préparer une belle demeure, pour la trouver toute prête à la recevoir. Il acheta un champ près de Tours, & plus encore d'Amboiſe, ſans Terres, ni Seigneuries, parce qu'étant Souveraine de la Province, elle n'en avoit pas beſoin. D'Aubigny ſe mit auſſi-tôt à y bâtir très-promptement; mais ſolidement, un vaſte & ſuperbe Château, d'immenſes baſſes-cours, & des communs prodigieux, avec tous les accompagnemens des plus grands & des plus beaux jardins, à la magni-

ficence desquels les meubles répondoient en tout genre. La Province, les pays voisins, la Cour même en furent dans l'étonnement. Personne ne pouvoit comprendre une dépense aussi prodigieuse pour une simple guinguette, puisqu'une maison au milieu d'un champ, sans terre, ni revenus, sans Seigneurie, ne peut avoir d'autre nom; ce fut longtems une énigme.

Cette folie de Madame des Ursins fut la cause de sa perte; on n'en dira pas davantage sur cette chimère, qui ne laissa pas d'accrocher la paix par l'opiniâtreté du Roi d'Espagne, qui ne céda enfin qu'à l'autorité du Roi, qui le força de se désister de cet article. Mais pour y revenir, il faut voir ce que devint cet admirable Palais, si complétement achevé en tout, & meublé entiérement, avant que Madame des Ursins eût perdu l'espérance d'y jouer la Souveraine.

On ne pouvoit imaginer qu'un aussi petit compagnon que l'étoit d'Aubigny, quelques richesses qu'il eût amassées, pût, ni osât faire un pareil bâtiment pour lui; ce ne fut que peu-à-peu que l'obscurité fut percée : on soupçonna que Madame des Ursins le faisoit agir, & se couvroit de son nom. On pensoit qu'elle pouvoit lasser l'Espagne, ou s'en las-

ſer, & vouloir venir achever ſa vie dans ſon pays, ſans y traîner à la Cour, ni dans Paris, après avoir ſi deſpotiquement régné ailleurs. Mais un Palais, qui pourtant n'eut qu'une guinguette ſans domaine, ne s'entendoit pas pour ſa retraite. Ce ne fut que l'éclat que ſa prétendue Souveraineté fit par toute l'Europe, qui commença à ouvrir les yeux ſur Chante-Loup; c'eſt le nom de ce Palais, dont à la fin on ſut la deſtination.

La chûte entière de cette ambitieuſe femme, qui ſe verra ici en ſon tems, ne lui permit pas d'habiter cette belle demeure; elle reſta en propre à d'Aubigny, qui y reçut très-bien les voiſins, les curieux, & les paſſans de conſidération, à qui il ne cacha plus que ce n'étoit, ni pour lui, ni de ſon bien qu'il l'avoit bâti & meublé; il s'y établit; il s'y fit aimer & eſtimer; il y perdit ſa femme, qui ne lui laiſſa qu'une fille unique fort jeune, ainſi il s'étoit marié, du vivant de Madame des Urſins, ou auſſi-tôt après ſa mort; & cette fille très-riche a épouſé le Marquis d'Armentières, qui ſert actuellement en qualité d'Officier-Général, & qui en a pluſieurs enfans.

Seconde

Seconde disgrace de la Princesse des Ursins.

LOUIS XIV ne peut pardonner à la Princesse des Ursins, l'audace qu'elle avoit eue de vouloir se faire une Souveraineté en Flandre; l'obstacle de son opiniâtreté, voilée de celle qu'elle inspiroit au Roi d'Espagne, avoit nui si long-tems à la paix, malgré tout ce que le Roi avoit pu faire; & qui ne vint à bout de faire abandonner cette folie, qu'aucun des alliés n'avoit voulu écouter, qu'en lui déclarant qu'il l'abandonnoit à ses propres forces. Le Roi avoit vivement senti la frayeur que Roi d'Espagne ne l'épousât, & ensuite l'autorité sans voile, sans bornes, qu'elle avoit prise sur le Roi d'Espagne, dans la solitaire captivité, où elle le retenoit au Palais de Medina. Enfin le Roi, se sentit piqué jusqu'au fond de l'ame, du mariage avec la Princesse de Parme, négocié & conclu, sans lui en avoir donné la moindre participation. Le Roi par-tout, & dans sa famille plus qu'ailleurs, s'il étoit possible, n'étoit pas accoutumé à voir marier ses enfans en étrangers. Le choix en soi ne pouvoit lui plaire, & la manière y ajouta tout.

La perte de la Princeſſe des Urſins fut conclue, mais d'une manière ſi ſecrette, devant & depuis, que je n'ai connu perſonne, qui ait pénétré de qui on ſe ſervit, ni ce qu'on fit pour l'exécuter. Il eſt de la bonne foi d'avouer ſes ténèbres, & de ne pas donner des fictions & des inventions à la place de ce qu'on ignore. Il faut raconter l'événement avec exactitude, & ne donner après, ſes courtes réflexions, que pour ce qu'elles peuvent valoir.

La Reine d'Eſpagne s'avançoit vers Madrid, avec ce qui avoit été la recevoir aux Frontières, d'équipages, de maiſon & de Gardes du Roi d'Eſpagne. Albéroni étoit à ſa ſuite depuis Parme, & le Duc de Saint-Aignan, depuis le lieu où il l'avoit jointe en France. La Princeſſe des Urſins avoit pris auprès d'elle la charge de Camérera-Major, comme elle l'avoit été auprès de la Feue Reine, & avoit nommé toute ſa maiſon qu'elle avoit remplie de ſes créatures, hommes & femmes. Elle n'avoit eu garde de quitter le Roi de loin, ainſi elle le ſuivit à Guadala-Java, petite ville, appartenante au Duc de l'Infantado, qui y a fait un Pavillon aux Cordeliers, beaucoup plus petit que celui de l'Eſcurial, ſur le même modèle; &

qui, par la richesse & l'art, ne lui cède guère en beauté. Guadala-Java est sur le chemin de Madrid à Burgos; le Palais qu'y ont les Ducs de l'Infantado est vaste, beau, bien meublé, & en est habité quelquefois. Ce fut jusques-là, que le Roi d'Espagne voulut s'avancer, & dans la Chapelle de ce Palais, qu'il résolut de célébrer son mariage, quoiqu'il l'eût fait à Parme par Procureur. Le voyage fut ajusté des deux côtés, de façon que le Roi n'arriva, à Guadala Java, que la surveille de la Reine. Il fit ce petit voyage accompagné de ceux que la Princesse des Ursins avoit mis auprès de lui pour lui tenir toujours compagnie, & n'en laisser approcher qui que ce soit. Elle suivoit dans son carrosse, pour arriver en même tems; & dès en arrivant, le Roi s'enfermoit seul avec elle, & ne voyoit plus personne jusqu'à son coucher.

Les retardemens des chemins & de la saison avoient conduit à Noël. Ce fut le vingt-deux Décembre, que le Roi arriva à Guadala-Java; le lendemain vingt-trois, surveille de Noël; la Princesse des Ursins, partie avec une très-légère suite, pour aller à sept lieues plus loin, à une petite villette, nommée Quadraque, où la Reine devoit coucher ce

même ſoir. Madame des Urſins comptoit aller jouir de toute la reconnoiſſance de la grandeur ineſpérée qu'elle lui procuroit, paſſer la ſoirée avec elle, & l'accompagner le lendemain, dans ſon carroſſe, à Guadala-Java. Elle trouva à Quadraque, la Reine arrivée. Elle mit pied à terre, en un logis qu'on lui avoit préparé, & tout près celui de la Reine. Elle y étoit venue en grand habit de Cour, & parée; elle ne fit que ſe rajuſter un peu, & s'en alla chez la Reine.

La ſécchereſſe & la froideur de ſa réception la ſurprit d'abord extrêmement. Elle l'attribua à l'embarras de la Reine, & tâcha de réchauffer cette glace. Le monde cependant s'écoula, par reſpect, pour les laiſſer ſeules. Alors la converſation commença, la Reine ne la laiſſa pas continuer, ſe mit incontinent ſur les reproches, qu'elle lui manquoit de reſpect par l'habillement avec lequel elle paroiſſoit devant elle, & par ſes manières. Madame des Urſins, dont l'habit étoit régulier; & qui, par ſes manières reſpectueuſes & ſes diſcours propres à ramener la Reine, ſe croyoit bien éloignée de mériter cette ſortie de ſa part, fut étrangement ſurpriſe, & voulut s'excuſer; mais voilà tout auſſi-tôt la Reine aux paroles offenſan-

tes, à s'écrier, à appeller, à demander des Officiers des Gardes, & à commander, avec injure, à Madame des Urſins, de ſortir de ſa préſence. Elle voulut parler & ſe défendre des reproches qu'elle recevoit; la Reine redoublant de colère & de menaces, ſe mit à crier qu'on fît ſortir cette folle de ſa préſence & de ſon logis, & l'en fit mettre dehors par ſes épaules. En même tems, elle appella Amenaga, Lieutenant des Gardes-du-Corps, qui commandoit le détachement qui étoit auprès d'elle; & l'Ecuyer qui commandoit ſes équipages, ordonna au premier d'arrêter Madame des Urſins, & de ne la point quitter, qu'il ne l'eût remiſe dans un carroſſe avec deux Officiers des Gardes sûrs, & une quinzaine de Gardes autour du carroſſe. En ſecond, de faire venir ſur le champ un carroſſe à ſix chevaux, & deux ou trois valets de pied, de faire partir ſur l'heure la Princeſſe des Urſins, vers Burgos & Bayonne, & de ne ſe point arrêter. Amenaga voulut repréſenter, à la Reine, qu'il n'y avoit que le Roi d'Eſpagne qui eût le pouvoir qu'elle vouloit prendre; elle lui demanda fièrement, s'il n'avoit pas un ordre du Roi d'Eſpagne, de lui obéir en tout ſans réſerve & ſans repréſentation. Il étoit vrai qu'il

l'avoit, & que qui que ce fût n'en savoit rien.

Madame des Urfins fut arrêtée à l'instant, & mise dans un carrosse avec une de ses femmes de chambre, sans avoir eu le tems de changer d'habit ni de coëffure, de prendre aucune précaution contre le froid, d'emporter ni argent, ni aucune autre chose, ni une femme de chambre de plus, & sans même aucune sorte de nourriture, dans son carrosse, ni chemise, ni quoi que ce soit pour changer, ou se coucher. Elle fut donc embarquée ainsi avec ces deux Officiers des Gardes, qui se trouvèrent prêts dans le moment, ainsi que le carrosse; elle en grand habit & parée, comme elle étoit sortie de chez la Reine.

Dans ce très-court tumulte, elle voulut envoyer à la Reine, qui s'emporta de nouveau de ce qu'elle n'avoit pas encore obéi, & la fit partir à l'instant. Il étoit alors près de sept heures du soir, la surveille de Noël; la terre étoit couverte de glace & de neige, & le froid extrême, fort vif & piquant, comme il est toujours en Espagne. Dès que la Reine fut la Princesse de Ursins hors de Quadraque, elle écrivit au Roi d'Espagne, par un Officier des Gardes, qu'elle dépê-

cha à Guadala-Java; la nuit étoit si obscure, qu'on ne voyoit qu'à la faveur de la neige.

Il n'est pas aisé de se représenter l'état de Madame des Ursins dans le carrosse. L'excès de l'étonnement & de l'étourdissement prévalut d'abord, & suspendit tout autre sentiment; mais bientôt la douleur, le dépit, la rage & le désespoir se firent place; succédèrent à leur tour, les tristes & profondes réflexions sur une démarche aussi violente, aussi inouie, & d'ailleurs si peu fondée en cause, en raison, en prétextes, même les plus légers, enfin en autorité, & sur l'impression qu'elle alloit faire à Guadala-Java; & de là ses espérances, en la surprise du Roi d'Espagne, en sa colère, en son autorité & sa confiance pour elle, en ce groupe de serviteurs si attachés à elle, dont elle l'avoit environné, qui se trouvoient si intéressés à exciter le Roi en sa faveur.

La longue nuit d'hiver se passa ainsi toute entière avec un froid terrible, rien pour s'en garantir, & tel que le cocher en perdit une main. La matinée s'avança; nécessité fut de s'arrêter pour faire repaître les chevaux; mais, pour les hommes, il n'y a quoi que ce soit dans les Hôtelleries d'Espagne, où

l'on vous indique ſeulement où ſe vend chaque choſe dont on a beſoin. La viande eſt ordinairement vivante, & le vin épais, plat, & violent, le pain s'y colle à la muraille, l'eau ſouvent ne vaut rien; des lits, il n'y en a que pour les Muletiers, en ſorte qu'il faut tout porter avec ſoi; & Madame des Urſins, ni ce qui étoit avec elle, n'avoient choſe quelconque. Les œufs, où elle en put trouver, furent leur unique reſſource, & encore à la coque, frais ou non, pendant toute la route, juſqu'à cette repue des chevaux; le ſilence avoit été profond & non-interrompu; là il ſe rompit.

Pendant toute cette longue nuit, la Princeſſe des Urſins avoit eu le loiſir de penſer aux propos qu'elle tiendroit, & à compoſer ſon viſage. Elle parla de ſon extrême ſurpriſe & de ce peu qui s'étoit paſſé entre la Reine & elle. Réciproquement les deux Officiers des Gardes, accoutumés, comme toute l'Eſpagne, à la craindre & à la reſpecter plus que leur Roi, lui dirent ce qu'ils purent du fond de cet abîme d'étonnement, dont ils n'étoient pas encore revenus. Bientôt il fallut atteler & repartir; bientôt auſſi la Princeſſe des Urſins trouva que le ſecours qu'elle attendoit du Roi d'Eſ-

pagne tardoit bien à arriver ; ni repos, ni vivres, ni de quoi se déshabiller jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. A mesure qu'elle s'éloignoit, que le tems s'écouloit, qu'il ne lui venoit point de nouvelles, elle comprit qu'elle n'avoit plus d'espérances à former. On peut juger quelle rage succéda dans une femme aussi ambitieuse, aussi accoutumée à régner publiquement, aussi rapidement & indignement précipitée du faîte de la toute-puissance, par la main qu'elle avoit elle-même choisie pour être le plus solide appui de la continuation, & de la durée de toute sa grandeur.

La Reine n'avoit pas répondu aux deux dernières Lettres que Madame des Ursins lui avoit écrites ; cette négligence affectée lui avoit dû être de mauvais augure ; mais qui auroit pu imaginer un traitement aussi étrange & aussi inoui ?

Ses neveux, Lanty & Chalais, qui eurent permission de l'aller joindre, achevèrent de l'accabler. Elle fut fidelle à elle-même ; il ne lui échappa ni larmes, ni regrets, ni reproches, ni la plus légère foiblesse ; pas une plainte même du froid excessif, & du dénuement entier de toutes sortes de besoins, des fatigues extrêmes d'un

pareil voyage. Les Officiers, qui la gardoient à vue, n'en ſortoient point d'admiration. Enfin elle trouva, à la fin de ſes maux corporels & de ſa garde à vue, à Saint-Jean-de-Luz, où elle arriva le 14 Janvier, & où elle trouva un lit, & d'emprunt, de quoi s'habiller plus commodément, & ſe coucher & manger. Là elle recouvra ſa liberté ; les Gardes, leurs Officiers, & le carroſſe, qui l'avoient amenée, s'en retournèrent. Elle demeura avec ſa femme de chambre & ſes neveux. Elle eut le loiſir de penſer à ce qu'elle pouvoit attendre de Verſailles.

Malgré la folie de ſa Souveraineté ſi longuement pouſſée, & la hardieſſe d'avoir fait le mariage du Roi d'Eſpagne, ſans la participation du Roi de France, elle ſe flatta de trouver des reſſources dans un cœur qu'elle avoit ſi long-tems dompté. Ce fut de Saint-Jean-de-Luz, qu'elle dépêcha un Courrier chargé de Lettres pour le Roi, & Madame de Maintenon, pour ſes amis. Elle y rendit compte du coup de foudre qu'elle venoit d'eſſuyer, & demandoit la permiſſion de ſe rendre à la Cour pour y donner plus de détails.

Elle attendit le retour de ſon Courrier

en ce premier lieu de liberté & de repos, qui, par lui-même, est fort agréable; mais le premier Courrier partit; elle le fit suivre par Lenty chargé de Lettres écrites moins à la hâte, & d'instructions; il vit le Roi dans son cabinet à Versailles, le dernier jour de Janvier, avec lequel il ne demeura que quelques minutes.

On sut par lui, que, dès que Madame des Ursins eut dépêché son premier Courrier, elle avoit envoyé à Bayonne, faire des complimens à la Douairière d'Espagne, qui ne voulut pas les recevoir. Que de cruelles mortifications à la chûte du Trône!

Revenons maintenant à Guadala-Java. L'Officier des Gardes que la Reine y dépêcha avec une Lettre pour le Roi d'Espagne, dès que la Princesse des Ursins fut hors de Quadraque, trouva le Roi, qui s'alloit bientôt coucher; il parut ému, fit une courte réponse à la Reine, & ne donna aucun ordre. Le singulier est que le secret fut si bien gardé, qu'il ne transpira que le lendemain, sur les dix heures du matin.

On peut penser quelle émotion saisit toute la Cour, & les divers mouvemens de tout ce qui se trouva à Guadala-Java. Personne toutefois n'osa en parler au Roi, & on

étoit en grande attente de ce que contenoit la réponſe de la Reine. La matinée achevant de s'écouler, ſans qu'on ouît parler de rien, on commença à ſe perſuader, que c'en étoit fait de Madame des Urſins pour l'Eſpagne. Chalais & Lenty ſe haſardèrent de demander au Roi la permiſſion de l'aller trouver, & de l'accompagner, dans l'abandon où elle étoit. Non-ſeulement il le permit, mais il les chargea d'une Lettre de ſimple honnêteté pour elle; il lui manda qu'il étoit bien fâché de ce qui s'étoit paſſé, qu'il n'avoit pu oppoſer ſon autorité à la volonté de la Reine; qu'il lui conſervoit ſes penſions, & qu'il auroit ſoin de les lui faire payer, & tint parole; & tant qu'elle a vécu depuis, elle les a toujours très-exactement touchées.

La Reine arriva l'après-midi de la veille de Noël, à l'heure marquée, à Guadala-Java, comme s'il ne ſe fût rien paſſé; le Roi de même la reçut à l'eſcalier, lui donna la main, & tout de ſuite la mena à la Chapelle, où le mariage fut auſſi-tôt célébré de nouveau; car en Eſpagne, la coutume eſt de marier l'après-dîner; de là dans ſa chambre, où ſur le champ, ils ſe mirent au lit, avant ſix heures du ſoir, pour ſe le-

ver pour la meſſe de minuit. Ce qui ſe paſſa entr'eux ſur l'évènement de la veille fut entiérement ignoré. Il n'y en eut pas plus d'éclairciſſemens dans la ſuite.

Le lendemain, jour de Noël, le Roi déclara qu'il n'y auroit aucun changement dans la maiſon de la Reine, toute compoſée par Madame des Urſins; ce qui remit un peu le calme dans les eſprits.

Le lendemain de Noël, le Roi & la Reine, ſeuls dans un carroſſe, & ſuivis de toute la Cour, prirent le chemin de Madrid, où il ne fut pas plus queſtion de la Princeſſe des Urſins, que ſi jamais le Roi d'Eſpagne ne l'eût connue. Le Roi, ſon grand-Père, ne marqua pas la plus légère ſurpriſe à la nouvelle que lui en porta un Courrier que le Duc de Saint-Aignan lui dépêcha de Quadraque même, dont toute la Cour fut remplie d'émotion & d'effroi, après l'y avoir vue ſi triomphante.

Raſſemblons maintenant quelques traits, qui aideront à percer les ténèbres. Peut-on penſer qu'une fille de Parme, élevée obſcurément par une mère impérieuſe, eût oſé prendre d'elle-même une hardieſſe de cette nature, inouie à l'égard d'une perſonne de cette conſidération, à tous égards dans la

confiance entière du Roi d'Eſpagne, & régnante à découvert, à ſix lieues du Roi d'Eſpagne, qu'elle n'avoit pas encore vu? La choſe s'éclaircit par l'ordre ſi fort inuſité & ſi ſecret, qu'Amenága avoit du Roi d'Eſpagne, d'obéir en tout à la Reine, ſans réſerve & ſans replique, & qu'on ne ſut qu'à l'inſtant qu'elle lui donnât l'ordre de l'arrêter & de la faire partir; par la tranquillité avec laquelle le Roi, & le Roi d'Eſpagne, chacun de leur côté, reçurent le premier avis de cet événement; par l'inaction entière du Roi d'Eſpagne, la froideur de ſa Lettre à Madame des Urſins, & ſa parfaite incurie de ce qu'une perſonne ſi chérie encore la veille, pouvoit devenir jour & nuit par des chemins pleins de glaces & de neige, dénuée de tout ſans exception.

Il faut ſe ſouvenir qu'une autre fois que le Roi fit renvoyer la Princeſſe des Urſins, pour l'ouverture de la Lettre de l'Abbé d'Eſtrées au Roi, & de la Note qu'on avoit miſe deſſus, on n'oſa haſarder l'exécution en préſence du Roi d'Eſpagne. Le Roi voulut exprès qu'il partît pour la Frontière de Portugal, & que de là il ſignât l'ordre qui fut porté à la Princeſſe des Urſins, de par-

tir & de se retirer en Italie. Ce second Tome ressemble fort au premier.

Ajoutons ce que j'en ai su du Maréchal de Brancas, que long-tems après cette disgrace, Albéroni, alors petit compagnon, & qui suivit la Reine d'Espagne à Madrid, avoit conté, qu'étant, pendant ce voyage, seul, un soir, avec elle, elle lui parut agitée, se promenant à grands pas dans sa chambre, prononçant de fois à autres des mots entre-coupés; puis s'échauffant, il entendit le nom de Madame des Ursins lui échapper; & tout de suite : *Je la chasserai d'abord;* il s'écria, & voulut représenter le danger, la folie, l'inutilité de l'entreprise, dont il étoit tout hors de lui. „ Taisez-vous sur toutes choses, lui dit la „ Reine, & que ce que vous avez entendu „ ne vous échappe jamais. Ne me parlez „ point; je sais ce que je sais. „ Tout cela ensemble jette une grande lumière sur une catastrophe également étonnante, en la chose & en la manière, & fait bien voir le Roi Auteur. Le Roi d'Espagne, consentant & contribuant par l'ordre si exactement donné à Amenaga, & la Reine chargée de l'exécution, en sorte que ce fût par les deux Rois.

Le Père de la CHAISE.

LE Père de la Chaiſe, mourut le 20 Janvier 1709, aux grands Jéſuites de la rue Saint-Antoine; il étoit neveu du fameux Père Cotton, & neveu paternel du Père d'Aix, qui le fit Jéſuite, où il ſe diſtingua dans les emplois de Profeſſeur, & après, dans ceux de Recteur de Grenoble & de Lyon, puis de Provincial de cette Province. Il étoit Gentilhomme; & ſon père qui s'étoit bien allié, & avoit bien ſervi, auroit été riche pour ſon pays de Forez, s'il n'avoit pas eu une douzaine d'enfans. Un de ceux-là, qui ſe connoiſſoit très-bien en chiens, en chaſſe & en chevaux, qu'il montoit très-bien, fut long-tems Ecuyer de l'Archevêque de Lyon, frère & oncle des Maréchaux de Villeroy, & commanda ſon équipage de chaſſe. C'eſt le même que nous avons vu Capitaine de la Porte, & ſon fils après lui.

Les deux frères étoient à Lyon dans les emplois que je viens de dire, lorſque le Père la Chaiſe ſuccéda, en 1675, au Père Ferrier, Confeſſeur du Roi; ainſi le Père la Chaiſe le fut plus de trente-deux ans.

Le

Le Père la Chaiſe étoit d'un eſprit médiocre, mais d'un bon caractère; juſte, droit, ſenſé, ſage, doux & modéré, fort ennemi de la délation, de la violence & des éclats. Il avoit de l'honneur, de la probité, de l'humanité, de la bonté, affable, poli, modeſte, même reſpectueux : lui & ſon frère ont toujours publiquement conſervé une reconnoiſſance marquée pour Meſſieurs de Villeroy. Il étoit déſintéreſſé en tout genre, quoique fort attaché à ſa famille; il ſe piquoit de nobleſſe, & il la favoriſa en tout ce qu'il put; il étoit ſoigneux de bons choix pour l'Epiſcopat, ſur-tout pour les grandes places; & il y fut heureux, tant qu'il y eut l'entier crédit. Facile à revenir, quand il avoit été trompé, & ardent à réparer le mal que ſon erreur lui avoit fait faire, d'ailleurs judicieux & précautionné.

Bon homme & bon religieux, fort Jéſuite, mais ſans fanatiſme & ſans ſervitude. Il ne voulut jamais pouſſer le Port-Royal des Champs, juſqu'à la deſtruction, ni entrer en rien contre le Cardinal de Noailles, quoique parvenu à tout ſans ſa participation. Le cas de conſcience, & tout ce qui ſe fit contre lui de ſon tems, ſe fit ſans la ſienne. Il ne voulut point non plus entrer trop

avant dans les affaires de la Chine, mais il favorisa toujours, tant qu'il put, l'Archevêque de Cambrai, & fut fidélement ami du Cardinal de Bouillon, pour lequel, en toutes sortes de tems, il rompit bien des glaces.

Il eut tout le crédit de la distribution des Bénéfices, pendant les quinze ou vingt dernières années de l'Archevêque de Paris, Harlay. Son indépendance de Madame de Maintenon fut toujours entière & sans commerce avec elle.

Vers quatre-vingts ans, le Père la Chaise, dont la tête & la santé étoient encore fermes, voulut se retirer; il en fit plusieurs tentatives inutiles. La décadence de son corps & de son esprit, qu'il sentit bientôt après, l'engagea à redoubler ses instances. Les Jésuites, qui s'en appercevoient plus que lui, & qui sentoient la diminution de son esprit, l'exhortoient à faire place à un autre, qui eût la grace de la nouveauté. Il désiroit sincérement le repos; & il pressa le Roi de le lui accorder tout aussi inutilement. Il fallut continuer à porter le faix jusqu'au bout; les infirmités & la décrépitude, qui l'accueillirent bientôt après, ne purent le délivrer; ses jambes ouvertes, la mémoire éteinte, le jugement affaissé, les connoissan-

ces brouillées, inconvéniens étranges pour un Confesseur, rien ne rebuta le Roi; & jusqu'à la fin, il se fit apporter le cadavre, & dépêcha avec lui les affaires accoutumées. Enfin deux jours après un retour de Versailles, il s'affoiblit considérablement, reçut les Sacremens, & eut pourtant le courage plus encore que la force d'écrire au Roi, une longue Lettre de sa main, à laquelle il reçut réponse du Roi de la sienne, tendre & prompte; après quoi il ne s'appliqua plus qu'à Dieu.

Le Père le Tellier, Provincial, & le Père Daniel, Supérieur de la Maison Professe, lui demandèrent s'il avoit accompli ce que la conscience pouvoit exiger de lui, & s'il avoit pensé à l'honneur de la Compagnie; sur le premier point, il répondit qu'il étoit en repos; sur le second, qu'ils s'appercevroient bientôt, par les effets, qu'il n'avoit rien à se reprocher. Fort peu après, il mourut fort paisiblement, à cinq heures du matin. Les deux Supérieurs apportèrent au Roi, à l'issue de son lever, les clefs du cabinet du Père la Chaise, dans lequel, il y avoit beaucoup de Mémoires & de papiers. Le Roi les reçut devant tout le monde, en Prince accoutumé aux pertes, loua le Père

la Chaiſe, ſur-tout de ſa bonté, puis ſouriant aux Pères : “ Il étoit ſi bon, ajouta-t-il, „ devant tous les Courtiſans, que je le lui „ reprochois ſouvent ; & il me répondoit : „ ce n'eſt pas moi qui ſuis bon ; mais vous „ qui êtes dur. „ Le Père la Chaiſe, par bien des faits en ſa vie, ſupprima bien des fripponneries, & des avis anonymes contre beaucoup de gens, en ſervit quantité, & ne fit jamais de mal, qu'à ſon corps défendant ; auſſi fut-il généralement regretté.

Les ennemis mêmes des Jéſuites furent forcés de lui rendre juſtice, & d'avouer que c'étoit un homme de bien & honnêtement né, & tout-à-fait pour remplir cette place.

Portrait hiſtorique. Anecdotes & ſingularités de M. de Vendôme.

Monsieur de Vendôme étoit d'une taille ordinaire pour la hauteur, un peu gros, mais vigoureux, fort & alerte, un viſage fort noble, & l'air haut ; de la grace naturelle dans le maintien & dans la parole, beaucoup d'eſprit naturel, qu'il n'avoit jamais cultivé, une élocution facile, ſoutenue d'une hardieſſe naturelle, beaucoup de connoiſſance du monde, de la Cour, des

perſonnages ſucceſſifs, &, ſous une apparente incurie, un ſoin & une adreſſe continuels à profiter de tout.

Poli par art, mais avec choix & meſure, avare, ſuperbe par excès, dès qu'il crut pouvoir l'oſer impunément ; & en même tems familier & populaire avec le commun, par une affectation qui voiloit ſa vanité, & le faiſoit aimer du vulgaire ; au fond l'orgueil même, & un orgueil qui vouloit tout, qui dévoroit tout, à meſure que ſon rang s'éleva, & que ſa faveur augmenta. Sa hauteur, ſon peu de ménagement, ſon opiniâtreté juſqu'à l'entêtement, tout cela crut à proportion juſqu'à lui rendre inutile toute ſorte d'avis, & ne le rendre acceſſible qu'à un nombre très-petit de familiers & à ſes valets.

Sa pareſſe étoit à un point qui ne ſe peut concevoir. Il a penſé être enlevé plus d'une fois, pour s'être opiniâtré dans un logement plus commode, mais trop éloigné, & a riſqué le ſuccès de ſes Campagnes, & donné même des avantages conſidérables à l'ennemi, pour ne ſe pouvoir réſoudre à quitter un Camp où il ſe trouvoit à ſon aiſé ; il voyoit peu à l'armée par lui-même ; il s'en fioit à ſes familiers, que très-ſouvent

encore il n'en croyoit pas. Sa journée dont il ne pouvoit troubler l'ordonnance ordinaire, ne lui permettoit guère de faire autrement.

C'étoit une ſimplicité de mœurs, ſelon lui, digne des premiers Romains, & qui condamnoit tout le faſte & le ſuperflu des autres; tout cela fini, il s'habilloit, puis jouoit gros jeu au piquet ou à l'hombre; ou, s'il falloit abſolument monter à cheval, pour quelque choſe, c'en étoit le tems; l'ordre donné au retour, tout étoit fini chez lui.

Il ſoupoit avec ſes familiers largement; il étoit grand mangeur, d'une gourmandiſe extraordinaire, ne ſe connoiſſoit à aucun mets, aimoit fort le poiſſon, & encore plus celui dont l'odeur révoltoit les autres. La table ſe prolongeoit en thèſes, en diſputes, & par-deſſus tout, louanges, éloges, hommages, toute la journée, & de toutes parts. Il n'auroit pas donné le moindre blâme à perſonne; il vouloit paſſer pour le premier Capitaine de ſon ſiècle, & parloit indécemment du Prince Eugène & de tous les autres; la moindre contradiction eût été un crime. Le Soldat & le bas-Officier l'adoroient pour ſa familiarité avec eux, & la

licence qu'il toléroit pour s'en gagner les cœurs, dont il se dédommageoit par une hauteur sans mesure, avec tout ce qui étoit élevé en grade & en naissance.

Il traitoit à-peu-près de même tout ce qu'il y avoit de plus grand en Italie, qui avoient si souvent affaire à lui; c'est ce qui fit la fortune du fameux Albéroni; le Duc de Parme eut à traiter avec M. de Vendôme; il lui envoya l'Evêque de Parme, qui se trouva bien surpris d'être reçu par Monsieur de Vendôme à sa garde-robe, & plus encore de le voir se lever au milieu de la conférence, comme s'il eût été seul. Il en fut si indigné, que toutefois, sans mot dire, il s'en retourna à Parme, sans finir ce qui l'avoit amené, & déclara à son Maître, qu'il n'y retourneroit de sa vie, après ce qui lui étoit arrivé.

Anecdotes sur le combat d'Oudenarde, en 1708.

APRÈS le Combat d'Oudenarde, les Princes consultèrent, sur ce qu'il y avoit à faire, avec Monsieur de Vendôme, qui, de fureur de s'être si cruellement mécompté, brusqua tout le monde. Monsieur le Duc

de Bourgogne voulut parler; Monſieur de Vendôme, enivré d'autorité & de colère, lui ferma à l'inſtant la bouche, en lui diſant d'un ton impérieux devant tout le monde, qu'il ſe ſouvînt qu'il n'étoit venu qu'à condition de lui obéir. Ces paroles étonnantes, & prononcées dans les funeſtes momens où on ſentoit ſi horriblement le poids de l'obéiſſance rendue à la pareſſe & à ſon opiniâtreté; & qui, par le délai de décamper, étoit cauſe de ce déſaſtre, firent frémir tous ceux qui les entendirent.

Le jeune Prince, à qui elles furent adreſſées, y chercha une plus difficile victoire, que celle qui ſe remportoit actuellement par les ennemis, ſur lui; il ſentit qu'il n'y avoit point de milieu entre les dernières extrêmités & l'entier ſilence, & fut aſſez maître de ſoi pour le garder.

Vendôme ſe mit à pérorer ſur ce combat, à vouloir montrer qu'il n'étoit point perdu, à ſoutenir que la moitié de l'armée n'ayant point combattu, il falloit tourner toutes ſes penſées à recommencer le lendemain matin, & pour cela profiter de la nuit, reſter dans les mêmes poſtes où l'on étoit, & s'y avantager le mieux qu'on pourroit.

Chacun écouta en ſilence un homme qui ne

ne vouloit pas être contredit, & qui venoit de montrer un exemple aussi coupable qu'incroyable, contre l'héritier nécessaire de la Couronne, de quiconque hasarderoit autre chose que des applaudissemens. Le silence dura donc, sans que personne osât proférer une parole, jusqu'à ce que le Comte d'Evreux le rompit, pour louer Monsieur de Vendôme, dont il étoit cousin-germain & fort protégé. On en fut un peu surpris, parce qu'il n'étoit que Maréchal-de-Camp.

Il venoit cependant des avis de tous côtés, que le désordre étoit extrême. Puysegur, arrivant devers la Maison du Roi, en fit un récit qui ne laissa aucun raisonnement libre, & que le Maréchal de Matignon osa appuyer. Soufternon, venant d'un autre côté, rendit un compte semblable; enfin Cheladet & Puyguyon, survenant, chacun d'ailleurs, achevèrent de presser une résolution. Vendôme ne voyant plus nulle apparence de résister davantage à tant de convictions, & poussé à bout de colère: „ Eh bien! s'écria-t-il, Messieurs, je vois „ bien que vous le voulez tous; il faut donc „ se retirer; & l'on se retira. „

Mort de M. DE *VENDÔME.*

IL ſe trouva incommodé; on crut qu'il ne lui falloit que de la diète, mais le mal augmenta ſi promptement & d'une façon ſi bizarre, après avoir ſemblé long-tems n'être rien, que ceux qui étoient auprès de lui en petit nombre, ne doutèrent point du poiſon, & envoyèrent au ſecours de tous côtés, mais le mal ne les voulut pas attendre; il redoubla précipitamment avec des ſymptômes étranges; il ne put ſigner un Teſtament qu'on lui préſenta, ni une Lettre au Roi, par laquelle il demandoit le retour de ſon frère à la Cour.

Tout ce qui étoit autour de lui, s'enfuit & l'abandonna, tellement qu'il demeura entre les mains de trois ou quatre des plus bas valets, tandis que les autres pilloient tout, & s'en alloient. Il paſſa ainſi les deux ou trois derniers jours de ſa vie, ſans Prêtre, ſans qu'il eût été queſtion ſeulement d'en parler, ſans autre ſecours que d'un ſeul Chirurgien. Les trois ou quatre valets, demeurés auprès de lui, le voyant à la dernière extrêmité, ſe ſaiſirent du peu de choſes qui reſtoient autour de lui; & faute de

mieux, lui tirèrent sa couverture & ses matelats de dessous lui. Il leur cria pitoyablement, de ne le pas laisser au moins mourir à nud sur la paillasse, & je ne sais s'il l'obtint.

Monsieur le Duc de Vendôme mourut le 10 Juin 1712, à 58 ans. La Princesse des Ursins fit ordonner, que le corps du Général seroit porté à l'Escurial ; ce fut combler la mesure des plus grands traitemens.

Disgrace du Maréchal DE VILLEROY.

MONSIEUR le Duc d'Orléans fatigué, blessé même de la résistance qu'apportoit le Maréchal de Villeroy, à lui permettre un tête-à-tête avec le Roi, ou même de l'entretenir à l'oreille, se décida à un coup de partie dont il avoit combiné en secret, & avec prudence, l'exécution.

Le Dimanche, 12 Août, Monsieur le Duc d'Orléans alla, sur la fin de l'après-dîner, travailler avec le Roi, comme il avoit accoutumé de faire, plusieurs jours marqués de chaque semaines ; & comme c'étoit l'été, au retour de la promenade, c'étoit toujours de bonne heure : ce travail

étoit de montrer au Roi la diſtribution d'emplois vacans, de bénéfices, de certaines Magiſtratures, d'Intendances, de récompenſes de toute nature, & de lui en expliquer, en peu de mots, les raiſons des choix & des préférences, quelquefois les diſtributions des Finances, enfin les premières nouvelles étrangères, quand il y en avoit à ſa portée, avant qu'elles devinſſent publiques. A la fin de ce travail, où le Maréchal de Villeroy aſſiſtoit toujours, & où quelquefois Monſieur de Fréjus ſe haſardoit de reſter, Monſieur le Duc d'Orléans ſupplia le Roi, de vouloir bien paſſer dans un petit arrière-cabinet, où il avoit un mot à lui dire tête-à-tête; le Maréchal de Villeroy s'y oppoſa à l'inſtant; Monſieur le Duc d'Orléans lui repréſenta, avec politeſſe, que le Roi entroit dans un âge voiſin de celui où il gouverneroit par lui-même, qu'il étoit tems, qu'en attendant, celui qui étoit le dépoſitaire de toute ſon autorité lui rendît compte des choſes qu'il pouvoit maintenant entendre, & qui ne pouvoient être expliquées qu'à lui ſeul, quelque confiance que méritât quelque tiers que ce pût être; & qu'il le prioit de ceſſer de mettre obſtacle à une choſe ſi néceſſaire & ſi im-

portante; que lui Régent avoit peut-être à ſe reprocher, de n'avoir pas commencé plutôt, uniquement par complaiſance pour lui.

Le Maréchal s'échauffant, & ſecouant ſa perruque, répondit qu'il ſavoit le reſpect qu'il lui devoit, & pour le moins autant ce qu'il devoit au Roi & à ſa place, qui le chargeoit de ſa perſonne, & qu'il ne ſouffriroit point que Son Alteſſe Royale parlât au Roi en particulier, parce qu'il devoit ſavoir tout ce qui étoit dit, beaucoup moins tête-à-tête dans un cabinet & hors de ſa vue, parce que ſon devoir étoit de ne le pas perdre de vue un ſeul moment; & dans tout, de répondre de ſa perſonne. Sur ce propos, Monſieur le Duc d'Orléans le regarda fixement, & lui dit avec un ton de maître, qu'il ſe méprenoit & s'oublioit; qu'il devoit ſonger à qui il parloit, & à la force de ſes paroles, qu'il vouloit bien croire qu'il n'entendoit pas; que le reſpect de la perſonne du Roi l'empêchoit de lui répondre comme il le méritoit, & de pouſſer plus loin cette converſation; & tout de ſuite, il fit au Roi une profonde révérence, & s'en alla.

Le Maréchal fort en colère, le reconduiſit quelques pas, marmotant & geſticu-

lant, ſans que Monſieur le Duc d'Orléans fît ſemblant de le voir & de l'entendre, laiſſant le Roi étonné.

On n'y fut pas trompé. Moins de deux heures après, on ſut que le Maréchal, ſe vantant de ce qu'il venoit de faire, avoit ajouté, qu'il s'eſtimeroit bien malheureux, que Monſieur le Duc d'Orléans pût croire qu'il eût voulu lui manquer, quand il n'avoit ſongé qu'à remplir ſon plus précieux devoir; & qu'il iroit chez lui, dès le lendemain matin, pour en avoir un éclairciſſement avec lui, dont il ſe flattoit que ce Prince demeureroit ſatisfait.

A tout haſard, on avoit pris toutes les meſures néceſſaires, dès qu'on ſut que le Maréchal viendroit s'enferrer. Au-delà de la chambre à coucher de Monſieur le Duc d'Orléans, étoit un beau & grand cabinet à quatre grandes fenêtres, ſur le jardin de plein-pied, à deux marches près, deux en face en entrant, deux ſur le côté, vis-à-vis la cheminée, & toutes ces fenêtres s'ouvroient en portes depuis le haut juſqu'au parquet. Ce cabinet faiſant le coin, où les gens de la Cour attendoient; & en retour étoit un cabinet joignant où Monſieur le Duc d'Orléans travailloit, & faiſoit entrer

les gens les plus diſtingués, ou favoriſés, qui avoient à lui parler.

Le mot étoit donné à Artagnan, Capitaine des Mouſquetaires Gris, qui étoit dans cette pièce, & qui ſavoit ce qui s'alloit exécuter, avec force Officiers ſûrs de la Compagnie qu'il avoit fait venir, & d'autres Mouſquetaires pour s'en ſervir au beſoin qui voyoient bien, à ce préparatif, qu'il s'agiſſoit de quelque choſe, mais ſans ſe douter de ce que ce ſeroit. Il y avoit auſſi des Chevaux-Légers répandus au-dehors, le long des fenêtres, & dans la même ignorance, & beaucoup d'Officiers, & autres, de Monſieur le Duc d'Orléans, tant dans ſa chambre à coucher, que dans le grand cabinet, tout cela bien ordonné; ſur le midi, le Maréchal de Villeroy arriva avec ſon fracas accoutumé; mais ſeul, ſa chaiſe & ſes gens reſtés au loin hors de la ſalle des Gardes.

Il entre, s'arrête, regarde, fait quelques pas, ſous prétexte de civilité; on s'attroupe autour de lui; on l'environne; il demande d'un ton d'autorité ce que fait Monſieur le Duc d'Orléans; on lui dit qu'il eſt enfermé, & qu'il travaille; le Maréchal élève le ton, dit qu'il faut pourtant qu'il le voie, qu'il va

entrer; & dans l'inſtant qu'il s'avance, Lafare, Capitaine des Gardes de Monſieur le Duc d'Orléans, ſe préſente vis-à-vis de lui, l'arrête, & lui demande ſon épée. Le Maréchal entre en fureur, & toute l'aſſiſtance en émoi; en ce même inſtant, Monſieur le Blanc paroît, la chaiſe à porteur qu'on avoit tenue cachée, ſe préſente devant le Maréchal; il s'écrie; il eſt mal ſur ſes jambes; il eſt jetté dans la chaiſe qu'on ferme ſur lui, & emporté dans le même clin-d'œil, par une des fenêtres latérales, dans le jardin; Lafare & Artagnan, chacun d'un côté de la chaiſe, les Chevaux-Légers & Mouſquetaires, qui ne virent, qu'après l'effet, de quoi il s'agiſſoit. La marche ſe preſſe, deſcend l'eſcalier de l'orangerie, du côté des boſquets, trouve la grande grille ouverte & un carroſſe à ſix chevaux devant. On y poſe la chaiſe; le Maréchal a beau tempêter, on le jette dans le carroſſe. Artagnan y monte à côté de lui, un Officier des Mouſquetaires, ſur le devant, & Dulibois, un des Gentilshommes ordinaires du Roi, à côté de l'Officier, vingt Mouſquetaires, avec des Officiers, à cheval autour du carroſſe, *& touche cocher*. Ce côté du jardin, qui eſt ſous les fenêtres de l'apparte-

ment, occupé par l'Infante, ne fut vu de perſonne, au ſoleil du midi; & quoique nombre de gens, qui ſe trouvèrent dans l'appartement de Monſieur le Duc d'Orléans, ſe diſperſaſſent bien dans le Château de Verſailles, il eſt étonnant qu'une affaire de cette nature y demeurât ignorée plus de deux heures.

Les domeſtiques du Maréchal de Villeroy, à qui perſonne n'avoit oſé rien dire en ſortant; je ne ſais par quel haſard, attendirent toujours avec ſa chaiſe près de la ſalle des Gardes; & ceux qui étoient chez lui, dans les derniers cabinets du Roi, ne l'apprirent qu'après que Monſieur le Duc d'Orléans eut vu le Roi, & qu'il leur eut fait dire, que le Maréchal étoit allé à Villeroy, & qu'ils pouvoient aller lui porter ce qui lui étoit néceſſaire.

Je reçus à Meudon, un meſſage convenu avec Monſieur le Duc d'Orléans, pour être inſtruit de cet événement. J'allois me mettre à table; & ce ne fut que vers le ſouper, qu'il vint des gens de Verſailles, qui nous apprirent à tous ces nouvelles, qui y faiſoient grand bruit; mais un bruit fort contenu, que la qualité & l'exécution rendoient très-meſuré par la ſurpriſe & la frayeur qu'elles avoient répandues.

Ce ne fut pas après un petit embarras, que celui de Monsieur le Duc d'Orléans, pour en porter la nouvelle au Roi ; dès qu'elle fut répandue, il entra dans le cabinet du Roi, d'où il fit sortir tous les Courtisans qui s'y trouvèrent, & n'y laissa que les gens dont les charges leur donnoient cette entrée, & il ne s'en trouva presque point. Au premier mot, le Roi rougit, ses yeux se mouillèrent ; il se mit le visage contre le dos d'un fauteuil, sans dire une parole ; il ne voulut ni sortir, ni jouer, à peine mangea-t-il quelques bouchées à souper, pleura, & ne dormit point de toute la nuit. La matinée & le dîner du lendemain, quatorze, ne se passèrent guère mieux. Le jour même, comme je sortois de dîner à Meudon avec beaucoup de monde, le valet de chambre qui servoit, me dit, qu'il y avoit là un Courrier du Cardinal Dubois, avec une Lettre ; qu'il n'avoit pas cru devoir me le conduire à table devant toute cette Compagnie. J'ouvris la Lettre ; le Cardinal me conjuroit de l'aller trouver droit à la Surintendance à Versailles, d'amener avec moi un homme sûr & en état de courir la Poste, pour le dépêcher à la Trappe, aussitôt qu'il m'auroit parlé, & de ne point me

caſſer la tête à deviner ce que ce pouvoit être, parce qu'il me ſeroit impoſſible de le deviner ; & qu'il m'attendoit avec la dernière impatience pour me le dire. Je demandai mon carroſſe auſſi-tôt que je trouvai lent à venir des écuries, qui ſont fort éloignées du Château neuf que j'occupois. Ce Courrier à mener au Cardinal, pour le dépêcher à la Trappe, me tournoit la tête. Je ne pouvois imaginer ce qui pouvoit être arrivé, qui occupât ſi vivement le Cardinal, dans des momens ſi voiſins de celui de l'enlèvement du Maréchal de Villeroy. La Conſtitution, ou quelque fugitif important découvert à la Trappe, & mille autres penſées, m'agitèrent juſqu'à Verſailles.

Arrivant à la Surintendance, je vis, pardeſſus la porte, le Cardinal Dubois, à la fenêtre, qui m'attendoit, & qui me fit de grands ſignes ; & que je trouvai au devant de moi, au bas du degré, comme je l'allois monter. Sa première parole fut de me demander ſi j'avois amené un homme qui pût aller à la Trappe. Je lui montrai le même valet de chambre, qui en connoiſſoit tous les êtres, pour y avoir été fort ſouvent avec moi, & qui étoit connu de lui de tout tems; parce que de tout tems il venoit chez moi,

& que le petit Abbé Dubois alors, l'entretenoit ſouvent en m'attendant. Il me conta, en montant le degré, les pleurs du Roi, qui venoient bien d'augmenter par l'abſence de Monſieur de Fréjus, qui avoit diſparu, qui n'avoit point couché à Verſailles, & qu'on ne ſavoit ce qu'il étoit devenu, ſinon qu'il n'étoit, ni à Villeroy, ni ſur le chemin, parce qu'on venoit d'en avoir des nouvelles; que cette diſparution mettoit le Roi au déſeſpoir, & eux dans le plus cruel embarras du monde; qu'ils ne ſavoient que penſer de cette ſubite retraite, ſinon peut-être qu'il étoit allé ſe cacher à la Trappe, où il falloit envoyer voir s'il y étoit; & tout de ſuite, il me conduiſit chez M. le Duc d'Orléans. Nous le trouvâmes ſeul & fort en peine; ſe promenant dans ſon cabinet, il me dit auſſi-tôt qu'il ne ſavoit que devenir, ni que faire du Roi, qui crioit après Monſieur de Fréjus; il ne vouloit entendre à rien, & de là à crier contre une ſi étrange fuite. Peu de momens après, arrivèrent le Prince & le Cardinal de Rohan.

Après plus de Jérémiades que de réſolutions, Dubois me preſſa d'aller écrire à la Trappe. Tout étoit en déſarroi chez M. le

Duc d'Orléans; ils parloient tous dans le cabinet. Il étoit impoſſible, avec tout ce bruit, d'écrire ſur ſon bureau, comme il m'arrivoit ſouvent quand j'étois ſeul avec lui. Mon appartement étoit dans l'aîle neuve, & peut-être fermé, car on ne m'attendoit pas ce jour-là; j'eus plutôt fait de monter chez Pezé, dont la chambre étoit proche, au-deſſus de l'appartement de la Reine, & je me mis à écrire. Ma lettre étoit achevée, que Pezé, qui m'y avoit conduit, & étoit redeſcendu auſſi-tôt, remonta & cria: „ Il eſt trouvé, il eſt trouvé; votre Lettre „ eſt inutile, revenez chez Monſieur le Duc „ d'Orléans: „ Puis il me conta que tout-à-l'heure, un homme à Monſieur le Duc d'Orléans, qui ſavoit que Fréjus étoit ami de Monſieur de Lamoignon, avoit rencontré Courſon, qui étoit dans la grande Cour, qui ſortoit du Conſeil des Parties, à qui il avoit demandé s'il ne ſavoit ce qu'étoit devenu M. de Fréjus. Courſon lui avoit dit, qu'il ne ſavoit pas pourquoi, on étoit ſi en peine; que Monſieur de Fréjus étoit allé coucher à Bâville, où étoit le Préſident de Lamoignon; ſur quoi, cet homme de M. le Duc d'Orléans avoit amené Courſon pour le lui dire à lui-même. Nous arrivâmes, Pezé

& moi, chez M. le Duc d'Orléans, d'où Courſon venoit de ſortir.

Après un peu d'épanouiſſement, le Cardinal Dubois aviſa Monſieur le Duc d'Orléans d'aller porter cette bonne nouvelle au Roi, & de lui dire qu'il alloit dépêcher à Bâville, pour faire revenir ſon Précepteur. Monſieur le Duc d'Orléans monta chez le Roi, & me dit qu'il alloit redeſcendre; les deux frères s'en allèrent de leur côté avec Pezé. Je demeurai, en attendant M. le Duc d'Orléans, avec le Cardinal Dubois. Après avoir un peu raiſonné ſur cette fougue de M. de Fréjus, il me conta qu'ils avoient de nouvelles de Villeroy; que le Maréchal n'avoit ceſſé de crier à l'attentat commis ſur ſa perſonne, ni de reprocher, à Artagnan, de ſe prêter à une violence ſi criminelle; puis à invoquer les manes du feu Roi, à exalter ſa confiance en lui, l'importance de ſa place, pour laquelle il l'avoit préféré à tout le monde, le ſoulèvement qu'une entrepriſe ſi hardie, & qui paſſoit ſi fort le pouvoir du Régent, alloit cauſer dans Paris, & dans tout le Royaume, & le bruit qu'elle alloit faire dans tous les Pays étrangers. Le Duc de Villeroy, le Maréchal de Tallart, Monſieur de Biron, furent à-peu-près ceux

qui eurent la permiſſion d'aller à Villeroy; preſque aucun autre ne la demanda; mais ce ne fut que le lendemain.

Monſieur le Duc d'Orléans revint de chez le Roi, qui nous dit, que la nouvelle qu'il lui avoit apportée, l'avoit fort appaiſé; ſur quoi, nous conclûmes qu'il falloit faire en ſorte, que Monſieur de Fréjus revînt dans la matinée du lendemain; que Monſieur le Duc d'Orléans le reçût à merveille, prît tout pour bon; l'amadouant, lui fit entendre que ce n'étoit que pour le ménager, & lui ôter tout embarras, s'il ne lui avoit pas confié l'Arrêt du Maréchal de Villeroy; lui en expliquer la néceſſité, avec d'autant plus de liberté, que Monſieur de Fréjus ſeroit ravi de ſon éloignement, & de poſſéder le Roi tout à ſon aiſe; le prier de faire entendre au Roi les raiſons de cette néceſſité; communiquer, à Monſieur de Fréjus, le choix du Duc de Charoſt, lui en promettre tout le concert & les égards qu'il en pouvoit déſirer; lui demander de le conſeiller, & le conduire; enfin, prendre le tems & la joie du Roi, du retour de Fréjus, pour lui apprendre le choix du nouveau Gouverneur, & de le lui préſenter. Tout cela fut convenu, & très-bien exécuté le lendemain.

On laissa le Maréchal se reposer, & s'exhaler cinq ou six jours à Villeroy; on envoya ensuite le Maréchal de Villeroy à Lyon, avec la liberté d'exercer les courtes fonctions de Gouverneur de la Ville & de la Province, en prenant les mesures nécessaires pour le faire veiller de près, & laissant auprès de lui Dulibois, pour émousser son autorité, par cet air de précaution & de prévoyance, qui lui ôtoit tout air de crédit. Il n'y voulut point recevoir d'honneurs, en y arrivant. Une grande partie de son premier feu étoit jettée. Ce grand éloignement de Paris & de la Cour, où tout étoit demeuré, non-seulement sans le plus léger mouvement, mais dans l'effroi & la frayeur d'une exécution de cette importance, lui ôta tout reste d'espérance; rabattit ses fougues, & lui persuada enfin de se comporter avec sagesse, pour éviter un traitement plus fâcheux.

Portrait de la Maréchale DE *VILLEROY.*

C'ÉTOIT une personne droite, naturelle, franche, sûre, secrette, qui, sans esprit, étoit parvenue à faire une figure à la Cour, & à maîtriser mari & beau-père. Elle étoit, depuis

depuis long-tems, dans la plus grande intimité de Madame la Ducheſſe d'Orléans, & dans une grande confidence de Madame la Dauphine, qui toutes deux l'aimoient & la craignoient; elle avoit des amis & des amies. Elle étoit bonne, vive & ſûre amie; & les glaces ne lui coûtoient rien à rompre. Elle devenoit perſonnage, & on commençoit à compter avec elle; ſon viſage très-ſingulier étoit irrégulier d'en bas, ſur-tout pour le rire; il étoit charmant de tout le haut. Sérieuſe & parée, grande comme elle étoit, quoiqu'avec les hanches & les épaules trop hautes, perſonne n'avoit ſi grand air, & ne paroît tant les Fêtes & les Bals.

Quelques mois avant ſa mort, & toujours dans une ſanté parfaite, elle diſoit à Madame de Saint-Simon, qu'elle étoit trop heureuſe; que de quelque côté qu'elle ſe tournât, ſon bonheur étoit parfait; que cela lui faiſoit une peur extrême, & que ſûrement un état ſi fort à ſouhait ne pouvoit durer; qu'il lui arriveroit quelque cataſtrophe, impoſſible à prévoir, ou qu'elle mourroit bientôt. Le dernier arriva, ſon mari ſervoit de Capitaine des Gardes, pour le Maréchal de Boufflers, demeuré à Paris, pour la mort de ſon fils : elle craignoit ex-

trêmement la petite vérole, qu'elle n'avoit point eue; malgré cela, elle voulut que Madame la Dauphine la menât à Marly, dans ces premiers jours de la solitude du Roi, sous prétexte d'aller voir son mari. Rien de ce qu'on lui dit ne put l'en détourner, tant les petites distinctions de Cour peuvent sur les têtes; elle y eut une frayeur mortelle, tomba incontinent après malade de la petite vérole, & mourut à Versailles. L'Abbé de Louvois & le Duc de Villeroy, s'enfermèrent pour elle. Le premier en fut inconsolable; l'autre ne le fut pas long-tems.

Fortune de M. de Villars, Père du Maréchal. Anecdotes.

MONSIEUR de Villars étoit l'homme de France le mieux fait, & de la meilleure mine. On se battoit fort de son tems; il étoit brave & adroit aux armes, & avoit acquis de la réputation fort jeune, en des combats singuliers. Cela le distingua aux yeux de Monsieur de Nemours, qui aimoit à s'attacher des braves, & qui le prit comme Gentilhomme, & l'estima même assez pour le prendre pour second, au duel qu'il eut contre Monsieur de Beaufort, son beau-

frère, qui le tua ; tandis que Villars avoit tout l'avantage ſur ſon adverſaire.

Cette mort renvoya Villars chez lui. Il n'y fut pas long-tems, que Monſieur le Prince de Conti ſe l'attacha auſſi, comme un Gentilhomme à lui. Il venoit de quitter le petit collet; il étoit foible & contrefait, & ſûrement en butte aux très-fortes railleries de Monſieur le Prince, ſon beau-frère. Il projetta de s'en tirer par un combat; & ne ſachant avec qui, il imagina d'appeller le Duc d'Yorck, maintenant le Roi Jacques d'Angleterre, qui étoit alors à Saint-Germain. Cette belle idée, & le ſouvenir du combat de Monſieur de Nemours, lui fit prendre Villars. Il ne put pas tenir ſon projet ſi caché, qu'il ne fût découvert, & auſſi-tôt rompu par la honte qui lui en fut faite, n'ayant jamais eu la plus petite choſe à démêler avec le Duc d'Yorck.

Dans les ſuites, il prit confiance en Villars; & lorſque le Cardinal Mazarin ſongea à lui donner ſa nièce, ce fut de Villars dont il ſe ſervit, & par qui il fit ce mariage; Villars devint le confident des deux Epoux, & les lia avec le Cardinal, & tout cela avec la ſagacité & probité poſſible.

Une telle ſituation le mit fort dans le

monde, & dans un monde au-dessus de lui; & parmi lequel, quelque fortune qu'il ait faite depuis, il ne s'est jamais méconnu. Sa figure lui donna entrée chez les Dames; il étoit galant & discret; & cette voie ne lui fut pas inutile.

Il plut à Madame Scarrosi, qui depuis, n'a jamais oublié son amitié. Villars fut employé auprès des Princes d'Allemagne & d'Italie, & fut après Ambassadeur en Savoie, en Danemarck & en Espagne. Il réussit, & se fit aimer & estimer par-tout. Il eut ensuite une place de Conseiller d'Etat-d'Epée, & il fut de la promotion de 1688.

Sa femme étoit sœur du père du Maréchal de Bellefonds : elle avoit de l'esprit, infiniment plaisante, & d'un sel piquant : toujours à la Cour, où ils avoient beaucoup d'amis & d'amis considérables.

Anecdotes concernant le Maréchal DE *VILLARS.*

LE Roi & Chamillart étoient forts étourdis de l'affaire d'Hochstet en 1704, & de ses grandes suites. C'étoit le premier revers qu'il avoit essuyé; & ce revers le menoit, de l'attaque de Bohême & de l'Autriche, à la

défenſe de l'Alſace, qu'on regardoit comme très-difficile après la perte de Landau, ſans compter les Etats de l'Electeur de Bavière. Tallart étoit priſonnier; Marſin ſembloit trop neuf & trop futile, pour ſe repoſer ſur lui d'un emploi ſi important.

Le Roi jetta les yeux ſur Villars; il reçut donc un Courrier, qui lui porta l'ordre de finir, le plus promptement qu'il lui ſeroit poſſible, les Etats de Languedoc; qu'il avoit la commiſſion de tenir, & de ſe rendre en même tems à la Cour, le plus diligemment qu'il pourroit.

Il arriva, à Verſailles le quinze Janvier, & fit la révérence au Roi, comme il revenoit de ſe promener à Marly. Le Roi, en deſcendant de carroſſe, lui dit de monter en haut, & qu'il lui parleroit. Etant habillé & rentré chez Madame de Maintenon, il le fit rappeller. Dès qu'il le vit: „ Je n'ai pas maintenant, lui dit-il, le tems „ de vous parler, mais je vous fais Duc. „ Ce monoſyllable valoit bien mieux que toutes les Audiences. Villars ſortit tranſporté de la plus pénétrante joie, en apprenant la grace qu'il venoit de recevoir.

(1711.) En Flandre le Prince Eugène & le Duc de Malborough, dans leur union

accoutumée, se contentèrent long-tems de vivre aux dépens des Pays du Roi, & de resserrer son armée dans ses lignes. A ce qui s'y étoit passé les années précédentes, c'étoit pour celle-ci en être quitte à bon marché, quoique fort honteusement; néanmoins ces avantages des Alliés, quoique très-réels, ne leur parurent pas dignes de leurs campagnes ordinaires. Malborough, au faite de la gloire & de la plus haute fortune, où un Capitaine de sa Nation pût parvenir, se trouvoit menacé d'un funeste revers, qu'il avoit un pressant intérêt de parer par quelque grand coup qui ranimât son parti, & qui pût ébranler celui qui lui étoit contraire. Le Prince Eugène personnellement mal avec l'Archiduc, successeur de son frère, & fort en brassière avec le nouveau Gouvernement de Vienne, avoit le même intérêt que Malborough. Il leur étoit particulier à chacun & commun. Ils avoient celui de la continuation de la guerre, qui maintenoit toute leur autorité, leur puissance & leurs prospérités; ce qui augmentoit journellement leurs immenses richesses, de Malborough, sur-tout, également avare & avide. De si pressantes raisons les jettèrent dans une entreprise en ap-

parence insensée, que leur bonheur & la conduite du Maréchal de Villars fit réussir.

Ce dernier couvroit Bouchain : outre le peu de places qui nous restoient sur cette Frontière si mal menée, celle-là est un passage fort important, tient la tête des rives, ouvre, ou ferme un grand Pays. Pour en faire le siège, il falloit tourner toute notre armée & la place, par un long détour, & s'exposer à tout, au passage inévitable de l'Escaut ; c'est ce que les deux Généraux ennemis osèrent entreprendre au hasard d'une bataille. Villars avoit, pour l'éviter, des ordres secrets, que le vœu empressé de l'armée, & le mécontentement même des Officiers, ne purent lui faire transgresser.

Portrait historique du Maréchal de Boufflers.

LE Prince Eugène, en attaquant Lille, n'avoit point dissimulé sa joie, lorsqu'il sut qu'il auroit affaire au Maréchal de Boufflers, & il craignoit moins un homme comblé d'honneurs & de récompenses, qu'il n'eût fait un Officier-Général, dont toutes les espérances de fortune auroient été fondées sur la défense de cette place. Il éprouva qu'il

s'étoit trompé ; & je ne comprends pas comment le ſouvenir de la défenſe de Namur ne lui avoit pas donné une autre opinion de Boufflers, qui, à la vérité, en fut fait Duc, mais qui, à cette exception, grande à la vérité, étoit déjà tout ce qu'il étoit, à Lille.

L'ordre, l'exactitude, la vigilance, c'étoit où il excelloit. Sa valeur étoit nette, modeſte, naturelle, franche, froide. Il voyoit tout, & donnoit ordre à tout dans le plus grand feu, comme s'il eût été dans ſa chambre. Egal dans le péril, rien ne lui échauffoit la tête, pas même les plus fâcheux contre-tems ; ſa prévoyance s'étendoit à tout ; & dans l'exécution, il n'oublioit rien.

Sa bonté & ſa politeſſe, qui ne ſe démentoient en aucun tems, lui gagnoient tout le monde. Son équité, ſa droiture & ſon attention à ſe communiquer & à prendre conſeil, ſa patience à laiſſer débattre avec liberté, ſa délicateſſe à faire toujours honneur de leurs conſeils, quand ils avoient réuſſi, à ceux qui les avoient donnés, & des actions à ceux qui les avoient faites, lui dévouèrent les cœurs. Les ſoins qu'il prit, en arrivant, pour faire durer les munitions
de

de guerre & les vivres ; l'égale proportion qu'il fit garder, en tous les tems du siège, dans la distribution du pain, du vin, de la viande, & de tout ce qui sert à la nourriture, où il présida lui-même, & les soins infinis qu'il fit prendre, & qu'il prit lui-même des hôpitaux, le firent adorer des Troupes & des Bourgeois ; il les aguerrit, je dis, les troupes qui faisoient la plus nombreuse partie de sa garnison, composée des fuyards d'Oudenarde, & des Bourgeois qu'il avoit enrégimentés : il en fit des Soldats, qui ne furent point inférieurs à ceux des vieux corps.

Accessible à toute heure, prévenant tout, attentif à éviter, autant qu'il le pouvoit, la fatigue aux autres, & les périls inutiles ; il fatiguoit pour tous, se trouvoit par-tout, & sans cesse voyoit & disposoit par lui-même, & s'exposoit continuellement ; il couchoit tout habillé aux attaques, & ne se mit pas trois fois dans son lit, depuis l'ouverture de la tranchée jusqu'à la chamade. On ne peut comprendre comment un homme de son âge, & usé à la guerre, put soutenir un pareil travail de corps & d'esprit, sans sortir jamais de son sang-froid & de son égalité. On lui reprocha qu'il s'exposoit trop ;

il le faiſoit pour tout voir par ſes yeux, & pour voir à toute meſure; il le faiſoit auſſi pour donner l'exemple & pour ſa propre inquiétude, que tout allât & s'exécutât ſi bien. Il fut légérement bleſſé pluſieurs fois, s'en cachoit tant qu'il pouvoit, & ne changeoit rien à ſa conduite journalière; mais un coup à la tête l'ayant renverſé, il fut porté chez lui malgré lui; on voulut le ſaigner, il s'y oppoſa, de peur que cela ne lui ôtât ſes forces, & il voulut ſortir. Sa maiſon étoit inveſtie; il fut menacé par les Soldats, qu'ils quitteroient leurs poſtes, s'ils le revoyoient avant vingt-quatre heures de là. Il les paſſa, aſſiégé chez lui, forcé à ſe faire ſaigner & à ſe repoſer. Quand il reparut, on ne vit jamais tant de joie.

Abondance à ſa table, ſans aucune délicateſſe; il ſe traita toujours à proportion comme les autres pour les vivres; & outre ce qu'il avoit porté d'argent pour lui, il en emprunta encore en arrivant tant qu'il put, & s'en ſervit libéralement pour le ſervice, pour donner aux Soldats, & ſecourir des Officiers, avec une ſimplicité admirable dans toutes ſes actions; & voilà comme il arrive quelquefois que la bonté & la droiture éten-

dent l'eſprit, & l'éclairent dans de grandes occaſions.

Le Maréchal de Boufflers mourut en 1711, à Fontainebleau. Rien de ſi ſurprenant qu'avec un eſprit auſſi courtiſan, mais non juſqu'aux Miniſtres, avec qui il ſavoit bien ſe ſoutenir, il ait conſervé une probité ſans la plus légère tache, une généroſité auſſi parfaitement pure, une nobleſſe en tout du premier ordre, & une vertu vraie & ſincère, qui ont continuellement éclaté dans tout le cours de ſa conduite & de ſa vie. Il fut exactement juſte pour le mérite & les actions des autres, ſans aucune acception ni diſtinction, & à ſes propres dépens.

Bon & adroit à excuſer les fautes d'autrui, hardi à ſaiſir les occaſions de remettre en ſelle les plus diſgraciés; il eut une paſſion extrême pour l'Etat, ſon honneur, ſa proſpérité. Il n'en eut pas moins par admiration, par reconnoiſſance, pour la gloire & la perſonne du Roi. Perſonne n'aima mieux ſa famille & ſes amis, ne fut plus exactement honnête homme, ni plus fidèle à tous ſes devoirs. Les gens d'honneur & les bons Officiers lui étoient en ſingulière eſtime; &, avec une magnificence de Roi,

il ſut être réglé autant qu'il le put, & ſingulièrement déſintéreſſé. Il fut ſenſible à l'eſtime, à l'amitié, à la confiance; diſcret & ſecret au dernier point, & d'une rare modeſtie en tout tems, mais qui ne l'empêcha cependant pas de ſe roidir & de ſe faire peſamment ſentir à qui s'oublioit à ſon égard. Il tira tout de ſon amour du bien, de l'excellente droiture de ſes intentions, & d'un travail en tout genre, de ſes forces ordinaires; il tira ſouvent de lui des Mémoires, des projets, & des Lettres d'affaires très-juſtes & très-ſenſées.

Il déplut à Louis XIV, par des demandes & des prétentions outrées; le Roi ſe dégoûta de lui comme d'un ambitieux, & ne ſe contraignit pas. Boufflers aimoit le Roi comme on aime un Maître; il le craignoit, l'admiroit, l'adoroit preſque comme un Dieu. Il ſentit que l'impreſſion étoit faite; & bientôt après qu'elle étoit ſans remède. Il en tomba dans un déplaiſir cuiſant, amer & ſombre, qui lui fit compter toute ſa fortune pour rien, & qui peu-à-peu le jetta dans des infirmités qui le conduiſirent au tombeau.

Le Maréchal DE CATINAT.

ON a ſi ſouvent parlé du Maréchal de Catinat, de ſa vertu, de ſa ſageſſe, de ſa modeſtie, de ſon déſintéreſſement, de la ſupériorité ſi rare de ſes ſentimens, de ſes grandes parties de Capitaine, qu'il ne me reſte plus qu'à parler de ſa mort dans un âge très-avancé, ſans avoir été malade, ni avoir acquis aucune richeſſe, dans ſa petite maiſon de Saint-Gratien, près Saint-Denis, où il s'étoit retiré, d'où il ne ſortoit plus depuis quelques années, & où il ne vouloit preſque plus recevoir perſonne.

Il y rappella par ſa ſimplicité, par ſa frugalité, par le mépris du monde, par la paix de ſon ame, & l'uniformité de ſa conduite, le ſouvenir de ces Grands Hommes, qui, après les triomphes les mieux mérités, retournoient tranquillement à leur charrue, toujours amoureux de leur patrie, & peu ſenſibles à l'ingratitude de Rome, qu'ils avoient ſi bien ſervie. Catinat mit ſa philoſophie à profit par une grande piété; il avoit de l'eſprit, un grand ſens, une réflexion mûre; il n'oublia jamais ſon origine, ſes habits, ſes équipages & ſes meubles,

ſa maiſon; tout étoit de la dernière ſimplicité; ſon air l'étoit auſſi, & tout ſon maintien.

Il étoit grand, brun, maigre, un air penſif & aſſez lent, aſſez bas, de beaux yeux & fort ſpirituels; il déploroit les fautes ſignalées qu'il voyoit ſe ſuccéder ſans ceſſe, l'extinction de toute émulation, le luxe, le vuide, l'ignorance, la confuſion des états, l'Inquiſition miſe à la place de la Police. Il voyoit tous ces ſignes de deſtruction; & il diſoit qu'il n'y avoit qu'un comble très-dangereux de déſordre, qui pût enfin rappeller l'ordre dans le Royaume.

Portrait hiſtorique du célèbre FÉNÉLON.

ANECDOTES.

FÉNÉLON étoit un homme de qualité, qui n'avoit rien; & qui, ſe ſentant beaucoup d'eſprit, & de cette ſorte d'eſprit inſinuant & enchanteur, avec beaucoup de talens, de grace & de ſavoir, n'étoit pas ſans ambition, & avoit frappé long-tems à toutes les portes, ſans pouvoir les ouvrir. Il crut voir dans Saint-Sulpice, une véhicule pour aller à la fortune de ſon état; & il s'attacha à cette Communauté.

Cette Société de Prêtres commençoit à percer.

Perſonne, parmi eux, qui pût entrer en comparaiſon avec l'Abbé de Fénélon; de ſorte qu'il trouva là de quoi primer à l'aiſe, ſe faire des protecteurs qui euſſent intérêt à l'avancer, pour en être protégé à leur tour. Sa piété & ſa doctrine, les charmes, les graces, la douceur, l'inſinuation de ſon eſprit, le rendirent, à cette Congrégation nouvelle, un ami bien cher, & lui y trouva ce qu'il cherchoit depuis long-tems, des gens à qui ſe rallier, & qui puſſent & vouluſſent le faire valoir.

En attendant les occaſions, il les cultiva, avec grand ſoin, ſans toutefois être tenté de quelque choſe d'auſſi étroit pour ſes vues, que de ſe mettre parmi eux; il cherchoit toujours à faire des connoiſſances & des amis.

Dans ce tems-là, obſcur encore, il entendit parler de Madame Guyon, qui a fait depuis tant de bruit dans le monde, & qui eſt trop connue, pour que je m'arrête ſur elle en particulier; il la vit; leur eſprit ſe plurent l'un à l'autre; leur ſublimé s'amalgama. Je ne ſais s'ils entendirent bien clairement leur ſyſtême, & cette langue nouvelle

qu'on vit éclorre d'eux dans les ſuites; mais ils ſe le perſuadèrent, & la liaiſon ſe forma; quoique plus connue que lui alors, elle l'étoit néanmoins peu, & leur union ne fut point apperçue, parce que perſonne ne prenoit garde à eux; & Saint-Sulpice même l'ignora.

Le Duc de Beauvilliers devint Gouverneur des Enfans de France, ſans y avoir penſé; comme, malgré lui, il avoit été fait Chef du Conſeil des Finances, à la mort du Maréchal de Villeroy, par l'eſtime & la confiance du Roi. Elle fut telle, qu'excepté Moreau, qui, de premier Valet de Garde-Robe, fut Valet de chambre de Monſeigneur le Duc de Bourgogne; il laiſſa, au Duc de Beauvilliers, la diſpoſition entière des Précepteurs, Sous-Gouverneurs, & de tous les domeſtiques de ce jeune Prince, quelque réſiſtance qu'il y fît; il eut beaucoup de peine à choiſir un Précepteur; il s'adreſſa à Saint-Sulpice, où il ſe confeſſoit depuis long-tems, & qu'il aimoit & protégeoit fort; il y avoit déjà ouï parler de l'Abbé de Fénélon avec éloge. Ils lui vantèrent ſa piété, ſon eſprit, ſon ſavoir, ſes talens, enfin ils le lui proposèrent; il le vit, il en fut charmé, & il le fit Précepteur; il le fut

à peine, qu'il comprit de quelle importance il étoit pour sa fortune, de gagner entiérement celui qui venoit de le mettre en chemin de la faire, & le Duc de Chevreuse son beau-frère, avec qui il n'étoit qu'un, & qui tous deux étoient au plus haut point de la confiance du Roi & de Madame de Maintenon.

Ce fut là son premier point, auquel il réussit tellement, au-delà de toute espérance, qu'il devint très-promptement le Maître de leur cœur & de leur esprit, & le Directeur de leurs ames.

Madame de Maintenon dînoit de règle, une & quelquefois deux fois par semaine, à l'Hôtel de Beauvilliers, ou de Chevreuse en cinquième, entre les deux sœurs & les deux maris, avec la clochette sur la table, afin de n'avoir point de valets autour d'eux, & causer sans crainte. Fénélon eut auprès de Madame de Maintenon, presque autant de succès, qu'il en avoit eu auprès des deux Ducs. Son esprit l'enchanta. La Cour s'apperçut bientôt du pas de Géant de l'heureux Abbé, & s'empressa autour de lui; mais le désir d'être libre, & tout entier à ce qu'il s'étoit proposé, & la crainte encore de déplaire aux Ducs & à Madame

de Maintenon, dont le goût alloit à une vie particulière & fort séparée, lui fit faire bouclier de modestie de ses fonctions de Précepteur, & le rendit encore plus cher aux personnes seules qu'il avoit captivées, & qu'il avoit tant d'intérêt de retenir dans cet attachement.

Parmi ses soins, il n'oublia pas Madame Guyon; il l'avoit déjà vantée aux deux Ducs & à Madame de Maintenon; il la leur avoit même produite; mais comme avec peine & pour des momens, comme une femme toute en Dieu, & que l'humilité & l'amour de la contemplation retenoient dans les bornes les plus étroites, & qui craignoit surtout d'être connue.

Son esprit plut extrêmement à Madame de Maintenon; ses réserves, mêlées de flatteries fines, la gagnèrent; elle voulut l'entendre sur des matières de piété; on eut peine à s'y résoudre; elle sembla se rendre aux charmes & à la vertu de Madame de Maintenon; & des filets si bien préparés la prirent.

Telle étoit la situation de Fénélon, lorsqu'il devint Archevêque de Cambrai, & qu'il acheva de se faire admirer, pour n'avoir point fait un pas vers ce grand béné-

fice, & qu'il rendit, en même tems, une belle Abbaye qu'il avoit eue, lorsqu'il fut Précepteur, & qui, jusqu'à Cambrai, fut sa seule possession. Il n'avoit eu garde de chercher à se le procurer; la moindre étincelle d'ambition auroit détruit tout son édifice; & de plus ce n'étoit pas Cambrai qu'il souhaitoit. Peu-à-peu il s'étoit approprié quelques brebis d'intrigue, du petit troupeau que Madame Guyon s'étoit fait.

La Duchesse de Mortemart, sœur des Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers, Madame de Miertin, fille de la première, mais sur-tout la Duchesse de Bethune, étoient les principales; elles vivoient à Paris, & ne venoient guère à Versailles qu'en cachette & pour des momens, lorsque pendant le voyage de Marly, où Monsieur le Duc de Bourgogne n'alloit pas, ni par conséquent son Gouverneur, Madame Guyon faisoit des échappées chez ce dernier, & y faisoit des instructions à ces Dames.

Cambrai fut un coup de foudre pour ce petit troupeau; il voyoit l'Archevêque de Paris menacer ruine; c'étoit Paris qu'ils vouloient tous, & non Cambrai, qu'ils considérèrent avec mépris comme un Diocèse

de campagne, dont la résidence, qui ne se pouvoit éviter de tems en tems, les priveroit de leur Pasteur. Paris l'auroit mis à la tête du Clergé, & dans une place de confiance, immédiate & durable, qui auroit fait compter tout le monde avec lui, & qui l'eût mis dans une situation de tout oser avec succès, pour Madame Guyon & sa Doctrine, qui se tenoit encore dans le secret entr'eux. Sa douleur fut donc profonde de ce que le reste du monde prit pour une fortune éclatante cet Archevêché.

Le nouveau Prélat n'avoit point négligé les Prélats qui faisoient le plus de figure, & qui, de leur côté, regardèrent comme une distinction d'être approchés de lui. Saint-Cyr, ce lieu si précieux, & si peu accessible, fut le lieu destiné à son Sacre; & Monsieur de Meaux, le Dictateur alors de l'Episcopat & de la Doctrine, fut celui qui le sacra : les Enfans de France en furent spectateurs, & Madame de Maintenon y assista avec sa petite & étroite Cour intérieure; personne d'invité, & portes fermées à l'empressement de faire sa Cour.

Le nouvel Archevêque de Cambrai s'applaudissoit cependant de ses succès auprès de Madame de Maintenon; les espérances qu'il en

concevoit, avec de si grands appuis, étoient grandes; mais il crut ne les pouvoir conduire avec sûreté jusqu'où il se le proposoit, qu'en achevant de se rendre, sans partage, maître de son esprit.

Godet, Evêque de Chartres, tenoit à elle par les liens les plus intimes; il étoit Diocésain de Saint-Cyr, & il en étoit le Directeur unique; il étoit de plus celui de Madame de Maintenon; ses mœurs, sa doctrine, sa piété, ses devoirs Episcopaux, tout étoit irrépréhensible; il ne faisoit, à Paris, que des voyages courts & rares, logeoit au Séminaire de Saint-Sulpice, se montroit encore plus rarement à la Cour, & voyoit Madame de Maintenon long-tems, & souvent à Saint-Cyr, & faisoit d'ailleurs par Lettres, tout ce qu'il vouloit.

Monsieur de Cambrai travailla à persuader à Madame de Maintenon, de faire entrer Madame Guyon à Saint-Cyr, où elle auroit le tems de la voir & de l'approfondir tout autrement, que dans les courts & rares après-dîners, à l'Hôtel de Chevreuse ou de Beauvilliers; il y réussit.

Madame Guyon alla à Saint-Cyr, deux ou trois fois, ensuite Madame de Maintenon, qui la goûtoit de plus en plus, l'y fit

coucher, & de l'un à l'autre jour, mais de près-à-près les séjours s'alongèrent; &, par son aveu, elle y chercha des personnes propres à devenir ses disciples, & elle s'en fit bientôt; il s'éleva dans Saint-Cyr, un petit troupeau tout à part, dont les maximes, & même le langage de spiritualité, parurent fort étranges à tout le reste de la maison, & bientôt fort étranges à Monsieur de Chartres.

Ce Prélat n'étoit rien moins que ce que Monsieur de Cambrai s'en étoit figuré; il étoit fort Savant, & sur-tout profond Théologien, il y joignoit beaucoup d'esprit; il avoit de la douceur, de la fermeté même, des graces; & ce qui étoit le plus surprenant, dans un homme qui avoit été concentré, & n'étoit jamais sorti de la profondeur de son métier, il étoit tel, pour la Cour & pour le monde, que les plus fins Courtisans auroient eu peine à le suivre, & auroient eu à profiter de ses leçons; mais c'étoit en lui un talent enfoui pour les autres, parce qu'il ne s'en servoit jamais sans vrai besoin; son désintéressement, sa piété, sa rare probité, étoient son seul lustre; & Madame de Maintenon, au point où il en étoit avec elle, suppléoit à tout.

Dès qu'il eut vent de cette Doctrine étrangère, il fit en ſorte d'y faire admettre deux Dames de Saint-Cyr, ſur l'eſprit & le diſcernement deſquelles il pouvoit compter, & qui pourroient faire impreſſion ſur Madame de Maintenon; il les choiſit ſur-tout parfaitement à lui, & les inſtruiſit bien. Les nouvelles Proſélites parurent d'abord ravies, & puis enchantées; elles s'attachèrent plus que pas une à leur nouvelle Directrice, qui, ſentant leur eſprit & leur réputation dans la maiſon, s'applaudit d'une conquête qui lui applaniroit ce qu'elle ſe propoſoit. Elle s'attacha donc auſſi à gagner entiérement ces filles; elle en fit ſes plus chères diſciples; elle s'ouvrit à elles comme aux plus capables de profiter de ſa Doctrine, & de la faire goûter dans la maiſon : elle & Monſieur de Cambrai, qu'elle inſtruiſoit de ſes projets, triomphoient, & le petit troupeau étoit charmé.

M. de Chartres, par le conſentement duquel Madame Guyon étoit entrée à Saint-Cyr, & y étoit devenue Maîtreſſe extérieure, la laiſſa faire; il la ſuivoit de l'œil. Ses fidèles lui rendirent un compte exact de tout ce qu'elles apprenoient en dogmes & en pratiques; il ſe mit bien au fait de tout;

il l'examina avec exactitude ; & quand il crut qu'il étoit tems, il éclata.

Madame de Maintenon fut étrangement surprise de tout ce qu'il lui apprit de la nouvelle école, & plus encore de ce qu'il lui en prouva par la bouche de ses affidées, & par ce qu'elles en avoient mis par écrit. Madame de Maintenon interrogea d'autres Ecolières; elle vit, par leurs réponses, que plus ou moins instruites, ou plus ou moins admises dans la confiance de leur nouvelle Maîtresse, tout alloit au même but, & que ce but & ce chemin étoient fort extraordinaires. La voilà bien en peine, & dans un grand scrupule ; elle se résolut d'en parler à Monsieur de Cambrai ; celui-ci, qui ne soupçonnoit pas qu'elle fût si instruite, s'embarrassa, & augmenta ses soupçons ; tout-à-coup Madame Guyon fut chassée de Saint-Cyr, & on ne s'y appliqua plus qu'à effacer jusqu'aux moindres traces de ce qu'elle y avoit enseigné; on y eut beaucoup de peine; elle en avoit charmé plusieurs qui s'y étoient attachées à elle, & à sa Doctrine ; & Monsieur de Chartres en profita pour faire sentir le danger de ce poison, & pour rendre suspecte la Doctrine de Monsieur de Cambrai.

Un

Un tel revers, & ſi peu attendu, l'étourdit; mais ne l'abattit point; il paya d'eſprit, d'autorités myſtiques, de fermeté ſur les étriers; ſes amis principaux le ſoutinrent; Monſieur de Chartres, content de s'être ſolidement établi dans l'eſprit & la confiance de Madame de Maintenon, ne voulut pas pouſſer ſi fort de ſuite un homme ſi ſoutenu; mais ſa Pénitente, piquée d'avoir été conduite ſur le bord du précipice, ſe refroidit de plus en plus pour Monſieur de Cambrai, & s'irrita de plus en plus contre Madame Guyon. On ſut qu'elle continuoit ſourdement à avoir du monde à Paris; on le lui défendit ſous de grandes peines; elle ſe cacha davantage; mais ſans pouvoir ſe paſſer de dogmatiſer bien en cachette, ni ſon petit troupeau de ſe raſſembler autour d'elle, par partie, en différens lieux.

Cette conduite, qui fut éclaircie, lui fit donner ordre de ſortir de Paris; elle obéit; mais incontinent ſe vint cacher dans une maiſon obſcure du Fauxbourg-Saint-Antoine; l'extrême attention, avec laquelle elle étoit ſuivie, fit que ne la dépiſtant de nulle part, on ne douta plus qu'elle ne fût rentrée dans Paris, où, à force de chercher, on ſoupçonna où elle étoit, ſur les rapports

des voiſins & des myſtères, ſans leſquels cette porte ne s'ouvroit point; on voulut être éclairci. Une ſervante, qui portoit le pain & les herbes, fut ſuivie de ſi près qu'on entra avec elle. Madame Guyon fut trouvée & conduite à la Baſtille ſur le champ, avec ordre de l'y bien traiter, mais avec les plus rigoureuſes défenſes de la laiſſer voir, écrire, ni recevoir de nouvelles de perſonne. Ce fut un coup de foudre pour Monſieur de Cambrai, pour ſes amis & pour le petit troupeau, qui ne ſe réunit pas davantage.

Revenons à Monſieur de Cambrai, qu'on ne peut trop s'attacher à faire connoître. Perſonne n'eut plus de talens pour plaire : une douceur égale, une inſinuation, des graces naturelles, & qui couloient de ſource; un eſprit facile, ingénieux, fleuri, dont il retenoit, pour ainſi dire, le canal pour en verſer la quantité exactement convenable à chaque choſe & à chaque perſonne; il ſe proportionnoit & ſe faiſoit tout à tous; il avoit une figure fort ſingulière, mais noble, frappante, perçante, attirante, un abord facile à tous, une converſation aiſée, légère & toujours décente, un commerce enchanteur, une piété facile, égale, qui n'effarou-

choit point & se faisoit respecter; une libéralité bien entendue; une magnificence qui n'insultoit point, & qui se versoit sur les Officiers & les Soldats; qui embrassoit une vaste hospitalité, & qui, pour la table, les meubles & les équipages, demeuroit dans les justes bornes de sa place; également officieux & modeste, secret dans les assistances qui pouvoient se cacher, & qui étoient sans nombre; leste & délié sur les autres, jusqu'à devenir l'obligé de ceux à qui il les donnoit, & à le persuader. Jamais empressé, jamais de complimens, mais d'une politesse qui, en embrassant tout, étoit toujours mesurée & proportionnée, en sorte qu'il sembloit à chacun qu'elle n'étoit que pour lui, avec cette précision dans laquelle il excelloit singulièrement; l'admiration & le dévouement pour lui étoient dans le cœur de tous les habitans des pays quels qu'ils fussent, & de toutes les dominations qui les partageoient, dont il avoit l'amour & la vénération. Il jouissoit, en attendant un autre genre de vie, qu'il ne perdit jamais de vue, de toute la douceur de celle-ci, qu'il eût peut-être regrettée dans l'éclat après lequel il soupira toujours; & il en jouissoit avec une paix si apparente; & qui n'eût su

ce qu'il avoit été & ce qu'il pouvoit devenir encore, aucun même de ceux qui l'approchoient le plus, & qui le voyoient avec le plus de familiarité, ne s'en feroit jamais apperçu.

Parmi tant d'extérieur pour le monde, il n'en étoit pas moins appliqué à tous les devoirs d'un Evêque, qui n'auroit que fon Diocèfe à gouverner, & qui n'auroit été diftrait par aucune autre chofe. Vifites d'Hôpitaux, difpenfation large, mais judicieufe d'aumônes, Clergé, Communautés, rien ne lui échappoit. Il difoit tous les jours la Meffe dans fa Chapelle, officioit fouvent, fuffifoit à toutes les fonctions Epifcopales, fans jamais fe faire fuppléer, prêchoit quelquefois. Il trouvoit du tems pour tout, & n'avoit point l'air occupé. Sa maifon ouverte & fa table de même avoient l'air de celle d'un Gouverneur de Flandre, & tout-à-la-fois d'un Palais vraiment Epifcopal, & toujours beaucoup de gens de guerre diftingués, & beaucoup d'Officiers particuliers, fains, malades, bleffés, logés chez lui, défrayés & fervis comme s'il n'y en eût eu qu'un feul; & lui, ordinairement préfent aux confultations des Médecins & des Chirurgiens, faifoit d'ailleurs, auprès des malades & des bleffés,

les fonctions de Pasteur le plus charitable, & souvent par les Maisons & les Hôpitaux, & tout cela sans oubli, sans petitesse & toujours prévenant, avec les mains ouvertes; aussi étoit-il adoré de tous.

Fénélon, uniforme dans la douceur de sa conduite, & dans la passion de se faire aimer, se garda bien de s'engager dans les combats de plume, qui exerçoient alors les esprits. Les Pays-Bas fourmilloient de Jansénistes, ou de gens réputés tels. En particulier, son Diocèse, & Cambrai même, en étoient pleins; l'un & l'autre leur furent des lieux de constant asile & de paix. Heureux & contens d'y trouver du repos, sans un ennemi de plume, ils ne s'émurent de rien à l'égard de leur Archevêque, qui, contraire à leur Doctrine, leur laissoit toute sorte de tranquillité. Ils se reposèrent sur d'autres de leur défense dogmatique, & ne donnèrent point d'atteinte à l'amour général, que tous portoient à Fénélon. Par cette conduite si déliée, il ne perdit rien du mérite d'un Prélat doux & pacifique, ni des espérances d'un Evêque, dont l'Eglise devoit tant se promettre, & dont l'intérêt étoit de tout faire pour lui.

Telle étoit la situation de l'Archevêque

de Cambrai, lorſqu'il apprit la mort de Monſeigneur, l'eſſor de ſon Diſciple, & l'autorité de ſes amis.

Le Célèbre Bouſſuet, Evêque de Meaux, n'étoit plus, ni Godet, Evêque de Chartres; la face des choſes étoit changée.

Le Roi en deux ou trois occaſions, depuis peu, n'avoit pu s'empêcher de louer Fénélon. Ce dernier avoit ouvert ſes greniers aux troupes, dans un tems de cherté, où les munitionnaires étoient à bout, & il s'étoit bien gardé d'en rien recevoir, quoiqu'il en eût pu tirer de groſſes ſommes, en les vendant à l'ordinaire. On peut juger que ce ſervice ne demeura pas enfoui; & ce fut auſſi ce qui fit haſarder, pour la première fois, de dire ſon nom au Roi. Le Duc de Chevreuſe avoit enfin oſé l'aller voir, & le recevoir une autre fois à Chaulnes; & on peut juger que ce ne fut pas ſans s'être aſſuré, que le Roi le trouvoit bon.

Fénélon, enfin rendu aux plus flatteuſes & aux plus hautes eſpérances, laiſſa germer cette ſemence d'elle-même; mais elle ne put venir à maturité; la mort ſi peu attendue du Dauphin l'accabla; & celle du Duc de Chevreuſe, qui ne tarda guère après, aigrit cette profonde plaie. La mort du Duc de

Beauvilliers, la rendit incurable, & l'altéra. Ils n'étoient qu'un cœur; & quoiqu'ils ne se fussent jamais vus depuis l'exil, Fénélon le dirigeoit de Cambrai dans les plus petits détails.

Malgré sa profonde douleur de la mort du Dauphin, il n'avoit laissé d'embrasser une planche dans ce naufrage; l'ambition surnageoit à tout, se prenoit à tout. Son esprit avoit toujours plu à Monsieur le Duc d'Orléans. Monsieur de Chevreuse avoit cultivé entr'eux, & entretenu l'estime & l'amitié. Après tant de pertes & d'épreuves, ce Prélat pouvoit encore concevoir des espérances, & il ne les avoit pas mal placées, les Ducs de Chevreuse & de Beauvilliers avoient ménagé des mesures pour lui, auprès de ce Prince, & elles avoient réussi, de façon que les premières places lui étoient destinées; on lui en avoit même fait passer l'assurance par ces deux Ducs, dont la piété s'intéressoit si vivement à lui, & qui étoient persuadés que rien ne pouvoit être si utile à l'Eglise, ni si important à l'Etat, que de le placer au timon du Gouvernement; mais il étoit arrêté qu'il n'auroit que des espérances. Sa foible complexion ne put résister à tant de soins & de traverses. La mort du

Duc de Beauvilliers lui donna le dernier coup. Il se soutint quelque tems par effort de courage. Il fit un court voyage de visites Episcopales ; il versa dans un endroit dangereux ; personne ne fut blessé ; mais il vit tout le péril, & eut dans sa foible machine, toute la commotion de cet accident ; il arriva incommodé à Cambrai ; la fièvre survint, & les accidens tellement coup sur coup, qu'il n'y eut plus de remède : sa tête fut toujours libre & saine.

Il mourut à Cambrai, le 7 Janvier 1715, au milieu des regrets intérieurs, & à la porte du comble de ses désirs. Il savoit l'état tombant du Roi ; il savoit ce qui le regardoit après lui ; il étoit déjà consulté du dedans & courtisé du dehors.

Que de puissans motifs de regretter la vie ! Et que la mort est amère dans des circonstances si parfaites & si à souhait de tout côté ! Toutefois, il n'y parut pas. Soit dégoût du monde, si continuellement trompeur pour lui, & de sa figure qui passe & qui alloit lui échapper, soit piété ranimée par un long usage, & ranimée peut-être par ces tristes, mais puissantes considérations, il parut insensible à tout ce qu'il quittoit ; & uniquement occupé de ce qu'il alloit trouver,

avec

avec une tranquillité & une paix qui n'excluoit que le trouble, & qui embrassoit la Pénitence, le détachement, le soin unique des choses spirituelles & de son Diocèse; enfin une confiance qui ne faisoit que surnager à l'humilité & à la crainte.

Dans cet état, il écrivit au Roi, une Lettre sur le spirituel de son Diocèse, qui ne disoit pas un mot sur lui-même, qui n'avoit rien que de touchant, & qui ne convint, au lit de la mort, à un grand Evêque. La sienne, à moins de soixante-cinq ans, munie des Sacremens de l'Eglise, au milieu des siens & de son Clergé, peut passer pour une grande leçon à ceux qui survivoient, & pour laisser de grandes espérances de celui qui étoit appellé.

La consternation dans tous les Pays-Bas fut extrême. Il y avoit apprivoisé jusqu'aux armées ennemies, qui avoient autant & même plus de soin de conserver ses biens que les nôtres. Leurs Généraux & la Cour de Bruxelles se piquoient de le combler d'honnêtetés, & des plus grandes marques de considération, & les Protestans, pour le moins autant que les Catholiques. Les regrets furent donc sincères & universels dans toute l'étendue des Pays-Bas. Ses amis sur-

tout, & ſon petit troupeau, tombèrent dans l'abîme de l'affliction la plus amère.

Ce Prélat étoit un grand homme, maigre, bien fait, avec un grand nez, des yeux dont le feu & l'eſprit ſortoient comme un torrent, & une phyſionomie, telle que je n'en ai vue qui y reſſemblât, & qui ne pouvoit s'oublier, quand on ne l'auroit vue qu'une fois.

Elle raſſembloit tout, & les contraires ne s'y combattoient point: elle avoit de la gravité & de l'agrément, du ſérieux & de la gaieté; elle ſentoit également le Docteur, l'Evêque & le Grand-Seigneur; ce qui y ſurnageoit, ainſi que dans toute ſa perſonne, c'étoit la fineſſe, l'eſprit, les graces, la décence, & ſur-tout la nobleſſe. Il falloit faire effort pour ceſſer de le regarder. Tous ces portraits ſont parlans, ſans toutefois avoir pu attaquer la juſteſſe de l'harmonie qui frappoit dans l'original, & la délicateſſe de chaque caractère que ce viſage raſſembloit. Ses manières y répondoient dans la même proportion, avec une aiſance, qui en donnoit aux autres, & cet air & ce bon goût, qu'on ne tient que de l'uſage de la meilleure compagnie & du grand monde, qui ſe trouvoit répandu de ſoi-même dans

toutes ſes converſations. Avec cela, une éloquence naturelle, douce, fleurie, une politeſſe inſinuante, mais noble & proportionnée, une élocution facile, nette, agréable, un air de clarté, de netteté, pour ſe faire entendre dans les matières les plus embarraſſées & les plus abſtraites; avec cela, un homme qui ne vouloit jamais avoir plus d'eſprit que ceux à qui il parloit, qui ſe mettoit à la portée de chacun, ſans ſe faire jamais ſentir, qui les mettoit à l'aiſe, & qui ſembloit enchanter, de façon qu'on ne pouvoit le quitter, ni s'en défendre, ni pas chercher à le retrouver; c'eſt ce talent ſi rare, & qu'il avoit au dernier degré, qui lui tint ſes amis ſi étroitement attachés toute ſa vie, malgré ſa chûte; & qui, dans leur diſperſion, les réuniſſoit pour ſe parler de lui, pour le regretter, pour le déſirer, pour ſe tenir de plus en plus à lui.

Si je me ſuis un peu étendu ſur ce perſonnage; la ſingularité de ſes talens, de ſa vie & de ſes diverſes fortunes; la figure & le bruit, qu'il a fait dans le monde, m'ont entraîné, perſuadé auſſi que je ne devois pas moins au feu Duc de Beauvilliers, pour un ami & un maître qui lui fut ſi cher, & pour montrer que ce n'étoit point merveille

qu'il en fut si enchanté, lui qui, avec sa candeur, n'y vit jamais que la piété la plus sublime, & qui n'y soupçonna pas même l'ambition.

Tout étoit si exactement compassé chez Monsieur de Cambrai, qu'il mourut sans devoir un sol, & sans nul argent.

Fin du Tome second.

TABLE

Des Matières contenues dans le Tome second.

Fin de la Table du Tome ſecond.

